RECHERCHES PHILOSOPHIQUES *SUR LES* AMÉRICAINS, *OU* MÉMOIRES INTÉRESSANTS

Pour servir à l'Histoire de l'Espèce humaine.

PAR MR. DE P***.

Nouvelle Edition, augmentée d'une *Dissertation critique* par Dom PERNETY; & de la *Défense de l'Auteur des Recherches contre cette Dissertation.*

Studio disposta fideli.

LUCRECE.

TOME SECOND.



A BERLIN.

M. DCC. LXXI.

TABLE GÉNÉRALE
DU SECOND TOME.

QUATRIEME PARTIE.

CINQUIEME PARTIE.

SIXIEME PARTIE.

Fin de la Table.





RECHERCHES PHILOSOPHIQUES.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs.

— — — *Color deterrimus albo.*
Virgil. Geor.



Les hommes les plus remarquables qu'on ait vus en Amérique ſont, ſans doute, les Blafards de l'Iſthme Darien. Les Naturaliſtes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un ſiècle avant cette époque Fernand Cortez en eût parlé fort au long dans ſes Lettres à l'Empereur Charles-Quint; mais Cortez fut traité, de ſon temps, d'exagé-

rateur & d'insensé; & tous les Scholastiques d'Espagne rejettèrent alors un fait exactement vrai, avec cette aveugle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion, entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les différents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'Homme. Une étude réfléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matière des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont devancés dans cette carrière: quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté; d'autres ont bâti des systêmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumières, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie avec les Nègres blancs de l'Afrique & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomènes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions qui leur font perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptomes hideux: il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles: leur corps se gonfle, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée: leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européans atteints de l'ictère. Ces Noirs ainsi dénaturés ont, pour l'ordi-

naire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisie : quand ce mal n'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recèle abondamment du sel alkali, qui a la propriété singulière de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les fluides épaissis : alors leurs corps se repeint en noir ; sinon, la violence du mal les emporte vers la trentième année ; & l'on a observé plus d'une fois que leur teint devient plus foncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont très-différents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents nègres ou basanés : on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrémité de l'Asie méridionale. Les Portugais établis sur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'*Albinos*, quoiqu'il eût mieux valu de conserver le mot Africain de *Dondos* : dans les Indes orientales on les appelle *Kackerlakes ;* cette dénomination tirée de l'idiome Malay, a paru si expressive, si énergique aux Voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont consacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous, *Nègres blancs*, des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Asie sont premiérement remarquables par leur taille, qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

la mousseline, sans la moindre nuance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grises. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le considère avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette poussière dont est parsemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps si sensible qu'on le voit à l'œil nud. Ces Blafards n'ont pas le moindre vestige de noir sur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ni ne changent en aucun âge : ils manquent de barbe & de poils sur les parties naturelles: leurs cheveux sont laineux & frisés en Afrique, longs & traînants en Asie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin duvet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & singuliérement pâle : d'autre fois, & dans d'autres individus de la même espèce, cet iris est d'un jaune vif, rougeâtre & comme sanguinolent; ce qui a fait soupçonner à quelques Observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épaisseur de la cornée, & de la contractation que la lumière directe & vive occasionne sur leur prunelle, qui se ferme presqu'entiérement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces monstres du genre-humain, on découvre qu'ils ont une très-grande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumière; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres

hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits sombres : je tiens cette observation de Mr. B...., qui a bien voulu me communiquer le résultat des expériences qu'il a faites sur un Kackerlake, ou un Blafard Asiatique, en 1762, à Batavia, qui paroissoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer sur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux, mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne : leur vue est si débile, que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumière les fait clignoter : ils serrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils semblent, comme on l'a dit, n'avoir pas de passage sous la cornée; aussi ne discernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers, & louchent comme les chats ou les hiboux; mais on n'a pu, par aucun moyen, s'assurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets par la force du jugement. Une erreur essentielle, & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une *membrane clignotante* comme les animaux : la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupières est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris, & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'horizon; & ils ne

diſtingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arrière pour agrandir l'angle viſuel.

Tout leur maintien annonce la foibleſſe & le dérangement de leur conſtitution, extrêmement viciée: leurs mains ſont ſi mal deſſinées, qu'on devroit les nommer des pattes, ſi l'on vouloit parler proprement: les articulations des doigts ſont comme nouées, au moins le mouvement en eſt-il lent & pénible. Le jeu des muſcles de la mâchoire inférieure ne s'exécute auſſi qu'avec difficulté; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles ſont autrement configurées que les nôtres: le tiſſu en eſt plus mince & plus membraneux; la conque manque de capacité, & le lobe eſt alongé & pendant.

Quoique la phyſionomie des Dondos ne reſſemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur viſage, qu'ils ſont d'origine Africaine: ils ont de grands reſtes de l'air national. On diſtingue également dans les Kackerlakes, le ſang Aſiatique.

Leur extérieur révolte, & effraie même ceux qui les voient pour la première fois, car leur teint eſt encore plus blanc & plus blême que celui des perſonnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le ſang des grandes veines & des capillaires tranſparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc inſipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus ſinguliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nè-

gres; c'eſt-à-dire, qu'ils ne paſſent jamais la trentième année, & les Nègres n'atteignent guères à la ſoixantième, quand ils ne s'expatrient pas.

Tels ſont les Blafards de l'ancien Continent: ceux qu'on a trouvés au Nouveau Monde, en diffèrent à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute, quoique leurs membres ſoient également frêles & délicats: leur tête n'eſt pas garnie de laine; mais de cheveux longs de ſept à huit pouces, peu friſés, & d'une blancheur éblouiſſante: au-lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds juſqu'à la naiſſance des cheveux: ce poil n'eſt pas ſi touffu qu'on ne puiſſe voir au travers la ſuperficie de leur peau. Leur viſage eſt velu; & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne ſe l'arrachoient; mais ce duvet court qui leur croît aux lèvres & au menton, eſt fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux ſi mauvais, qu'ils ne voient preſque pas en plein jour, & que l'eau en découle auſſitôt que le ſoleil vient à les frapper: ils n'aiment pas à ſortir, hormis que le ciel ne ſoit voilé par des nuages noirs, car la lumière eſt pour eux douloureuſe: elle leur occaſionne des vertiges & des éblouiſſements, parce que leurs organes optiques ne ſauroient ſoutenir le choc des rayons directs, à cauſe de leur relâchement & de leur déſordre.

(*) *Lionel Waffers, New Voyage and deſcription, of the Iſthmus of America. London* 1704. On a une Traduction Françaiſe fort foible, & aſſez incorrecte de l'Ouvrage de Waffer, qui ſe trouve inſérée dans le Tome IV des *Voyages du Cap. Dampierre.*

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isthme de Panama, & à la Côte riche, où on les nomme les *yeux de lune*, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupières, qui étant retirées par les côtés, & alongées par le milieu, contrefont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oreilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs : le méchanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune : alors ils parcourent les forêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquième & la trentième année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixième degré de chaque côté de l'Equateur, ou à peu près; à Loango, à Congo, à Angola en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie, à la Nouvelle Guinée, dans les Terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des Blafards ces hommes que Pline & Solin placent entre le 45me & 50me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur *glauque*, qui est un verd mélangé d'un bleu foible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le cré-

pufcule qu'au foleil ; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des Blafards connus de nos jours : (*) ils étoient peut-être atteints de la même maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable, que Chardin, ce voyageur Philofophe, affure que les Peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à l'oueft de la Mer Cafpienne, font naturellement bafanés, mais très-fujets à une certaine maladie des yeux, & à la jauniffe, ou au débordement de la bile. C'eft donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le fang & dans les humeurs des indigènes.

Quelques Savants ont penfé que plufieurs Cantons de l'ancienne Europe ont auffi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires fur l'exiftence des *Cobelins* & des *Drufions* en France, des *Gobalis* en Italie, des *Keilkraefs* en Allemagne, des *Trools* en Suède, & des *Klabauters* en Hollande ; mais eft-il permis d'ignorer que tous ces farfadets rifibles font nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que font

(*) Saumaife, dans fes *Exercitations fur Solin*, prouve que cet Auteur s'eft trompé lorfqu'il affure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blafards : la vérité eft, qu'on en trouvoit feulement quelques-uns parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.

Saumaife ne paroît pas également heureux dans fes raifonnements, lorfqu'il ne veut point admettre qu'on avoit donné le nom d'*Albanie* à cette Province à caufe de ces hommes blancs qu'on y rencontroit. Que ce Pays ait eu un autre nom, cela eft poffible ; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux Blafards, comme Solin nous l'apprend.

fur la foible imagination du vulgaire les feux follets, les vapeurs & les exhalaifons fenfibles qui fortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui règne, ou qu'on fuppofe regner dans les fouterrains, bouleverfe l'efprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de femblables illufions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle long-temps.

Ceux d'entre les Naturaliftes qui ont le moins approfondi le phénomène des Nègres blancs & des Blafards, ont foutenu qu'ils conftituoient une efpèce diftincte, auffi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénérée, par des caufes fortuites, de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils fe gouvernoient par des Loix particulières & bizarres, que leurs mœurs & leur inftinct étoient en fens contraire de l'inftinct & des mœurs des autres hommes, que les Peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprifent; mais qu'eux fe flattoient que la fortune, qui s'eft plue à les tenir dans l'obfcurité & dans l'aviliffement, leur rendroit un jour juftice, & qu'on les verroit alors fortir triomphants de leurs tanières & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux Continents, & fe mettre eux-mêmes en poffeffion de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques Philofophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des fyftêmes abfurdes fur des fables fi incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'affurer avant tout de la vérité des faits qui auroient dû au moins leur paroître fufpects,

à cauſe de l'excès de leur merveilleux. Nous ſommes bien éloignés, & auſſi éloignés qu'on peut l'être, de preſcrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice : nous ne diſons pas qu'il a été au-deſſus de ſes forces de former une ſorte d'hommes différente de la nôtre, deſtinée à vivre dans des cavernes, & à ſubjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos ſtériles ſpéculations ſur ce que la Nature auroit pu faire ſi elle avoit voulu : il ne nous convient que de conſidérer ce qu'elle a fait en effet; & ſi l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce Peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne ſont ni une race, ni une eſpèce, mais de ſimples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des cauſes accidentelles, qui ont pour un inſtant dérogé au plan primitif, & à la Loi commune.

Aucun Voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs raſſemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui eſt cependant l'endroit où ils ſont moins rares qu'ailleurs : ces naiſſances monſtrueuſes ſont auſſi extraordinaires en Amérique que dans notre hémiſphère; puiſqu'on a compté que ſur trois cents Dariens bronzés, on ne voit pas un Blafard. Mr. l'Abbé de Manet, qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour ſavoir s'il y exiſtoit, entre les Tropiques, une Peuplade d'Albinos, s'eſt convaincu, ainſi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été queſtion, & que tous les Blafards qu'on y connoît, ſont iſſus de parents nègres ou olivâtres, qu'ils ne conſtituent point & n'ont jamais conſtitué une eſpèce particulière. On

les regarde, dans leur Pays, comme des animaux sacrés & rares; & les Souverains de l'Afrique & des Indes croient qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs Palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur Cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les nains dans le Sérail de Constantinople; trop foibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur font les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les Lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit précisément la même idée de ces Blafards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques-uns: aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa Cour, lorsque les Espagnols y arrivèrent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Waffer.

En 1703, on montra au Voyageur de Bruin une Kackerlake dans le Palais du Roi de Bantam, qui l'avoit fait venir exprès d'une Isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que Sa Majesté Britan-

(*) Voyez *Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle; de la Conquista de Mexico al Emperador.*

On trouvera une Traduction Latine de cet Ouvrage Espagnol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de *F. Cortesii de Insulis nuper repertis narratio ad Carolum V.*

Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demi-fermés, & le visage si gonflé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (*) Ce Prince fit asseoir cette femme à sa table, & ordonna au Voyageur Hollandais de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrait, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois Blafards; mais il fit tant d'instances auprès de son Maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les Isles voisines; & en 1763 on en avoit déja fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac de la pipe de ce Prince, à y mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des Oraisons, & à rendre tous les petits services qui ne sont pas au-dessus de leurs forces: mais leurs fonctions se bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien; car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains Ecrivains de voyage, que ces Nègres

(*) *De Bruins Reizen*, *pag.* 380, *in-fol. Amsterdam* 1714. Il y a toute apparence que cet Ecrivain s'est trompé, lorsqu'il s'est imaginé que cette femme blafarde étoit au nombre des concubines du Roi de Bantam: c'est comme s'il eût dit que les deux nains que ce Prince avoit à sa Cour, étoient ses Ministres d'Etat.

blancs font la garde au Palais des Souverains de Loango, qui feroient bien mal défendus s'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obéir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais aient acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil : ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérité est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns, par curiosité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les Colonies Portugaises, comme on les montre en Europe. Le Blafard qui a paru en France en 1747, étoit si défait, si petit, si délicat, si myope, qu'il lui eût été impossible de soulever le moindre fardeau, ou de marcher en plein jour sans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java sur les motifs qui lui faisoient desirer si ardemment de voir à sa Cour des Kackerlakes, ce jeune Prince a répondu, que c'étoit une étiquette immémoriale, que ses Prédécesseurs en avoient eus, que tous les Souverains des Isles en possédoient, & que leur Religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le Peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canoniser de leur vivant.

On ne sauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux *Cretins*, qu'on voit en assez grand nombre dans le Valais, & principalement à Sion, capitale de ce Pays: ils sont sourds, muets, idiots, presque insensibles aux coups, & portent des goîtres prodigieux, qui leur descendent jusqu'à la ceinture: ils ne sont ni furieux ni malfaisants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser: ils n'ont qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaisirs des sens de toute espèce, sans y soupçonner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces *Cretins* comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints; & ceux qui ont le malheur de n'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel: (*) on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits: les enfants n'osent les insulter, & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent *Cretins*, c'est-à-dire, aussi stupides, aussi simples qu'il est possible de l'être: les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remède capable de les tirer de cet assoupissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit: il y en a des deux sexes, & on les honore également, soit qu'ils soient hommes ou

(*) La plupart de ces détails sur les *Cretins* sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

femmes. Le reſpect qu'on porte à ces perſonnes atteintes du *Cretinage*, eſt fondé ſur leur innocence & leur foibleſſe : ils ne ſauroient pécher, parce qu'ils ne diſtinguent pas le vice de la vertu : ils ne ſauroient nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie ; & c'eſt juſtement le cas des Blafards, dont la ſtupidité eſt auſſi grande que celle des *Cretins* ; & ſi la violence de leur altération ne les a pas entiérement privés du don de la parole, ils ont d'autant plus ſouffert dans le ſens de la vue, & peut-être autant dans celui de l'ouie ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la ſurdité les ſurprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la prière devant le Roi : on les place immédiatement autour de ſon dais, où ils ſe tiennent accroupis ſur des nattes ou des tapis. Cette mode, ſi choquante à nos yeux, de faire réciter les prières par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur ſainteté : les Valaiſains feroient ſans doute auſſi prier Dieu pour eux par leurs *Crètins*, s'ils n'étoient muets. Ce préjugé n'eſt pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoit que le Ciel inſpiroit ſouvent les fous par préférence aux dévots : tous les Prophètes avoient la réputation de n'être pas ſages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans leur Pays ou ailleurs : les Prêtreſſes d'Apollon, en diſtribuant les oracles, imitoient, par leurs geſtes violents, les perſonnes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles paroiſſoient avoir perdu le ſens commun. Quoique les Chrétiens n'aient pas, comme les Maho-

métans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne feront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le Peuple est le même d'une extrémité de la terre à l'autre : ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains & les Indiens pensent de ceux qui naissent Blafards parmi eux; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des Ecrivains, servira à développer les causes de ce phénomène. S'il est avéré qu'il n'y a pas de Peuple entier de Nègres blancs; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou basanés, sans constituer une race ou une variété dans le genre-humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européans, ou les *Cretins* & les goitreux parmi les Suisses; il sera moins difficile de découvrir la source de cette singularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé, les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus incontestables.

Comme le sperme des Nègres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre, il est par-là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme *Æthiops animal*, ou par la dissipation totale de cet *Æthiops*. Cet accident survenu à la liqueur séminale, produit un enfant

dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents; cet enfant, soit mâle, soit femelle, est ordinairement d'un blanc de lait; il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil: (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette femme extraordinaire avoit été tirée; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une Province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ailleurs des individus à crinière rousse, & dont la peau est bronzée, au-lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix : ces deux altérations semblent donc se rapprocher : la dernière n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges : voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Afrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur aurore, ou de garance, ou de safran; & ce phénomène est si peu nouveau, que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

(*) Voyez les *Commentaires de Margrave sur l'Histoire Naturelle du Brésil*, imprimée à la suite des Œuvres de Pison. Amsterdam 1658.

En 1738, une Négresse mit au monde, à Carthagène dans les Indes, à différentes couches, quatre enfants blafards, qui avoient tous quatre les cheveux d'un jaune d'orange vif, & la peau d'un blanc de papier fin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre : un de ces Albinos a été montré à Madrid, où le Marquis de Villa Hermosa, Ex-Gouverneur de Carthagène, l'avoit conduit : un second a passé au service de Dom Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont morts tous deux jeunes. On ignore le destin des autres.

Quelque multipliés que soient les systêmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypothèses, des rêves, des paradoxes proposés à ce sujet, il résulte de toutes les expériences faites sans partialité, sans prévention, par des Observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir; il résulte, dis-je, de ces expériences, que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale : il résulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit survenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les *Transactions philosophiques* de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, observé par un Physicien

(*) Dans une Lettre de Mr. Parson à Mr. le Comte de Morton, Président de la Société Royale.

très-éclairé, doit nous rendre moins suspecte la peinture que Gumilla fait d'une fille qu'il avoit vue à la nouvelle Grenade en 1738. Née d'un pere noir, sain, vigoureux, & d'une Négresse infirme, elle avoit la peau, depuis les pieds jusqu'à la tête, fouettée & mouchetée de grandes taches parfaitement noires & parfaitement blanches comme la robe du Zèbre : ses cheveux étoient aussi de ces deux couleurs : vers la partie supérieure de l'occiput, on remarquoit un bouquet de poils crépus d'une blancheur éblouissante, pendant que le reste de la chevelure étoit simplement frisé & d'un noir obscur : on n'admira pas long-temps cette créature si remarquable; la dépravation des humeurs, qui avoit produit en elle tant de singularités, l'emporta, & elle mourut encore à la mamelle.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particuliérement près de Crasnoyar, sur le fleuve Jenesei, quelques hommes restés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse; on l'appelloit *Piegaga* ou *Piestra Horda*, qui veut dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre sans demeure fixe. J'ai vu, continue-t-il, un de ces Tartares bigarrés à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe: ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches, de la largeur d'une petite pièce de monnoie : il étoit tacheté de même sur le corps; mais les taches y étoient d'un brun noirâtre & moins régulières que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet Officier trouva plu-

ſieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des panthères;) les taches formoient des marques irrégulières, comme on en voit aux chiens & aux chevaux : il s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, ſi ces taches leur venoient de naiſſance, ils ont répondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étoient des ſuites de maladies.

Ce n'eſt point dans les faits atteſtés par Strhalenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition ſur l'exiſtence de la horde bigarrée eſt indubitablement fauſſe : l'Auteur très-exact & très-inſtruit, des *Notes ſur l'Hiſtoire généalogique des Tartares*, dit que le réſultat des informations qu'il a faites dans le Pays, & qu'il y a fait faire par d'autres, eſt que cette tribu n'a jamais exiſté, & qu'on en a, à cet égard, impoſé au priſonnier Suédois. Mr. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons Interprêtes, & tous les ſecours qu'un Savant peut exiger pour voyager utilement, a auſſi entrepris des recherches ſur la *Pieſtra Horda*; & quoiqu'il ſoit conſtaté qu'il y a eu une Nation vagabonde de Sibérie qui a porté ce nom, (*) il

(*) Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui ſe trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la *Pieſtra Orda* ou *Horda* eſt déja indiquée & placée au-delà de l'Oby. Ce n'eſt donc pas dans la *Deſcription de l'Empire de Ruſſie par Strhalenberg*, qu'il eſt fait mention pour la première fois de cette Horde : Mr. Gmé-

n'est point vrai que les hommes qui la composoient, aient été tous tachetés de noir & de blanc. Il faut donc réduire ce phénomène à ses justes bornes, & en séparer le faux qui y est confondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamschatkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur fécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une fièvre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la substance qui sert à la réproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit sur

lin, qui a pris à tâche de contredire Strhalenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet Officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'Auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emploie, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument coucluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I n'auroit pas manqué d'en avoir quelques-uns à sa Cour; puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siècle, & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I, on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des Officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste Pays : c'est aussi à eux, & sur-tout à Mr. P. D., qu'on est redevable de l'Histoire d'Abulgazi, qui seroit peut-être restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois n'en avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk, d'un Marchand Bukarois.

le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que son corps & son ame commencent, pour ainsi dire, à se réunir; on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus sont passagères, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pusillanimes, & d'autant plus à plaindre, que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne sauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénètrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, si l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien, provenu du pere.

La couleur de la matière séminale dans les Nègres n'est pas une hypothèse susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoître, si les dernières expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à celle des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la subs-

---

(*) Voyez son *Traité sur la couleur de la peau.*

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette observation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote : *Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum ceterorum*

tance ſpermatique, comment expliqueroit-on l'affoibliſſement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulâtre, qui en ſe mariant avec une fille blanche, engendre un Quarteron baſané? En ce cas, la matière colorante ſe délaie & ſe perd par le mélange continuel des ſpermes : le contraire arrive lorſqu'on admet, pendant quatre générations ſuivies, quatre peres noirs avec trois meres baſanées & une mere blanche : le dernier produit de cette filiation eſt, comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croiſe; mais ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que dans ces animaux le noir & le blanc forment ſur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonſcrites par un contour; au-lieu que dans l'homme tout le corps ſe peint exactement de la même nuance, ſans diſtinction de clair & d'obſcur : le métif iſſu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une ſeule tache ſur tout ſon épiderme, qui eſt, dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'eſt pas un mulâtre,

---

hominum, ſed atra, ut color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. *in-fol. Amſtel.* 1763.

Ariſtote, qui avoit lu ce paſſage, nie la vérité du fait; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru auſſi ſenſible qu'Hérodote l'inſinue : peut-être auſſi avoit-il manqué d'occaſions pour faire des expériences.

(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reſte du corps; mais on ne peut nommer cela des taches,

comme ſont les mulâtres de l'eſpèce humaine; mais il eſt pie, ou ſa robe eſt bigarrée de marques qui tranchent les unes ſur les autres. J'ignore les cauſes de cette différence; car ſi l'on vouloit l'attribuer au poil qui eſt fort touffu, fort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît auſſi des enfants pies ou tachetés, ſans qu'ils aient le poil plus denſe que les mulâtres parfaits.

Si la couleur naturelle du ſperme ſe perd par des vices de la complexion, on conçoit aiſément que l'enfant procréé pendant cette défaillance doit s'en reſſentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents ſains & vigoureux. Sans inſiſter plus long-temps ſur des conſéquences ſi ſenſibles, il ſuffit de dire que cette façon d'expliquer l'origine des Blafards l'emporte ſur l'explication propoſée par Mr. le Cat de Rouen; qui admet la force active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négreſſe peut changer le teint du fœtus végétant dans ſon ſein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que ſoit le reſpect que nous ayons pour les vaſtes connoiſſances de ce Savant, nous oſons dire qu'il eſt impoſſible que *les yeux de lune* du Darien, les *Dondos* & les *Kackerlakes* de notre Continent tiennent leur dégénération des fantaiſies de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de reſſuſciter d'anciens paradoxes, ou d'en ſoutenir de nou-

puiſque la couleur va toujours en s'éclairciſſant depuis les coudes juſqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

veaux, eût renouvellé, dans ce siècle, la puissance de l'imagination des mères sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumés à ne voir par-tout que des ressorts qui en font mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniâtrément un systême contraire à leurs principes? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des mères, puisque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des sauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les Blafards sont redevables de leur abâtardissement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le sang, & la liqueur séminale de leurs parents. La débilité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de sept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfs optiques, l'obstruction de leur ouie, la briéveté de leur vie, qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptomes dénote assez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil: la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux: les yeux rouges des Nègres blancs

(*) Waffer rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des enfants blafards: Ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet effet à l'imagination de la mère, lorsqu'elle regardoit la pleine Lune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Waffer se soit contenté d'une si mauvaise raison.

feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'obſervoit la même choſe dans de certains oiſeaux & de certains quadrupèdes : plus les lapins ſont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage; & plus leurs yeux ſont rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a auſſi des Albinos dont l'iris & la chevelure ſont également rouges; de ſorte qu'ils ſe rapprochent par-là de la règle générale : cette ſingulière nuance des yeux eſt le caractère le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à réſiſter au grand éclat. Les ſucs nerveux, eſſentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conſéquence néceſſaire, le défaut des organes optiques, qui ne ſont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rouſſe, elle ne paroît être qu'une ſuite de leur altération; on peut même ſoupçonner que cette couleur de poil eſt une ſorte de maladie dans les blancs, qui ne ſont point roux ſans être pâles, & ſans répandre une odeur déſagréable : on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des ſouillures & des taches lenticulaires, occaſionnées par des matières craſſes & impures qui ſe dépoſent & s'accumulent à l'orifice des vaiſſeaux exhalants, d'où le teint contracte une bigarrure qui ſe manifeſte davantage en été, lorſque la tranſpiration eſt ſenſible.

L'alongement des paupières qui caractériſe également les Nègres blancs de l'ancien Continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux : la membrane des paupières eſt un tiſſu de la même ſubſtance que la pellicule du prépuce; & Malpighi avoit déja découvert de ſon temps, que l'épaiſſeur du corps muqueux produiſoit la

longueur du prépuce; d'où l'on infère qu'elle cause aussi l'excroissance du diaphragme des paupières. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme sur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là sont venues les incertitudes & les rapports contradictoires des Voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'Isthme de Panama, un Blafard & une Blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le reste de la nation; de sorte que la cause qui avoit corrompu le sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisième génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux Blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance essentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux, & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de fois là-dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il

étoit

étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette disposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa *Vénus physique*, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales, il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux; qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient de pere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécillité, & toutes les singularités monstrueuses de leur tempérament: mais le témoignage de ce Voyageur, qui n'étoit qu'un Négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du Peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux Chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces Blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valais ne voulurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs *Cretins*, mort à Sion, il y a quelques années. (*) On ignore par-là si ces créatures sont viciées dans l'intérieur des vaisseaux sperma-

(*) Mr. de Maugiron attribue les causes du *Cretinage* des Valaisains à la mal-propreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux, & aux goitres qui sont communs à tous les enfants de ce Pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de disséquer un de ces *Cretins*.

tiques; car il eſt ſûr qu'au dehors leurs parties génitales ne préſentent rien d'extraordinaire, & l'organiſation en ſemble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Piſon, qui a diſſéqué un Nègre blanc au Breſil, s'il avoit entrepris la deſcription de ſon corps interne; mais s'étant uniquement borné à approfondir les cauſes de ſa blancheur dans le tiſſu de la peau, ſon travail eſt devenu inutile, relativement à la difficulté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Hiſtoire Naturelle, qu'il n'eſt point permis de franchir par des conjectures téméraires; on manque abſolument, & on manquera encore long-temps de connoiſſances anatomiques ſur cette ſorte d'hommes ſi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut ſavoir de leur propagation ſe réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Négreſſe blanche ne produiſent jamais enſemble; mais il eſt arrivé dans l'Iſle de Biſſao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une Blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant ſemblable à ſon père, c'eſt-à-dire, d'un Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Aſie, on en trouve quelques-uns moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là paſſent pour être féconds. Au reſte on n'a jamais vu d'Albinos qui n'euſſent eu des Nègres ou des Baſanés pour pères: s'ils procréoient entr'eux, s'ils formoient des filiations régulières & ſuivies, ils ne ſeroient ni ſi

(*) *Relation du Sieur André de Brue: Hiſt. des Voyages, Tome III, p.* 380. *in-4to.*

chers, ni rares au point que les Souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en souhaitent. Battel, qui avoit long-temps résidé à la Cour du Roi de Loango, ne cesse de répéter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son Palais & à son service.

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés; & de là il s'ensuit que leurs Blafards sont plus impuissants, & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendrés par des olivâtres: il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le soient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la substance prolifique: on n'a pas formé un assez grand recueil d'observations faites de suite & sur un même plan, pour déterminer la cause première de ce phénomène: toutes les maladies dangereuses font blanchir les Nègres; mais cette lividité est passagère, & se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux sexes, à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit révoquer en doute que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité: pourquoi ne naît-il des Blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la Côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants sont aussi bron-

zés que les Dariens? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du Nouveau Monde ; & ce qui prouve que cette insalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Négresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagène & à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux Villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales ; la lepre, le mal vénérien, le *Pasme*, la *Culebrilla*, le *Vomito priéto*, ou la chapetonnade, y sont endémiques : la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physionomie ; leurs mouvements sont mous & paresseux ; cela passe jusqu'à leur ton de voix ; ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois ; au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigènes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'athmosphère dans ce déplorable séjour, par les symptomes qui s'y manifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites Isles, situées autour de Java, fournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même : les Dondos sont moins rares à Congo, à Angola, à

Loango, que dans les Etats de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les *Cretins*, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, déja disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recèle le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi-même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypothèses erronées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de Savants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuyer la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées, qu'on désespère d'y parvenir quand on commence à les chercher. Un Ecrivain célèbre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe ; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les Peu-

ples noirs, des enfants blancs ; ce que personne ne conteste.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article *Nègres*, qu'on a soupçonné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, issus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang ; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce soupçon est venu ; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répéter qu'il y a des Blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun singe de la taille de dix-sept pouces sur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau Continent : il est donc bien avéré que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur, n'ont pas eu des magots pour pères. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphère, ils sont également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur Pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en effet, la difficulté reparoîtroit sous la même forme ; puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafarde avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points suivants, comme autant de notions acquises, ou comme au-

tant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée; mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si efficace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre-humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété; parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

Mr. le Cat de Rouen soutient que le Lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison; puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire, ils produisent avec des femelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à elles-mêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a faites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade : il auroit pu ajouter que des gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux fauves, qui y

acquiérent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Négres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sur eux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit cents ans, que les quadrupèdes dont la robe est blanche, sans bigarrure & sans mélange, sont moins vigoureux, moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé : il n'y a pas tant de force vive, ni tant de résistance dans les muscles & les nerfs d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domesticité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec soin par ceux qui les emploient ou qui les achètent. (*)

La surdité, ou du moins l'affoiblissement de l'ouie n'est, dans les Blafards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds, qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres : indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, si recherchés, qu'on nous amène d'Angora en Syrie, n'entendent presque point;

(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament inférieur, & moins fécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc : aussi l'espèce rouge a-t-elle été entiérement bannie des pâturages de ce Pays.

aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouie diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hiver; & peut-être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes, qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur de leur âge.

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes & des Dondos, réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommée *Æthiops animal*, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair : on ne connoît pas l'essence de cet *Æthiops*; on sait seulement qu'il est le même dans la moëlle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui sont distincts de la matière qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entière dissipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales; cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus souvent de la mère que du père, & qu'elle peut même provenir de la mère seule.

Cette maladie eſt plus commune autour de l'Equateur que par-tout ailleurs, puiſque les endroits où on voit le plus d'Albinos, ſont ou directement ſous cette ligne, ou ſeulement à quelques degrés de diſtance : elle n'eſt néanmoins pas tellement renfermée entre ces limites, qu'elle ne ſe manifeſte, de temps en temps, dans des lieux voiſins des Tropiques. Non-ſeulement les véritables Nègres ſimes, coëffés de laine, mais les Maures à cheveux flottants, & les Baſanés couleur de cuivre, procréent quelquefois des Blaſards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont ſoufferte : ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, ſont moins viciés que les autres, dont la crinière eſt blanche ſans mélange : Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui ſont blonds, & qui ſemblent intermédiaires entre les blafards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoibliſſement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la forme de leurs mains, par les bornes de leur vue, & la ſagacité de leur ouie.

Ceux qui penſent qu'il eſt permis d'interroger la Nature ſur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compenſé les phénomènes, en faiſant, par un prodige contraire, naître des enfants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette queſtion en peu de mots, il ſuffit de dire que cet *Æthiops*, cette ſubſtance colorante, néceſſaire à la formation des Négrillons, ne ſauroit ou s'introduire, ou croître ſubitement dans la liqueur ſéminale des blancs : il ne peut donc

pas naître un enfant olivâtre ou nègre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs : une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la Côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à son époux, que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, *decolor hæres, nunquam tibi manè videndus.* Mais, dira-t-on, faudroit-il soupçonner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la sainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu : si elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre ; en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excuses seroient rejettées par des Physiciens éclairés, quoiqu'un Juge indulgent fît bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, singulière, long-temps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce siècle : les Médecins la nomment tantôt *l'Ictere atre* & tantôt *l'Hydropisie noire*, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée : cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque: & tous les Journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de ***, qui est devenue deux fois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur.

S'il y a une indiſpoſition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matière ſpermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogènes, noirs, ou noirâtres; c'eſt indubitablement cette ſorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux perſonnes ainſi viciées un enfant dont l'épiderme ſeroit plus ou moins obſcur, on ne ſauroit dire qu'il eſt né de parents parfaitement blancs, puiſqu'ils avoient, avant l'inſtant de la conception, perdu leur teint naturel par des cauſes réelles. Au reſte, en accordant que cette jauniſſe renforcée pourroit avoir quelque influence ſur la liqueur prolifique, il ne faut pas ſe hâter de conclure de la poſſibilité à l'effet; tous les faits connus, loin de prouver cette influence, ſemblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lèpre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces ſcélérats qui prirent le nom de Croiſés, s'étoit dans nos climats ſubdiviſée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la *Ladrerie blanche*, *Lepra alba*, ſe tranſmettoit aux enfants dans le ſein de la mere: ils naiſſoient livides, blêmes: quoique moins blafards que les Kackerlakes Aſiatiques, on leur diſtinguoit ſur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matière crétacée; mais loin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, leur lubricité étoit exceſſive, & même plus dangereuſe que leur mal. (*)

(*) La lèpre que les Européans ont tranſportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes ſymptomes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

„ Quoique les lépreux des environs de Carthagène, dit „ Ulloa, ſouffrent les incommodités inſéparables de cette

Ainſi cette lèpre épidémique qui ſurvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'eſt point contagieuſe, ſans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs perſonnes, & ne les tolérereroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce ſeroit un goût étrange que de choiſir des peſtiférés pour Pages, ou pour Aumôniers.

Comme dans une matière ſi intéreſſante & ſi difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit poſſible, après tout, d'abonder en ſon ſens, de ſe complaire en ſes idées, de voir les objets ſous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une ſeule cauſe; j'ai conſulté, en 1767, ſur ce fragment de mes écrits & de mes recherches, Mr. Meckel, un des plus habiles Anatomiſtes de l'Europe, & le ſeul qui ait diſſéqué avec les yeux d'un Phyſicien pluſieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la ſource de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Hiſtoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la ſolidité de mes obſervations ſur les Albinos.

Il me répondit *qu'il avoit vu avec plaiſir que ſes deux Mémoires, publiés en* 1753 *& en* 1757, *avoient un*

„ maladie, ils ne laiſſent pas que de vivre long-temps, de „ ſorte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. Il eſt „ étonnant combien ce mal excite le feu de la concupiſcence, & combien il eſt difficile à ceux qui en ſont atteints „ de réprimer cette paſſion déréglée : auſſi leur permet-on de „ ſe marier pour prévenir les déſordres qui ne manqueroient „ pas d'en réſulter. „ *Voyage au Pérou, T. I, Liv.* 5, *pag.* 42.

rapport décidé avec le mien, qu'ils se prêtoient une lumière mutuelle & acquéroient une force nouvelle. Vous observez, dit-il, *la couleur du sperme des Nègres différente de celui des hommes blancs: vous attribuez au changement de ce sperme leur métamorphose de noir en blanc; si l'on ajoute à cela la couleur également différente de leur cerveau, de leur sang, & de la liqueur qui forme leur épiderme, l'on verra que l'effet qui blanchit les Nègres est, ainsi que vous le dites, fondé dans un changement des humeurs les plus essentielles du corps: les causes que vous assignez, sont donc vraies & vos recherches exactes.* (*)

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent sur les différentes parties de la Physique, eussent toujours ou l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands Maîtres & les Savants les plus distingués: leurs Ouvrages acquerroient par-là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des Auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité: en vain protestent-ils qu'ils ont épuisé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant; leurs Livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solemnelles & si vaines: l'empressement à publier rapidement plu-

---

(*) Extrait de la Lettre de Mr. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

fieurs volumes fous des titres faftueux, les oblige à faire un ufage outré de leur imagination : on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des obfervations; mais le temps leur a manqué : ils ne nous donnent que des peintures infidelles, froides, & des raifonnements vagues, qui s'étendent fous leur plume. Cependant ce n'eft rien dire que de raifonner beaucoup dans des matières où il faut inftruire par des faits ceux qu'on croit affez habiles pour pouvoir fe paffer des fyllogifmes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLufieurs raifons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une defcription exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a foutenu long-temps, dans les Univerfités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes, mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refufoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être auffi parmi les Philofophes du quinzième fiècle, qui ne favoient guères que de la Théologie : on verra ici la peinture de cet animal affez peu connu, avec lequel on confondit les Américains, qu'on ne connoiffoit pas beaucoup mieux. Si

l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais si l'on ne pourroit y réussir : quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens assassiner de sang froid, sans motif, sans besoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chassoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut sans doute quelque Docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphère : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols, ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher sur deux pieds, & d'articuler des sons qui ressembloient à des paroles.

Cette première erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalistes, qui ont à leur tour confondu le *Nègre blanc* qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang qu'on s'est proposé de faire connoître : quelques Auteurs qui ont su distinguer des individus si différents, ont soupçonné néanmoins que l'Albinc pour-

(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux *Canes Alanos*; parce qu'ils étoient d'une race particulière, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Négresse violée ou libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du Nouveau Monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Bresil, & que les Nomenclateurs Anglais appellent le *Mans-tegre.* (*) Les Relations du Paraguai, qui disent que cette Province nourrit des singes de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance, (**) les Naturalistes n'ayant jamais pu se procurer des sujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone Torride de notre Hémisphère; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & les facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus fertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les

(*) *Homme-Tigre.* Voyez *le Supplément aux trois cents animaux. Londres* 1736.

(**) *Relation des Missions du Paraguai, pag.* 152.

plantations, pillent les cases des Nègres, & incommodent toute une Contrée par leur nombre, leur voracité, & leur pétulance; (*) tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ont-ils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoi qu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus foible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce

(*) Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage fort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

„ Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigieuse quantité de singes de différentes espèces; le Pays en est tout „ peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de „ la rivière, & vont ordinairement en troupes: chaque „ troupe a son chef, qui est beaucoup plus grand que les „ autres. Quand la marée est basse, ils mangent de petits „ poissons que l'eau a laissés sur le rivage. Lorsque deux dif„ férentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent les „ uns des autres, jusques à une certaine distance, où ils pa„ roissent faire halte: ensuite les gros *Macous*, ou chefs des „ deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre pas, se „ font des mines & des grimaces, comme s'ils s'entre-par„ loient: ensuite faisant tout-à-coup volte-face, ils vont „ rejoindre chacun la troupe dont ils sont chefs, & pren„ nent des routes différentes. Au retour de la marée, ils „ se perchent sur des arbres, jusqu'à ce que le Pays soit à „ sec. Je prenois souvent plaisir d'observer tout leur ma„ nège: j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient au „ soleil: une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe „ & se fit suivre par un mâle; le gros *Macou* qui s'en ap„ perçut un moment après, y courut; il ne put rattraper „ le mâle, qui se sauva à toutes jambes; mais il ramena la „ femelle, à qui il donna, en présence des autres, plus de „ cinquante soufflets, comme pour la châtier de son incon„ tinence. „ *Tome I, pag.* 194, *Amsterdam* 1736.

qui prouve combien il y a de difficulté à en saisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarement en Europe, & à peine une fois dans un siècle : quoique les Directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'aient rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des Côtes de l'Afrique, leurs Correspondants n'ont pu les satisfaire.

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroit si intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plus d'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on feroit tenté d'entreprendre dans la suite, en les déclarant criminels & attentatoires aux Loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractère générique, & qu'aussi long-temps qu'on peut former sur ce caractère des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle; puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des Observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la société, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Oeuvres de Pison, (*) a les os du *femur* & du *tibia* alongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis, précisément comme nous ; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes postérieures des singes, on apperçoit par quel méchanisme merveilleux la Nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupède à l'espèce réellement bipède : ce secret a consisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les singes ont encore le tarse & le métatarse trop longs, la cuisse & la *tibia* trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derrière pendant un temps considérable : quand ils sont dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente ; parce que, pour roidir le genou, ils sont nécessités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arrière-corps oscille & balance par un mou-

---

(*) *Amsterdam, chez Elsévir* 1658, *in-fol.* Bontius dit que les Insulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande sorte ; ce qui est si faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

(**) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre méchanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallélement à l'horizon ; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *Pinguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire : les oiseaux ne sont donc pas des bipèdes droits ; aussi ont-ils l'inflexion des genoux tournée par derrière, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme.

vement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement, & occasionne aux nerfs trop tendus une espèce de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipèdes que l'Homme & l'Orang-Outang ; aussi celui-ci marche-t-il continuellement debout, sans gêne, sans contorsion, sans balancement : il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus sûr, si on lui donnoit une chaussure plate & des talons artificiels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égaliser le plan de leur sole, & de la faire porter également par tous les points de sa surface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa résistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Physiciens & à des Anatomistes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur dernière croissance, en sorte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective : ceux que Mrs. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents, à peine pourvus de toutes leurs dents, composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux pièces, dont il y en a vingt molaires, huit incisives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme : Battel prétend même qu'ils sont aussi puissants, aussi grands, aussi robustes que les Nègres; & en général, tous les Voyageurs s'accordent à nous représen-

ter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il semble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de consomption : ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu résister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est sur-tout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, sinon au menton : leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'Isle de Java; ceux des Côtes occidentales de l'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne distingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leur poitrine n'est pas faite en carène, comme celle des quadrupèdes, mais de forme plate & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles essuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles aient un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce humaine.

(*) Parmi les Singes il y a aussi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arrière-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chaleur.

Outre les réservoirs de la bouche, que les Zoolographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celle des singes (*) les plus anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure & leur anatomie respective. Enfin, il diffère aussi essentiellement du singe, qu'il ressemble parfaitement à l'homme : les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la dernière

---

(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'assignerai seulement six de ces différences palpables : on pourra par cet exposé juger des autres.

1. Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscère, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertèbres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertèbres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'*os sacrum* est composé, dans les singes, de trois pièces, & dans l'Orang de cinq pièces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au *Coccix;* les singes en ont davantage. 5. Le crâne, le cerveau, les temples des singes diffèrent des tempes, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties essentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes; il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipède, & le seul de cette espèce qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que Mr. Tyson a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un singe ordinaire, comme il tâche de le prouver dans son *Essai philosophique sur les Pygmées, les Cynocéphales, les Satyres, & les Sphinx des anciens.* Voyez la suite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien supérieur à son *Essai.*

importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous, ne constituant pas un caractère effectif, puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espèce, sans qu'il en résulte une difformité apparente; & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaisie leur est venue de nommer ces personnes défectueuses des *Adamites*. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertèbre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est-à-dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légère que la surabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que sur le prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & sur-tout par l'écart que fait le pouce, qui au-lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper sur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractère plus marqué que les précédents, je n'ignore

point qu'il y a aux Indes, & sur-tout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également désunis d'avec le second orteil, & font le même écartement que celui dont on vient de parler.

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres différences que celles dont on a fait mention; mais elles sont si imperceptibles, qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans la forme & la disposition des intestins : j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les Nomenclatures du règne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter : ce que les Nègres nomment *Barris* ou *Pongos*, ce que les Hollandais appellent *Mandril*, les Anglais *Champanzee*, les Portugais *el Selvago*, les Français *homme des bois*, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où il se nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages : il marche toujours armé d'un bâton, & sait, en cas de besoin, faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'atta-

(*) *Orang-Outang* signifie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur *El Selvago*.

quent : mais il n'inquiète jamais quiconque ne l'offenſe point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles ; & Mr. de la Broſſe (*) aſſure qu'il a connu à Lowango une Négreſſe qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une caſe de feuillages, car ils cabanent auſſi proprement que les Nègres. Il eſt ſurprenant que ce Voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour ſavoir ſi elle avoit conçu des ſuites de ſa débauche : la paſſion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarraſſeroit davantage celui qui en contemplant cet inſtinct, ou cet égarement de l'inſtinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir, ſi l'on ne connoiſſoit le même penchant aux ſinges Pithèques & Cercopithèques. Ce n'eſt donc pas ici un réſultat de la réflexion que l'Orang ſeul pourroit faire ſur l'imitation & l'analogie de ſa race avec la nôtre ; puiſque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, careſſent les femmes avec tendreſſe, les pourſuivent, les perſécutent, & repouſſent les hommes d'un geſte acariâtre, & avec tous les ſymptomes de la jalouſie ; tandis que les guenuches ont les femmes en averſion. & briguent les careſſes des hommes.

Cette inclination ſe manifeſte en général dans toute la famille des ſinges Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, ſans qu'on en apperçoive la moindre

(*) Cité par Mr. de Buffon, dans ſon *Hiſtoire des Animaux*, Tome XIV.

apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection phyſique pour les mâles ou femelles du genre-humain. Ces conſidérations me portent de plus en plus à croire que la reſſemblance eſt la ſeule cauſe qui abuſe les ſinges, & l'on peut inférer de là que cette ſimilitude eſt infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour ſaiſir une partie des perceptions de leur ame, s'il eſt permis de s'exprimer de la ſorte; car il eſt certain que ces ſinges, en conſidérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela ſuppoſe en eux des idées de comparaiſon & un raiſonnement ſupérieur à l'inſtinct machinal qu'on leur accorde: cela ſuppoſe qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui réſulte d'un contour tracé ſans rudeſſe, & avec régularité, fait en eux une impreſſion très-ſenſible, juſqu'au point que des Naturaliſtes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, ſoutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur efferveſcence, leurs propres femelles pour les nôtres, ſi malheureuſement le choix en étoit à leur diſpoſition. Il eſt certain encore, qu'ils ont la ſagacité ſinguliere de diſtinguer le ſexe, de quelque façon qu'il ſe traveſtiſſe, quelque ſoin qu'il apporte à voiler ſon caractère; & une femme qui ſe préſente devant eux en habits d'homme, en eſt ſur le champ reconnue malgré ſon déguiſement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire ſubtilité de leur odorat, dont on croit que

le ſens eſt d'autant plus perfectionné, qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'eſt qu'une conjecture & une ſimple probabilité; car il eſt poſſible enfin, qu'ils diſtinguent par la vue ce qu'ils paroiſſent diſcerner par l'odorat, qui ne me ſemble point devoir être auſſi parfait dans les ſinges qu'on le penſe, & ſur-tout dans l'eſpèce qui n'eſt pas cynocéphale, puiſque leur nez eſt trop écraſé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & ſoit tapiſſé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on ſait, la juſteſſe de ce ſens.

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans ſon état de domeſticité, ou plutôt d'eſclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & ſi des perſonnes intelligentes, ſi des Philoſophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manières affables, on pourroit la pouſſer très-loin; mais juſqu'à préſent cette éducation n'a été confiée qu'à des Matelots, ou à des Saltimbanques Moreſques, qui ne lui ont enſeigné que peu de choſe, ou ce qu'il ne lui importoit point de ſavoir. Quelles que ſoient les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, ſes actions ſont toujours plus réfléchies que celles des ſinges: moins mièvre, moins pantomime, il ne s'abandonne pas à des tranſports bruſques, ni à des geſticulations impertinentes, ni au ton de la dériſion, comme les magots: il n'exprime pas ſes affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne frémit pas dans la colère: plus triſte que grave, plus mélancolique que ſérieux, il ſemble regretter ſa liberté & ſa

patrie. Je ſais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat diſent de la pudeur des Orangs femelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les Obſervateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, ſavent ſe contenir, & ne copient jamais la déteſtable lubricité du Papion.

„ J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang préſenter „ ſa main pour reconduire les gens qui venoient le viſi- „ ter, ſe promener gravement avec eux, comme de „ compagnie : je l'ai vu s'aſſeoir à table, déployer ſa „ ſerviette, s'en eſſuyer les lèvres, ſe ſervir de la cuiller „ & de la fourchette pour porter à ſa bouche, verſer „ lui-même ſa boiſſon dans un verre, le choquer lorſ- „ qu'il en étoit invité, aller prendre une taſſe, une „ ſoucoupe, l'apporter ſur la table, y mettre du ſucre, „ y verſer du thé, le laiſſer refroidir pour le boire; & „ tout cela ſans autre inſtigation que les ſignes ou la „ parole de ſon Maître, & ſouvent de lui-même. Il „ ne faiſoit du mal à perſonne, s'approchoit même avec „ circonſpection & comme pour demander des ca- „ reſſes. „ (*)

Il eſt plus facile de décrire cette ſingulière créature que de la définir : ſa ſtructure interne & externe, ſes habitudes, ſon génie, prouvent ſans réplique que ce n'eſt pas un ſinge. Eſt-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre ſecondaire, & placé au deuxième rang dans l'univerſalité des êtres vivifiés? Voilà de quoi les Naturaliſtes ont diſputé avec

---

(*) *Hiſtoire Naturelle*, Tome XIV, pag. 53, in-4to. au Louvre 1766.

aigreur, & sans succès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs systêmes, ou à leurs préjugés, aussi dangereux que des systêmes.

Il semble que Mrs. Tyson, Klein, (*) & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'il lui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermède, il falloit tout au moins lui conserver sa place, & ne point le conduire à une extrémité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de sauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages, si elle lie étroitement les productions de tous les règnes par une série & un enchaînement sensibles, pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette marche en allant du genre des singes au genre humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide, elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de sorte qu'en lui l'homme commence, & le singe finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux règnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas: ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense,

(*) *Theodori Klein, Quadrupedum dispositio, pag.* 86. *in-4to. Lipsiæ* 1751.

aussi grand, aussi réel qu'il peut être : la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achètent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé *le Juste*. (*)

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages

(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelque répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses Sujets; mais cela n'est guères croyable, si l'on compte le grand nombre d'Ordonnances & de Réglements faits sous son regne, pour assurer aux acheteurs *la propriété légitime & légale de leurs esclaves*. Louis XIV fit rédiger ces différents Edits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer *le Code noir*, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

muets. (*) Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces Sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile : il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer sur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes assemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais surpris, ni dans l'ancien Monde, ni au nouveau Continent, ni aux Terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés, & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé, & abandonné, soit dans sa jeunesse, soit dans l'âge viril, parmi les bêtes ; car nous avons déja remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'Eloquence, délaissé dans l'Isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de solitude.

Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la faculté de s'exprimer ; car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il leur eût été impos-

(*) Voyez *les Notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions, pag.* 227, *Amsterdam* 1755.

impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Buffon : il semble qu'en les rangeant parmi les singes, il auroit dû convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un ressort grossier, c'est renouveller une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la soutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés sans pencher d'aucun côté, si l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en Philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux : on avoueroit que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine ; & cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre foiblesse, nous élève à un degré d'où le Créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense ; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'avoir, dans son *Systême d'Histoire Naturelle*, mis l'homme

dans l'ordre des ſinges : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections ; je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le ſinge dans l'ordre des hommes.

En faiſant paſſer les animaux en revue, on a, ſuivant ſes caprices ou ſes intérêts, donné la primauté tantôt à une eſpèce & tantôt à une autre : les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus abſolument, ſans qu'ils ſe révoltent ; ceux dont on fait les meilleurs eſclaves, tels que les chevaux, les bœufs, les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéiſſance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette ſoumiſſion & ce goût pour la ſervitude, loin d'annoncer la nobleſſe de l'inſtinct, ne déceloit que de la puſillanimité : ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux ; parce qu'il eſt brave, deſtructeur, pourvu d'une force démeſurée, & d'une férocité indomtable, qu'on a comparée apparemment à celle des deſpotes Aſiatiques : mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muſcles également robuſtes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'aſſignoit à un penchant invincible pour le carnage, à une ſoif inſatiable du ſang, & à une antipathie contre tout ce qui reſpire.

Enchantées de la docilité de l'éléphant, quelques Nations des Indes orientales ne connoiſſent point d'animal ſupérieur à celui-là, exagèrent ſes vertus, le regardent comme un chef-d'œuvre d'intelligence, & lui

attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particulière, ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du règne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est ni l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choisisse des caractères plus exprimés, plus palpables, plus fixes : il faut qu'il compare les affinités de l'organisation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches son rang & ses limites. En introduisant l'homme dans la première classe, il faut qu'il mette l'Orang au second degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine ; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant, cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupède pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs Voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés

par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie de l'Asie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'homme, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en souffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable Pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphère : c'est le siège de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses sens s'engourdissent & s'émoussent : plus ses fibres & ses nerfs gagnent de solidité & de force, par l'action du froid qui les resserre, & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux sont occupés à mouvoir les ressorts de la structure & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie défigurée révoltent par leur rudesse : le feu du climat abrège le terme de ses jours, & en augmentant la fougue de ses passions, il retrécit la sphère de son ame : il cesse de pouvoir se gouverner lui-même,

& ne ſort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'eſclave des eſclaves.

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe; ſi l'on excepte quatre à cinq Peuples de l'Aſie, & quelques petits cantons de l'Afrique, le ſurplus du genre-humain n'eſt composé que d'individus qui reſſemblent moins à des hommes qu'à des animaux ſauvages: cependant ils occupent ſept à huit fois plus de place ſur le globe que toutes les Nations policées enſemble, & ne s'expatrient preſque jamais. Si l'on n'avoit tranſporté en Amérique des Africains malgré eux, ils n'y ſeroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui eſt dans ceux-ci une impuiſſance de leur conſtitution, n'eſt dans les autres qu'un effet de leur nonchalance : auſſi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au ſecond rang, on doive l'enviſager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la déciſion de Mr. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre deſcription de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien différente:

„ Le genre-humain eſt composé, dit-il, (*) de
„ deux ſortes d'hommes; celui *du jour*, qui eſt ſage &

(*) *Homo diurnus, ſapiens. Europæanus, Aſiaticus, Africanus, & Americanus.*

Homo nocturnus, troglodytes, ſilveſtris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillâque aureâ. Palpebræ anticè incumbentes cum membranâ nictitante. Viſus

„ prudent ; & celui *de la nuit*, qui eſt fou, ſauvage, & „ troglodyte ; c'eſt l'Orang-Outang de Bontius. Il a le „ corps blafard, une fois plus petit que le nôtre : il eſt „ couvert d'un poil blanc & friſé ; ſes yeux ſont „ ronds ; ſa prunelle & ſon iris ſont couleur aurore : il „ porte ſes paupières rabattues par-devant, ainſi que ſa „ *membrane clignotante*, regarde de travers, marche „ droit, & quand il eſt debout, les doigts de ſes mains „ arrivent à ſes genoux. Il vit vingt-cinq ans, eſt aveu- „ gle de jour, ſe tient alors coi, & caché dans un an- „ tre : pendant la nuit il voit, ſort, maraude, parle en „ ſifflant, penſe, raiſonne, & s'imagine que la terre a „ été créée pour lui : il croit qu'il en a été jadis le maî- „ tre, & qu'il l'envahira une ſeconde fois, quand le „ moment de cette étonnante révolution ſera arrivé.

Si un ſi étrange animal exiſtoit dans l'Univers, il faudroit ſans doute le rapporter, non à une eſpèce du genre-humain, mais au genre même ; car ce ne feroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée

---

lateralis, nocturnus. Manuum digiti in erecto attingentes genua. Ætas XXV annorum. Die cæcutit, latet ; noctu videt, exit, furatur. Loquitur ſibilo ; cogitat, ratiocinatur, credit ſui cauſſâ factam tellurem, ſe aliquando iterum fore imperantem. Caroli à Linne *Syſtema Naturæ*. Tom. I. p. 33. in-8vo. Editio duodecima, reformata. *Holmiæ* 1766.

Cette Edition diffère des précédentes, en ce qu'on y a retranché l'épithète de *Stultus*, qu'on avoit donnée à l'*homme nocturne* dans les autres Editions.

(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomiſtes nomment *Membrana nictitans*, & qui a de nos jours excité une diſpute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, eſt dans l'Orang-Outang retirée ou repliée ſous les paupières, comme dans la plupart des animaux qui naiſſent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane ſe réunit à l'iris ; & il tire de cette différence un ca-

sous la paupière, qui pourroit l'éloigner de la première famille du règne animal. Mais Linneus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs consacrés dans le langage de la Physique & de la Physiologie, il a formé & dépeint une chimère risible. Et sur quoi fondé? sur l'autorité presque nulle d'un Voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Nègre blanc, l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puisqu'il nomme ce dernier animal *Kakerlak*, qui est la véritable épithète qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette méprise inexcusable, qui n'a pas laissé de séduire le Naturaliste Suédois, à qui on a reproché depuis si long-temps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux desseins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont

ractère de disparité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractère.

(*) Je parle ici de l'Edition du *Système de la Nature*, in fol. avec fig. à *la Haye*, chez Gradtman 1765.

ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées de Mr. Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimère qu'il décrit : il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par-là que c'est un homme, c'est une idée si singulière, si originale, qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un Professeur d'Upsal, qui voit toute la Nature dans une petite ville de la Suède.

On a montré à Paris, à Londres, à Amsterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit : ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupières rabaissées, ni le poil bouclé : ils ne siffloient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas : Tulpe, Cowper, & Tyson, qui les ont examinés vivants, sont d'autres témoins que des Marchands de Nègres & des Ecrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les Journaux de leurs voyages, sans être instruits, & sans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui sont voisins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des souterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerrière pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils mènent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle

sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer : les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur, (*) en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois cents & trente-six ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une Isle de l'Afrique Occidentale : on observa dès-lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauvèrent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent si vaillamment à coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs, qu'il fut impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages & ve-

(*) *Dicunt esse in eâ silvâ maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeò ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus quam Elephantes) exercitum putaverint esse ; & in eos tanquam in hostes contenderint ; à Taxilo autem, qui cum Alexandro erat, re cognitâ cessasse. Strabo, Lib. XV, Tom. II. pag.* 1023. Strabon, qui nomme ces animaux des cercopithèques, s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopithèques si grands, & les plus grands même marchent à quatre pattes ; de sorte qu'on ne se feroit pas mépris si grossièrement à leur égard que de les prendre pour des hommes.

lues, les fit écorcher, (*) & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le Temple de Junon : on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette Ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques ; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'*Hommes Nocturnes*. Il est contradictoire de vouloir réformer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des espèces imaginaires, qu'on devra réformer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentiments opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, foncièrement différents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philoso-

(*) „ Erant autem multò plures viris mulieres, corpori„ bus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas vocabant. „ Nos persequendo virum capere ullum nequivimus ; omnes „ enim per præcipitia, quæ facilè scandebant, & lapides „ in nos conjiciebant, evaserunt. Fœminas tamen cepimus „ tres, quas, cum mordendo & lacerando ab ducturis re„ niterentur, occidimus, & pelles eis detractas in Cartha„ ginem retulimus. „ *Hannonis Periplus*, *pag.* 77. *Hagæ* 1674, traduction de Van Berkel. Voyez aussi le *Commentaire de Mr. Bougainville sur le Periple d'Hannon*, dans le Tome *XXVI* des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

Ce passage, à tous égards très-remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espèce humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

phiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très-éloignées sur la possibilité de cette génération; car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des Isles désertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on fait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs femelles, fécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déja fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article, l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excède de beaucoup celui des guenons, qui est connu.

Les Observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle d'étudier le temps de la gestation, l'éducation individuelle & les habitudes de ces animaux, qui ne sont assurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si long-temps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoissance, prouvent que ces enlévements doivent être fort fréquents en Afrique : ils prouvent que l'Orang est le seul animal qui dans son état de liberté, oblige quelquefois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on

ne sauroit attribuer uniquement à son incontinence ; puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques Voyageurs, que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des Paysans mal gardées, saisissent aussi quelquefois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges, & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres oursins. C'est à des aventures aussi incroyables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes sauvages, quadrupèdes, muets, & solitaires, qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, sans savoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais reçu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble, au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septième ou la huitième année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard singulier, aucune bête carnassière ne les ait rencontrés, pendant les deux premières années de leur déplorable situation ; sans quoi, foibles de corps, & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en pièces & dévorés par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déja disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les assauts des bêtes féroces, comme on

(*) Voyez la *Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger*, page 43.

en a eu un exemple dans la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les faits allégués par Struys, & adoptés par Mr. Linneus, (*) pour prouver que

---

(*) Mr. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différents temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Ursinus, Lithuanus, 1661.
Juvenis Lupinus, Hessensis, 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus, Tulp. Obs. IV. 9.
Juvenis Bovinus, Bambergensis, Camerar.
Juvenis Hannoveranus, 1724.
Pueri duo Pyrenaici, 1719.
Puella Campanica, 1731.
Johannes Leodicensis, Boerhaav.

En donnant aux deux premiers sauvages les épithètes d'*Ursinus* & de *Lupinus*, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contrefaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de là qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils aient copié les sons qu'ils étoient accoutumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes féroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupèdes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amsterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis sauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis sauvages en Irlande. Il étoit âgé de seize ans, & avoit été pris dans des fondrières plantées de ronces, où il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit rien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons; aussi Tulpe le nomme-t-il *Juvenis balans.* Sa langue paroissoit comme collée au palais : il ne mangeoit que du foin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâlé, son front applati, & son occiput pointu : il avoit la poitrine déprimée, & aucune protubérance au ventre, à cause de sa façon de marcher à quatre pattes. Enfin, il res-

les ours de la Moscovie & de la Lithuanie enlèvent réellement des enfans, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossières & révoltantes.

On a déja fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme : ce dernier sentiment est d'autant plus probable, qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silènes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis, tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des Poëtes, des Sculpteurs, & des Peintres, qui n'ayant eu qu'un modèle imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations : quelquefois ils font ces animaux cornus, quelquefois ils retranchent ce caractère, pour leur incruster dans le front & les joues de grosses verrues : on en voit de dessinés avec des pieds de chèvres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc : dans d'autres, l'entrelas de ces

---

sembloit moins à un homme, qu'à un animal sauvage : il étoit, dit Tulpe, *rudis*, *temerarius*, *imperterritus*, & *exsors omnis humanitatis*. *N. T. Ob. Med. L. IV. p.* 313, *Amsterdam* 1652.

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce sauvage, ni d'aucun des caractères que l'Observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un enfant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pu saisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y eût eu des brebis sauvages dans son voisinage.

traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas chèvre-pieds, mais parfaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au-lieu d'avoir un ourlet rond, se termine un peu en pointe, sans former cependant une conque alongée & tubiforme. On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatissement du nez est un caractéristique immuable, que tous les Statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chèvre n'est pas de la plus haute antiquité; puisque sur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables, qui n'ont rien qui les distingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue : (*) je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs, représentés sous cette forme : aussi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colère de Junon, qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premier animal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la suite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de sanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang des Sectaires.

(*) Voyez *Recueil d'Antiquités Etrusques*, Tome II, planche XXIII & suivantes, in-4to. à Paris 1756.

Le culte des Faunes & des Satyres, (*) dans la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte, où l'on adoroit de temps immémorial le (**) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme l'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable, & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses *Hiéroglyphes déchiffrés*, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la Religion Egyptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les Peuples grossiers & sauvages, où chacun déifie, par lui-même ou par ses Prêtres, le premier

---

(*) Le mot de *Satyre* vient, selon quelques Etymologistes, de *Sathar*, qui signifie *se cacher, être honteux;* ce qui ne renferme aucun sens raisonnable : il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien *Saguir*, qui signifie un Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, les *Saguirs viendront y exécuter une danse en rond;* Mr. de Sacy rend ce *Saguir* par le mot François de *Satyre*. Le même Isaïe dit dans un autre endroit, *que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en un lieu où s'assembleront les Sirènes, les Onocentaures, & les Démons.*

(**) *Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,*
Dimidio magicæ resonant ubi Memmone chordæ,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a substitué le Cercopithèque au Cynocéphale, uniquement pour favoriser le mètre de son vers hexamètre : cependant en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le singe sacré, il m'a paru que les Artistes ont quelquefois employé les caractères du Cercopithèque, & quelquefois ceux du Cynocéphale, c'est-à-dire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal vivant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques Egyptiens.

premier objet qui frappe vivement ſon imagination, & c'eſt ainſi que la nature entière a été transformée en idole. Au reſte, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance ſont des caractères réels, pris de l'Orang, qui outre ſon appétit véhément pour les femelles de l'eſpèce humaine, préfère les raiſins mûrs, & les vins ſans acide & ſans verdeur, à toute autre boiſſon. Dès que les Anciens introduiſirent dans leur Religion des demi-Dieux ſi libertins, & ſi luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un ſang épais ou d'une indigeſtion, rêvèrent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges, que les Latins nommoient *Faunorum ludibria*, contre leſquels Pline conſeille ſagement la racine de la grande Péoine. Telle eſt l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les Anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyſiciens n'attribuent ni aux uns ni aux autres.

Ces Solitaires miſanthropes & ignorants qui ſe cachèrent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers ſiècles du Chriſtianiſme, furent apparemment auſſi tourmentés de ces viſions paniques; puiſqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne ſuis pas ſurpris qu'un Père de l'Egliſe, qui s'étoit fait limer ſes dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres parloient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme faſſe dire

de si grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint, qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrèrent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal savoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit : Sylla employa un grand nombre d'interpretes; & l'Orang, long-temps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce Général Romain ne veilla pas de plus près sur le manège de ces interpretes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Bresil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenèrent un perroquet qui répondoit en Bresilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes de matières : les fourbes adroits qui traduisirent les prétendues réponses de cet oiseau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé, qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possédé.

Comme on a déja publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint: d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer, ne diffèrent pas essentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les *Glanures* de Mr. Edward, & dans le Tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4to. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs, de leur indiquer les figures infidelles, & qu'ils

doivent rejetter comme des croquis estropiés ; tel est le Satyre de l'*Historia Animalium* de Gesner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & sur-tout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux ; mais on y a oublié les proportions, & le dessein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'Orang femelle publié par Tulpe, a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus essentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'alongement excessif de la lèvre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face ; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes, que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738, a été gravé, copié & recopié différentes fois ; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'*Histoire générale* des Voyages de l'Edition Hollandaise in-4to. Enfin il faut rejetter les desseins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a insérés dans le *Système de la Nature* de Mr. Linneus, *in-folio*.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

TOUTES les anciennes Relations de la Floride disent que cette Province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un Peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant,

qu'on a obſervé la même ſingularité dans le Mogoliſtan, cette partie de l'ancien Continent qui, par ſa poſition, correſpond à peu près à la Floride ſous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible deſpotiſme a flétri la Nature entière, & que tous les êtres y naiſſent eſclaves, on ne ſauroit affirmer que la condition des Androgynes y ſoit pire que celle des autres hommes; on ſait ſeulement qu'on y a pour eux de l'averſion, & qu'à cauſe de leur grand nombre, on les a contraints à ſe ſervir de marques diſtinctives, comme de porter un turban, ou une autre coëffure d'homme ſur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux Peuples les plus groſſiers que le ſexe féminin prédomine preſque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués, ou les plus achevés en apparence.

En ſuppoſant encore une fois, que les premiers Hiſtoriens de l'Amérique ne ſe ſont pas trompés, il eſt certain que l'on ne ſauroit accuſer le hazard ſeul d'avoir multiplié ces créatures défectueuſes dans les parties reſpectives du nouveau & de l'ancien Continent: il en faudroit donc chercher la raiſon dans le climat, où doivent exiſter les cauſes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il eſt ſûr que les Pays chauds fourniſſent plus ſouvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suède en un demi-ſiècle: il s'en faut déja de beaucoup qu'ils ſoient auſſi fréquents en France qu'en Eſpagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une différence notable entre la tempéra-

ture du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'athmosphère & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomènes : les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourricière, plus ou moins perfectionnée, dépend, à son tour, de la qualité du terrein, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui, en purifiant les sucs végétaux, les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de saisir; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des ressorts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques Contrées, situées entre le trentième degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres Pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'*Excision*, qui, si l'on vouloit la pratiquer en Europe, seroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vu que la Circoncision

des hommes n'eſt pas exempte de dangers dans les régions les plus ſeptentrionales. Cet épanchement déſordonné des parties naturelles, occaſionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres, peut facilement entraîner des configurations bizarres qui ſemblent annoncer réellement une confuſion de ſexes, & de doubles organes; mais ce n'eſt que le dehors qui fait illuſion, & ce qu'on nomme un *Androgyne* n'eſt à la rigueur qu'un ſujet qui a quelque ſigne, quelque apparence d'Hermaphroditiſme, ſans en avoir les facultés, & qui eſt ordinairement inſécond, & ſouvent même incapable d'uſer d'un ſexe ou de l'autre; de ſorte qu'il lui eſt également interdit de fertiliſer, comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux ſexes ſont apparents, plus la monſtruoſité eſt radicale, & la ſtérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas préſumer qu'il ait été au-deſſus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même ſans aucune copulation préalable; mais elle a réſervé ces merveilles pour le règne végétal, où les fleurs auxquelles les deux ſexes ont été réfuſés, ſont ſans comparaiſon plus rares que les fleurs douées d'étamines & de piſtils dans une même corolle. (*) La Nature

(*) En faiſant quelques recherches ſur le ſexe des plantes, il m'a paru que ſur 1134 eſpèces génériques à fleurs hermaphrodites, on ne trouve que 123 eſpèces dont les fleurs ſoient mâles ou femelles ſur une même tige, & ſeulement 48 eſpèces génériques dont les fleurs féminines ſoient ſupportées ſur une tige particulière, & les fleurs maſculines ſur une autre tige particulière. Il y a donc, ſuivant ce cal-

a encore accordé ce prétendu avantage à quelques classes d'Insectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les Observateurs que les singulières propriétés des animaux qui y habitent : les limaçons ont aussi de doubles organes, & l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les Conchyliologies. On connoît une sorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditisme paroissent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux, pusqu'ils produisent, sans accouplement, des générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu ni péres ni aïeux, ou si l'on veut, ni méres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomène; car dans le genre-humain &

---

cu'. dans le règne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à sexe simple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le petit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parfaits; puisqu'ils se rapprochent davantage du règne animal, où les espèces hermaphrodites sont aussi les plus imparfaites; parce qu'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des zoophytes: aussi Mr. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables zoophytes : & l'on ne peut guères donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il résulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'imperfection, puisqu'il ne se rencontre que dans les *plantes* & dans les *insectes* les plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à-coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentiments dans tous les cœurs. Sans desirs, sans besoins, ils seroient des végétaux : ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour :

Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans.

dans toutes les espèces vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée, répartie, & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul; & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent sa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles, en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développés; & cette extension, qui se manifeste dès la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles sont restées cachées jusqu'à l'adolescence : ce défaut se corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expulse les parties qui doivent naturellement saillir : mais elle ne peut comprimer celles qui saillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainsi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des sexes, la construction des parties sexuelles ne diffère pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles, dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des signes de masculinité si peu équivoques, qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître : (*) les Ana-

(*) Ruisch décrit aussi un fœtus femelle, dont il dit, *fætum sequioris sexus, trium circiter mensium cum dimidio, membranâ amnio inclusum, in quo observandum, Clitoridem tantæ*

tomistes mêmes s'y laissent tromper, dit Mr. Ferrien, si célèbre par les connoissances qu'il a acquises, qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant ainé d'une illustre famille, dans un Royaume étranger : la fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frère puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractère distinctif du sexe ; encore présume-t-on que ce viscère est représenté, dans l'homme, par le scroton, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermatiques étant parfaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du clitoris trop alongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite, homme à Toulouse, & femme à Paris, où l'on a, pour l'ordi-

---

esse magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræsentet. Thesaur. R. VI. p. 38.

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrième mois, que la Nature décide du sort & du sexe du fœtus, & qu'elle en fait alors, à son gré, un mâle ou une femelle ; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déja ébauchée dans le sein de l'embryon féminin : son sexe est, par conséquent, déterminé long-temps avant le troisième mois. Au reste, la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne : cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un défaut d'organisation. Les Anciens croyoient que les femmes qui ont l'*Oestrum Veneris* démesuré, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres ; & ils supposoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient *Fricatrices* & *Tribades :* on ne connoît pas de fait plus singulier, par rapport à cette espèce de femmes, que celui qu'on trouve dans les *Observations* de Tulpe. *Lib. III, cap. XXXV, p.* 253, *Amstelredami*, 1652. *Ed. nova.*

naire, de meilleurs Anatomiſtes que dans les Provinces, & auſſi quelquefois des Juges plus éclairés : on a eu un exemple encore plus ſingulier dans la perſonne de *Grand-Jean*, qui, après avoir été baptiſé à Grenoble comme fille, s'eſt marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu femme à Paris, où ſon mariage a été déclaré nul.

Plus le clitoris eſt prolongé dans les femmes, & plus leur naît de poil follet au menton & à la lèvre ſupérieure; & voilà pourquoi les Hermaphrodites, quoiqu'eſſentiellement femelles, ont tous de la barbe, tant en Europe qu'en Aſie; mais dans la Floride, ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il ſeroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'*oeſtrum veneris*, & la végétation de la barbe; puiſqu'aucun Naturaliſte, que je ſache, n'a jamais fait cette obſervation : on a été, par conſéquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaiſſit même dans les femmes âgées, à meſure que le clitoris croît & ſe roidit avec les années; auſſi quelques matrônes font-elles diſparoître cette difformité de la vieilleſſe par les artifices de la toilette.

On ſait que les enfants qu'on châtre, ſoit qu'on leur retranche les teſticules, ſoit qu'on les écraſe avec un bâton fendu, ſans ouvrir le ſcroton, n'acquièrent jamais de la barbe en aucun âge; & cette ſeconde obſervation peut réfléchir quelque jour ſur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peut-être jamais entiérement les cauſes de la correſpon-

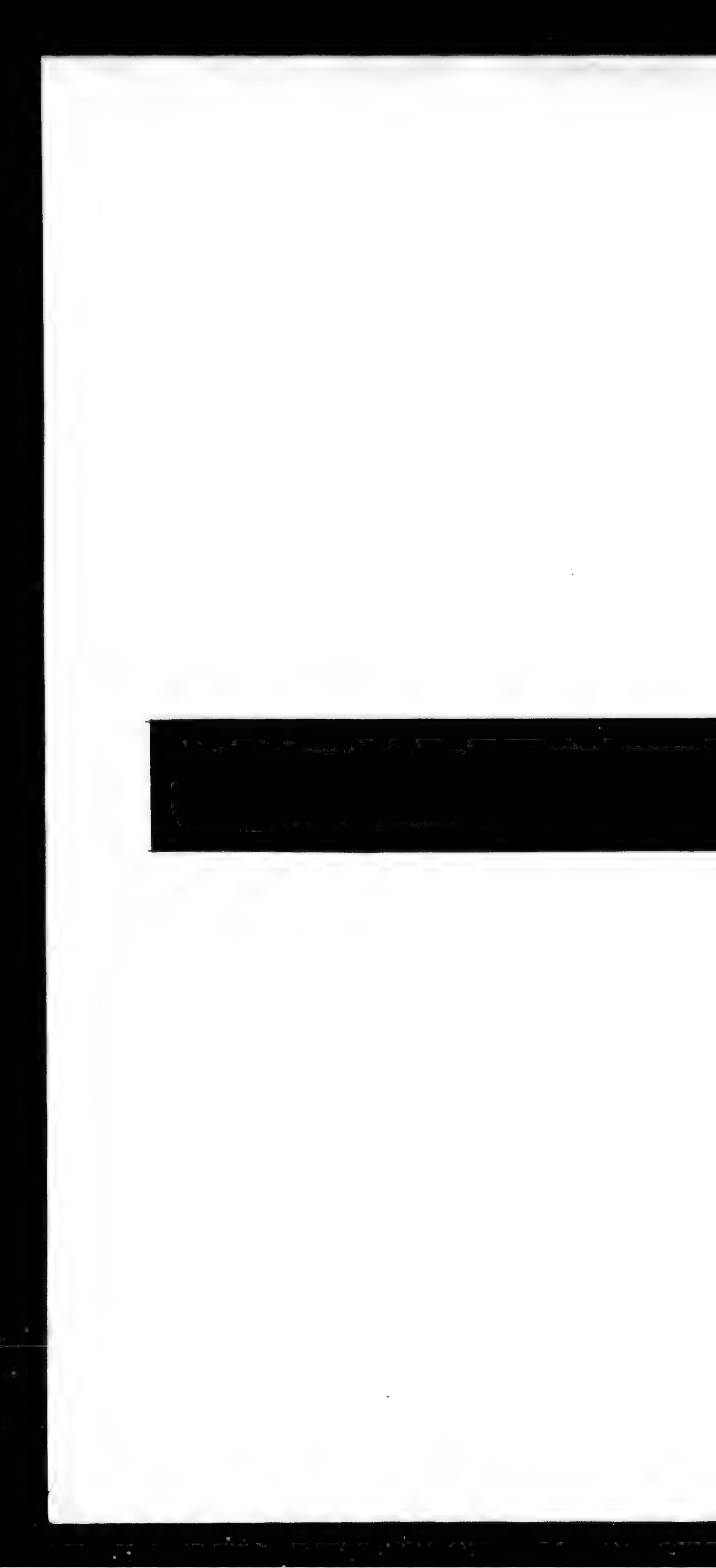
dance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces causes agissent avec tant de force, que les chevreuils & les cerfs, qu'on coupe avant la première pousse des cornes, n'en gagnent pas : & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête [illegible] ne se ramifie point; & l'on voit souvent v[illegible] deux houppes de cheveux, ou de [illegible]gides, entortillés, & qui ressemblent à un ent[illegible] fibres corneuses. (*)

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le système nerveux se relâche, perd sa cohésion, & tombe comme en défaillance, faute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue le

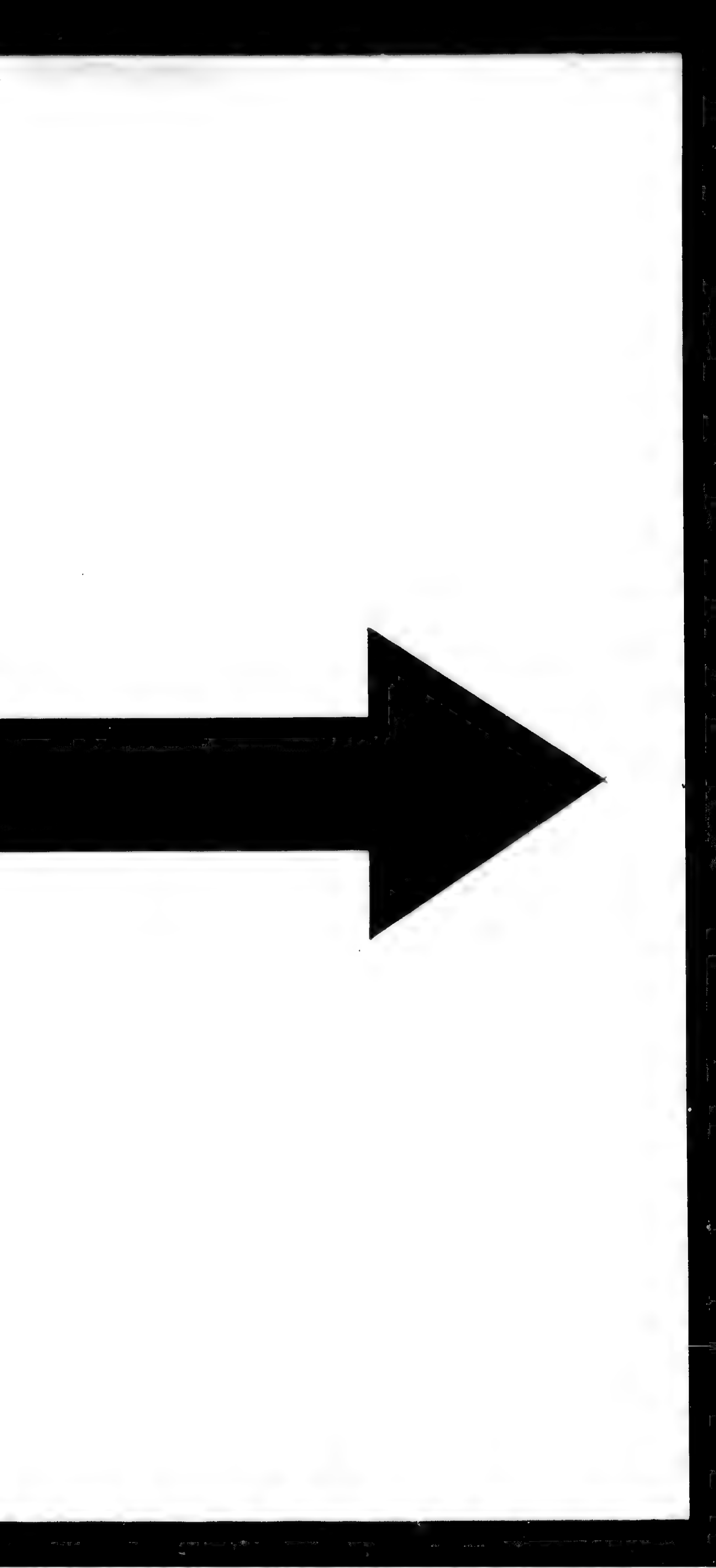
(*) Ce phénomène n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœufs, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboîtés dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujettes à engendrer des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mal constituées entraînent la stérilité, sont fort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hases, on en trouve qui ont le clitoris si énorme, que l'on a long-temps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.



[redacted]



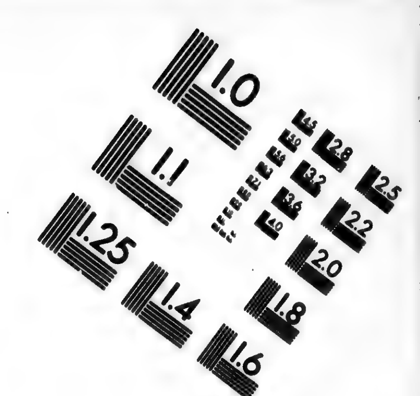
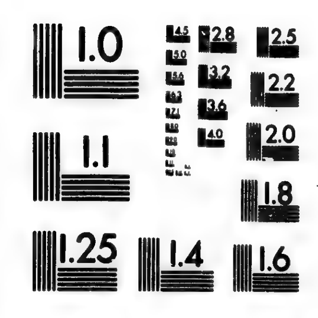
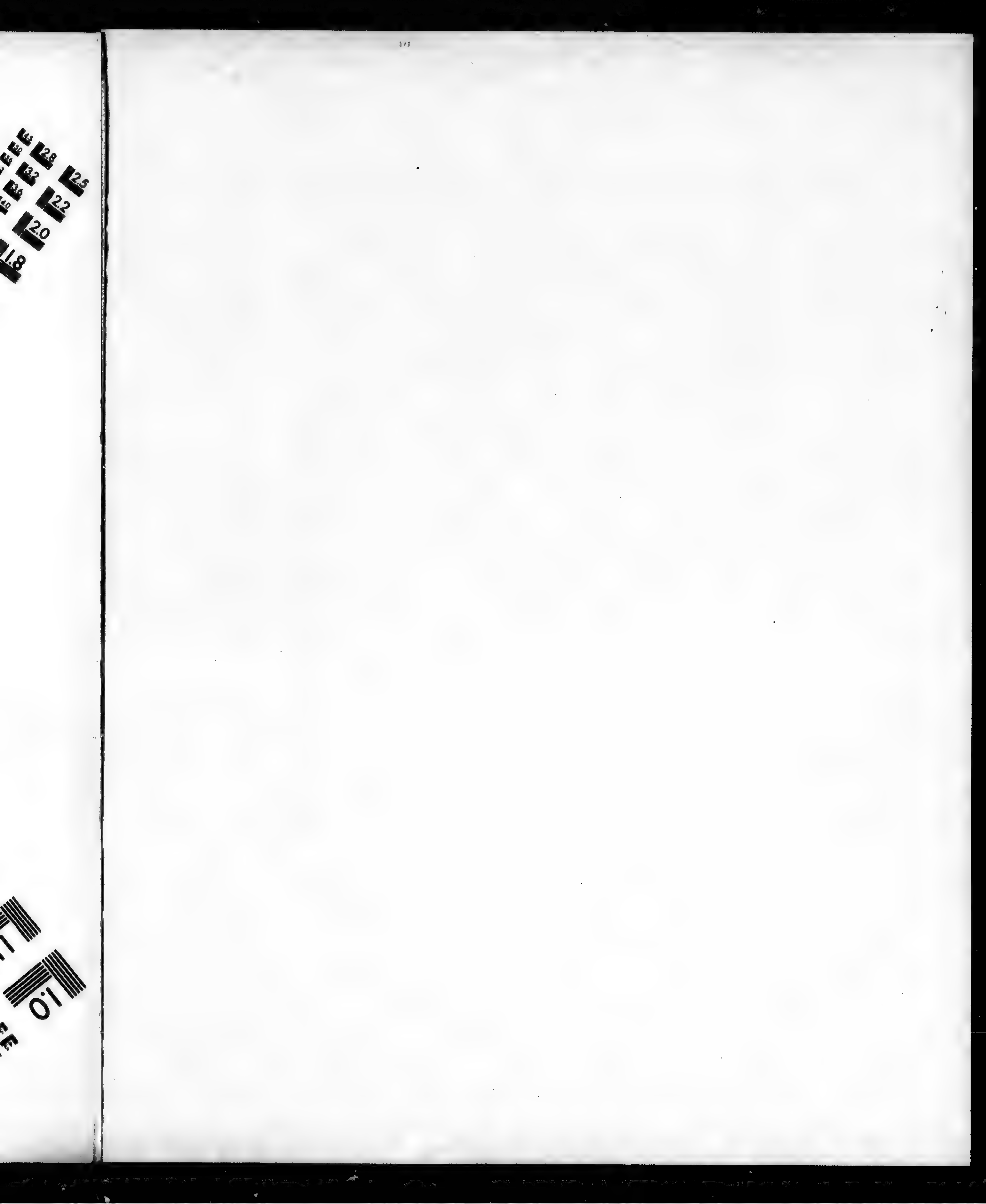


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & retrécit la circonférence du larinx : & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presqu'entiérement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien Edit de Romulus, qui ordonnoit la mort des monstres : on ajoute que cette Loi, ainsi que toutes les Loix Italiques, étoit originaire de la Grèce, où l'on massacroit non-seulement les Androgynes, mais aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne sauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, si l'on ne concevoit que la nécessité a pu dicter de pareils décrets à des Peuples sauvages qui, sans agriculture comme sans industrie, avoient peine à subsister sur un terrein ingrat, & qui se débarrassoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la ressource de pouvoir se nourrir : ces pratiques de la vie agreste & de la vieille nature, auront été transplantées & consacrées dans les premières sociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune Loi expresse qui condamnât, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant

les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande ſuperſtition dans les eſprits conſternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au Collège des Pontifes : Tite-Live ne dit rien du ſort des deux premiers; mais il s'étend fort au long ſur le troiſième, dénoncé ſous le Conſulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruſpices Etruſques pour les conſulter ſur les ſignes de cette naiſſance. Ces Charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeſte, & conclurent que pour l'expier, il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & enſuite le noyer à une grande diſtance de la Côte. (*) Ce décret atroce & inſenſé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaiſſeau fut avancé. Cet événement ſemble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune Loi particulière qui ſéviſſoit contre les Androgynes; puiſqu'on fit venir des étrangers pour les conſulter ſur un cas qui n'eût exigé aucun éclairciſſement, ſi le Légiſlateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût

---

(*) *Sinueſſæ natum ambiguo inter marem & fœminam ſexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba græco ſermone) Androgynos appellat........*

Liberatas ſuperſtitione mentes turbavit rurſus nunciatum, Furſinone infantem natum eſſe quadrimo parem, nec magnitudine tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinueſſæ biennio ante, incertus mas an fœmina eſſet, natus erat. Id verò Aruſpices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt. Tit. Liv. lib. XXI. p. 453 & 492. Tom. II. Elſevir. 1634.

pas été du reſſort du Collège Pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Conſuls.

Je ne ſais ſi l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains ; mais je ſuis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatiſme que par la Loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indiſtinctement tous les monſtres à périr, manque d'authenticité, vu que le Code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop ſinguliers pour avoir été dictés par un Chef de brigands attroupés. (*)

Dans les ſiècles d'ignorance qui ont ſuivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquefois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême, & quelquefois l'Exorciſme, avec autant de raiſon que de ſuccès : il eſt vrai que la primitive Egliſe n'a guères mieux traité les Eunuques, à qui on défendoit l'entrée des Temples, où ils ſont aujourd'hui employés pour la muſique ; mais elle a eu raiſon de s'op-

(*) Opmeier dit qu'en creuſant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bron[illegible], ſur laquelle étoient écrites vingt-deux Loix attribuées à [illegible]ulus ; & ce ſont ces préceptes, qui peuvent ſe combine[illegible] vingt, que quelques Ecrivains nomment *le double Décalogue de Romulus.* L'Article XV dit, *Monſtruoſos partus quiſque, ſine fraude, cædito* ; & c'eſt de cette Loi qu'il eſt queſtion, & qui ſemble condamner en effet les Androgynes à la mort. L'Article IX dit, *Deorum fabulas ne credunto* ; & l'Article X, *Deos peregrinos præter FAUNUM ne colunto.* Ces deux dernières ſanctions ſuffiſent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu Code eſt apocryphe ; puiſque le Polythéiſme étoit établi avant le Règne de Numa : & Faune ne ſemble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux.

poser de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques, qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'Evangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains : ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'Histoire Ecclésiastique donne le nom d'*Origénistes*.

Il semble que presque tous les Peuples du monde ont eu de l'aversion pour les Hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif : en supposant que ces créatures, prétendues doubles, fussent en état de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il faut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués : on sait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & influe, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche, & absolument contraire au Costume des Romains, (*) laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été co-

(*) Le Chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe formée en matelas piqué en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet Hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les cache encore davan-

piée sur un sujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la Nature. Le Statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la fleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant; quoique le bon goût, aussi sévère que le génie des Artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de perfection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de son temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinements du luxe. (*)

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les règnes des Tibère & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur; parce que le Despotisme est ennemi de toute vertu, & l'esclavage incapable de tout sentiment honnête.

— — — — *O pater urbis!*
Undè nefas tantùm Latiis pastoribus? unde
Hæc retigit, Gradive, tuos urtica nepotes?

Que

---

tage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un Androgyne; mais elle n'est pas si célèbre que celle de Rome.

(*) *Gignuntur & utriusque sexus, quos Hermaphroditos vocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis. Hist. Nat. Lib. VII. cap. III.*

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables aient caressé des monstres pour satisfaire des goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'ensuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomistes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des sujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Paris en 1751, avoit la voix grave, la physionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil sur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin, c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, soit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe, qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en eût aucun en état de concevoir, ou de procréer; & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroissoit pourvue, à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection. L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, sinon que la nuance de son teint, couleur de suie, ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'Hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par conséquent défiguré.

Après cet exposé, qui peut donner une notion satisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'Article de la Floride, où les premières relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes : ces relations assurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le suc du maïs pour la boisson des guerriers; qu'on leur faisoit soigner les blessés, & tirer les morts de la m[illegible]; en un mot, qu'on avoit tellement aggravé le joug de leur esclavage, qu'on s'en servoit, comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins. (*)

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomène que dans la supposition qu'il a été bien observé; car si l'on consulte les Voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuser les Ecrivains du seizième siècle de s'être trompés sans réserve. Il n'est pas facile de démêler la vérité au milieu de ces contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles con-

(*) *Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum servili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ. Hist. Indiæ Occid. Lib.* 2, *p.* 163, *Aut. Jasp. d'Ens.* Ce passage a été copié par un grand nombre d'Ecrivains : l'Abbé Lambert, dans son *Histoire de tous les Peuples*, parle de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable : le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa *Description du Nouveau Monde*.

traditions auroient pu pousser notre patience à bout, si, en entreprenant ces Recherches sur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévu les difficultés qu'on auroit à y essuyer, & si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les discussions que des sentiments si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les Relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé, & qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louisiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes: ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on leur impose tous les fardeaux dont on a déja fait l'énumération; mais cette coutume inouie de déguiser des hommes & de les tyranniser, est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre physique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages, comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On sait, dit-il, que les Prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainsi que les Sacrificateurs de Vénus Uranie: or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les Isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie; car, après tout, la Carie & la Phrygie n'étoient

point des Pays fort éloignés les uns des autres : il eſt très-certain encore que ces Aſiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont paſſé dans la ſuite au Continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride ; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les Peuples de cette partie du Nouveau Monde, tant d'hommes habillés en femmes, que des Voyageurs, qui ignoroient à la fois la Lithurgie des Anciens & l'hiſtoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites ; mais c'étoient des Prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraiſemblable, ou plus abſurde, ou plus ridicule, il ne ſeroit pas poſſible d'y réuſſir, & je doute que ce rêve de Lafiteau mérite une réfutation ſérieuſe ; car enfin ces hommes traveſtis ne faiſoient, chez les Florides, aucune fonction ſacerdotale ; ils ne ſe mêloient ni des Idoles ni des Autels, deſſervis uniquement par les *Javas*, qui ſont les véritables Prêtres de la Floride ; & ces *Javas* ne portent pas les vêtements d'un ſexe différent du leur, & la Déeſſe de Phrygie leur eſt auſſi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lafiteau avoit effectivement étudié, comme il le prétend, la Lithurgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les *Galles*, ou les Prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de ſe faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux Iſles Caraïbes, n'a pu venir dans l'eſprit que d'un Ecrivain qui, ſans reſpect pour la vérité, & pour la vraiſemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal-adroitement imaginées. Le

nom de *Vénus Uranie* n'a jamais été prononcé parmi les barbares du Nouveau Monde; & les *Galles* n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au-delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

Charlevoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrère, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile de se contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. " On voyoit, dit-il, chez les Illi-„ nois, des hommes qui n'avoient pas honte de pren-„ dre l'habillement des femmes, & de s'assujettir à tou-„ tes les fonctions propres au sexe, d'où il s'ensuivoit „ une corruption inexprimable : on a prétendu que cet „ usage venoit de je ne sais quel principe de religion; „ mais cette religion avoit, comme bien d'autres, pris „ sa naissance dans la corruption du cœur; ou si l'usage „ dont nous parlons, avoit commencé par l'esprit, il „ a fini par la chair. Ces efféminés ne se marient point, „ & s'abandonnent aux plus infames passions; aussi „ sont-ils souverainement méprisés. (*)

On pourroit répondre à cela, qu'il n'est pas dans les mœurs des Sauvages de se gêner, afin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite seroit même contradictoire chez un Peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des Loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre

(*) *Histoire de la Nouvelle France. Tome VI, p. 4.*

contre nature que l'Historien de la Nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore, qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance; car enfin tous les hommes vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des Sauvages, adonnés à de telles débauches, seroient obligés de prendre des accoûtrements de femme; ce qui supposeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie sauvage & errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'instinct; mais il est vrai aussi que le Baron de la Hontan, qui avoit long-temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses, assure positivement que ces Illinois, pris par Charlevoix pour des hommes efféminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le Compilateur la Martinière, qui a rédigé, dans son Dictionnaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette aussi la réalité des Androgynes de cette Province, & accuse tous ces Sauvages masqués en femmes d'être adonnés à la Sodomie : il a, par conséquent, suivi le sentiment des Jésuites, c'est-à-dire, le plus insoutenable.

La dernière relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces Pays, est un Mémoire de Mr. du Mont, que nous avons déja eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrein de neuf cents lieues sur les bords du Mississipi,

il n'a rencontré, parmi les différentes Nations qui y habitent, aucun ſujet hermaphrodite, mais un nombre aſſez conſidérable d'hommes vêtus en femmes, & affublés d'un *Alconand*, ou d'une ſorte de jupe pareille à celle que portent les Sauvageſſes. Mr. du Mont ne répond pas que les Naturels de la Louiſiane n'abuſent très-ſouvent de ces individus traveſtis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des ſerfs attachés à la glebe : ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, ſans ſe faire accompagner par ces hommes poſtiches ; pendant qu'ils obligent leurs femmes à ſoigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un Voyageur qui parle ſi pertinemment, s'il a eu aſſez de crédit, ou d'autorité, pour ſe faire montrer les parties ſexuelles de ces êtres incertains, & ſi avec cela les connoiſſances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur hermaphroditiſme ? Il auroit dû dire pourquoi on voit, entre les indigènes de la Louiſiane, des hommes qui, nés auſſi libres que leurs compatriotes, conſentent néanmoins à paſſer, toute leur vie, pour femmes, & qui s'acquittent volontairement des devoirs réſervés au dernier des eſclaves. Il faut avouer que c'eſt un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'exiſtence des Androgynes Américains, on ne ſait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on ſuppoſe que les anciens Relateurs ſe ſont trompés, ce qui eſt poſſible, on ne diminue pas ſenſiblement la ſomme du merveilleux ; puiſque la coutu-

me que les modernes y ſubſtituent, offre un exemple de la plus grande dépravation, & de la dernière bizarrerie dont le cœur & l'eſprit de l'homme ſoient capables, ou ſuſceptibles.

D'un autre côté, il eſt permis de préſumer que les Voyageurs de ce ſiècle ſe ſont trop hâtés d'expliquer, ſelon leurs propres idées, un uſage qu'ils n'avoient obſervé qu'en paſſant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus préciſes: ils ont d'ailleurs varié ſur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Hiſtoriens du Nouveau Monde, qui ne font aucune mention ni de la Louiſiane, ni du Pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne deſcription de la Floride, compoſée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troiſième volume de ſon grand Atlas, il eſt dit que les habitants de cette Province attendoient un âge très-avancé pour ſe marier. Si cette circonſtance étoit vraie, elle feroit ſoupçonner que l'indéciſion du ſexe y étoit réelle; & ce ſoupçon acquerroit encore plus de force, ſi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les Ouvrages périodiques de Mr. Tenſel, & dont l'Auteur aſſure que toutes les filles de la Floride ſe font circoncire, vers la vingtième année, par la main de quelques Matrônes, qui ont une connoiſſance particulière de pluſieurs eſpèces d'herbes de la claſſe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent ſur la plaie pour étancher le ſang: cette Circonciſion, exercée ſur les filles, indique ſans doute qu'elles y ſont

ſujettes à quelque excroiſſance; & en ce cas, on pourroit expliquer pourquoi on y ſoumettoit celles en qui ce défaut ne ſe corrigeoit pas, à la ſervitude perpétuelle; puiſqu'on les regardoit comme des individus d'une nature inférieure, & d'une race abâtardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

Pour réunir, dans un ſeul article, deux faits ſinguliers, qui ne ſemblent d'abord avoir d'autre rapport que leur ſingularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil ſur la prétendue Hiſtoire des Amazones du Nouveau Monde, qui avoient fondé, dit-on, un Etat puiſſant ſur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une fois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que fourniſſent & les Ecrivains & la Tradition encore ſubſiſtante, pour démontrer que cette République de femmes n'eſt pas une chimère enfantée par l'imagination romaneſque des premiers Conquérants Eſpagnols.

„ Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour „ le nier on alléguoit le défaut de vraiſemblance, & „ l'eſpèce d'impoſſibilité morale qu'il y a qu'une pa„ reille République de femmes pût s'établir & ſubſiſter, „ je n'inſiſterois pas ſur l'exemple des Amazones Aſia„ tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puiſ„ que ce que nous en liſons dans les Hiſtoriens an„ ciens & modernes, eſt au moins mêlé de beaucoup „ de fables, & ſujet à conteſtation. Je me contente„ rois de faire remarquer, que s'il y a pu avoir des

„ Amazones dans le monde, c'eſt en Amérique, où „ la vie errante des femmes, qui ſuivent ſouvent leurs „ maris à la guerre, & qui n'en ſont pas plus heureu- „ ſes dans leur domeſtique, a dû leur faire naître l'idée, „ & leur fournir des occaſions fréquentes de ſe déro- „ ber au joug de leurs tyrans, en cherchant à ſe faire „ un établiſſement où elles puſſent vivre dans l'indé- „ pendance, & du moins n'être pas réduites à la con- „ dition d'eſclaves & de bêtes de ſomme. Une pareille „ réſolution priſe & exécutée, n'auroit rien de plus „ extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive „ tous les jours dans toutes les Colonies Européennes „ en Amérique, où il n'eſt que trop ordinaire que des „ eſclaves, maltraités ou mécontents, fuient par troupes „ dans les bois, & quelquefois ſeuls, quand ils ne trou- „ vent pas à qui s'aſſocier, & qu'ils y paſſent ainſi plu- „ ſieurs années, & quelquefois toute leur vie dans la „ ſolitude. (*)

Le ſentiment de cet Académicien, qui pendant ſa navigation ſur le fleuve Maragnon a interrogé plu-ſieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'exiſtence des Amazones, eſt d'une grande auto-rité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puiſſe former ſur ce fait tant de doutes raiſonnables, qu'il ſeroit ennuyeux de les propoſer tous. Quand on auroit trouvé un nombre ſuffiſant de femmes mécontentes pour en compoſer une République entière, on n'auroit encore que la moindre partie d'une ſociété en état de ſub-ſiſter : la difficulté ſeroit de prendre des hommes aſſez

(*) *Voyage de la Rivière des Amazones*, p. 109, *Paris* 1745.

poltrons ; pour se laisser contraindre à faire des enfants, malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit, selon Mr. de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones aient, même pendant leur grossesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue ; car ces hommes ne venoient point se présenter d'eux-mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on, s'ils avoient le malheur d'être garçons ? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mère, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à six ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus ; mais si on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consentît à la fois à devenir mère : il seroit monstrueux qu'une mère égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille femmes insensées, homicides, & guerrières ? Le caractère du sexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre réguliérement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se

commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca, qui avoit lu des Livres de Chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre assez considérable de femmes, dont elle forma une espèce de République, & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pu subsister pendant neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établissements, faits en dépit de la Nature, s'il est vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas dissipés encore avant la neuvième année. Quoiqu'un Etat monarchique ou despotique puisse être régi par une femme, on peut douter qu'un Etat aristocratique se laisseroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple avéré dans l'Histoire du monde : & il est très-surprenant que les Nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se soient jamais soumises au gouvernement de plusieurs femmes; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumières, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement, que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la modèrent. Si dans le premier cas on n'a non-seulement dégénéré de la liberté, mais même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le second : ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vû que pour mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Empire

despotique, il ne falloit être capable que de vouloir; & que pour conduire un Etat Aristocratique, il falloit être capable de gouverner : & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes règnent, les hommes gouvernent. (*)

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Hérodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison réfute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des Colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent, cela est naturel: que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes féroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves fugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siècles? Car Mr. de la Condamine est très-porté

(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un Sénat de femmes. Le Peuple qui avoit souffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un Prince furieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal; il se révolta, & massacra son tyran, pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en confiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même Peuple a été plusieurs fois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

à penser que cette confédération de femmes Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, a persisté jusqu'à nos jours, & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire, dans un endroit où jamais les Européans ne pénètrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigènes de l'Amérique outrageoient singulièrement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'aient pu se séparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y sustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & solitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes reçus un sens nouveau; puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, sinon qu'il n'y a jamais eu, ni au Nouveau Monde, ni ailleurs, une véritable République de femmes confédérées, & unies par un pacte social, par des Loix & des Constitutions particulières, qui aient propagé leur race & leur empire pendant plusieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interprété. On trouve dans plusieurs anciennes Relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles Quint, que les Espagnols, en pénétrant dans

de petites Isles situées à la Plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal-à-propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des Prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus sortilèges, acquis tant de considération & de crédit, qu'on venoit les consulter comme des Oracles, ou comme des Sibylles ; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le manihot, & en faisoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresseux. On ne sera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de son temps, sur les Côtes de France, une Isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté : les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques Isles de l'Angleterre & de la Suède, occupées anciennement par des Vierges sacrées. Il y a eu de ces Vierges parmi les anciens Bataves, (*)

(*) Picart, dans ses *Antiquités du Pays de Drenthe & de la Frise*, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les *Vierges blanches*, qui ont été les Prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le Pays : ils en sont si fortement persuadés, qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes Nations de l'Allemagne, & à plus de deux cents lieues de la Hollande : ce qui n'est pas surprenant, puisque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'avons remarqué en parlant de Velleda.

parmi les Germains, & en général parmi tous les Sauvages du monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrassoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des Autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice, attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leurs efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du Célibat, n'est donc qu'une opinion imaginée, au fond des bois, par des Barbares, & adoptée par les Peuples civilisés, sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des Couvents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espagnols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les Loix tolèrent, & que la Nature réprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité : si ce pieux déclamateur avoit pu prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour surchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les Anciens avoient des raisons fort plausibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premières fonctions sacerdotales ; & c'est à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi long-temps qu'elles étoient employées dans la Prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'intention.

tion. (*) Or, comme les Chrétiens du troisième siècle jugèrent à propos d'exclure à jamais les femmes des premières & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs Cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais souffert dans les Sérails de l'Orient; & le fanatisme les fera

(*) Chez les Romains les Prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le Sacerdoce, hormi les Vestales, qui devoient accomplir le terme prescrit par les Statuts liturgiques de Numa: une fille pouvoit entrer dans le Collège de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de service, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poësies de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer: Il est assez surprenant que cet Ecrivain dise, dans son Libelle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du feu de l'amour, que les desirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé: une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les Peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est sans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur Collège a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze cents ans que l'Ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix-huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chasteté violée au premier chef. On peut juger après cela, s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les fonctions sacerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent-elles? De pleurer peut-être l'indiscrétion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

fouffrir auffi long-temps que la barbarie des hommes laiffera fubfifter de tels établiffements; c'eft aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les Peuples Barbares en témoignant tant de refpect pour la virginité de leurs Prêtreffes, font partis d'un principe faux; mais ce principe une fois reçu, ils en ont tiré des conféquences juftes : ils ont fuppofé que ceux qui avoient affez d'empire fur eux-mêmes pour étouffer leur inftinct, feroient fans paffions; & c'eft dans cette fuppofition qu'eft l'erreur & la fource du préjugé : c'eft un fophifme de la Superftition, qu'il feroit aujourd'hui inutile de réfuter, puifque l'expérience de tous les fiècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne font pas ces efpèces de Vierges facrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il eft poffible encore que François Orellana, en voulant prendre terre fur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâchèrent de s'oppofer à fon débarquement : cet Aventurier, de retour en Europe, exagéra fon hiftoire, qui auroit pu lui arriver par-tout; & la Chancellerie Efpagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, *Gouverneur-Généraliffime du fleuve des Amazones, pour le récompenfer de les avoir fubjuguées au nom de Sa Majefté Catholique.* Les Hiftoriens Turcs auroient bien plus de raifon de donner le nom d'Ama-

zones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades, allèrent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent prises par les Sarrasins, qui les violèrent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des Conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents Peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541 ; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les Terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'espace occupé par l'ancienne Nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République : on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejetter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acugna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle ; ce qui n'est pas plus dangereux, selon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids ; quoiqu'ils aient, dans leur langage, un mot exprès pour signifier des femmes qui n'ont pas de maris ; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signifier des spectres, des Wampi-

res & des revenants : on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos aïeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable fit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner St. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les brûler? Le Peuple est par toute la terre le même; c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage, qu'un Juge à la déposition d'un imbécille.

Les noms imposés aux rivières, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux Provinces, ne sont rien moins que des autorités historiques, qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles: ce seroit un raisonnement étrange, que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense, que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ou il y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de Province où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or: il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un *Eldorado*, puisque les Jésuites & un Philosophe Anglais l'ont cherché. Enfin, si l'on admet cette méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles

portent, il faudroit renoncer au sens commun : il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers ; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'Insibulation.

AVANT que de décrier quelques usages bizarres, communs aux Peuples des deux Continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique ; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matières les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont en leur faveur la vraisemblance, & des autorités d'Ecrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable ; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital : & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de son Auteur, qui ne nous intéresse point, mais la situation des Contrées où la Circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'Equateur & le trentième degré

de latitude septentrionale ; aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de Nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Péguans, & les Chinois répandus entre ces latitudes sont restés incirconcis ; ce qu'on doit uniquement attribuer à la différence de leur climat. Car on sait que de certains Pays, quoique situés sous les mêmes parallèles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune Nation du Nord, & si l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques Pays voisins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en aient été les inventeurs, soit qu'ils l'aient reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil, situées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la suite, vers le *Delta*, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun Peuple en particulier ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les Auteurs modernes ne s'accor-

dent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une sorte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits, que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indisposition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Asie, s'en seroient apperçu, comme ils se sont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctène, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens Livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélère la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion : cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice

de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon. (*) Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces Contrées à se circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & sous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'Etat, prouvent combien la propreté est nécessaire aux Peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le sable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces sortes de vers, dont on ne peut peut-être arrêter entiérement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier; & cela est d'autant plus probable, que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême: des Moines, envoyés dans ce Pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce

(*) L'on est aussi quelquefois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépuce est si vicieuse, qu'ils ne sauroient engendrer si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

contraste, & vinrent, pleins de zèle & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présentèrent au Pontife Latin une confession de foi, dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remède physique, & du Baptême comme d'un remède spirituel; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbonne, fut fort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une Messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique: Je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brûlez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les Pays où la Circoncision est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les Côtes du Golfe Persique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie, &c, on peut assurer qu'elle y sert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par surabondauce, & par cohésion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux Contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les Provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septième siècle jusqu'au milieu du dix-

feptième, temps auquel les Turcs ont ceffé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Perfans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne fe circoncifoient point : il feroit donc abfurde de fuppofer que le climat de la Perfe & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue, & par conféquent inutile alors, feroit devenue néceffaire maintenant. On peut faire la même obfervation à l'égard de la Grèce, où il n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncifion en horreur : elle n'y tient donc ni à la qualité du fol, ni à la conftitution des Indigènes : c'eft donc le produit du fanatifme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'eft à l'aveugle obftination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Mufulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Profélytes le retranchement du prépuce, que leur Loi & leur Prophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été circoncis dans fon enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en Réformateur ou de contrefaire l'Infpiré : en adoptant un ufage établi en Arabie, la penfée ne lui vint point de le prefcrire par une fanction particulière de fon Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jufques où fa Secte, en devenant Religion, s'étendroit un jour : il comptoit que le dernier effort de fa politique étoit de convertir ou d'affaffiner, avant fa mort, tous les idolâtres de la Péninfule Arabique,

& ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agissoit donc pas d'imaginer une nouvelle Loi pour ordonner un usage si universellement reçu, qu'il ne souffroit pas la moindre contradiction de la part de ceux qui disputoient sur tous les autres points de leur croyance, par une malheureuse foiblesse, commune aux Peuples barbares & aux Nations civilisées, *magnis parvisque Civitatibus commune vitium.*

Si, par la dernière des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'insister sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse ; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un Pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juifs de l'Egypte, où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie, où la longueur du prépuce la rendoit nécessaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds, ne doit pas plus surprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupières plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques Auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs Nations de l'Asie & de l'Afrique ; puisque ces Auteurs sont contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point sans cela : il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne sauroit produire dans un sexe ce qu'il produit dans l'autre, de l'aveu de tous les Voyageurs ; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que

la Circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que *l'Excision* des femmes, (*) qui se fait par le retranchement des nymphes, vers la trentième année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrémités. Il y a des Pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recruisse plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; & elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrônes: les femmes ainsi *excisées* n'acquièrent d'autre privilège que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence singulière du Mahométisme, qui les dispense d'aller au Sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de *l'excision*, disent que de leur temps on coupoit non-seulement les nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du cli-

(*) Nous nous sommes servis du terme d'*Excision* pour signifier l'opération qu'on fait aux femmes; nous l'avons emprunté des anciens Traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le Texte Grec par la phrase de *mulieres judaicè excisæ*, pour signifier des femmes circoncises à la façon des Juifs; quoique les Juifs modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.

toris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y emploie pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée : & ce n'est qu'en égorgeant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras : d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure de l'*Oestrum Veneris* feroit plutôt une véritable castration qu'une simple *excision* ; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive ; ce qui me porte à penser qu'Aeginete & Aetius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est très-souvent nécessaire. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les nymphes avec une espèce de ciseaux bien aiguisés : on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommes, qu'on y répand pour étancher le sang. Les Abyssins nomment cette cérémonie *la régénération de la virginité*, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se manifeste au-dessus de l'*Os pubis*, & qu'on enlève avec des cautères, il n'y a aucun Auteur qui en fasse mention : si, nonobstant ce silence uni-

verſel, les femmes d'Egypte ont ce caractère ſingulier, ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jéſuite Tachard donne un tablier naturel; & ce tablier, dont on a enſuite exagéré la longueur & la forme, eſt, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & ſelon d'autres, depuis le nombril juſqu'à la moitié des cuiſſes; & l'on ajoute que les Hottentots ſont, à cauſe de cette défectuoſité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de Voyageurs qui, en paſſant au Cap de Bonne Eſpérance, y ont vu, dans la Maiſon de correction, des Hottentotes faire oſtentation de leurs appas, dans la vuë de gagner deux à trois piaſtres, pour qu'on ne ſoit pas mieux inſtruit là-deſſus de nos jours. Cet appendice n'eſt ni détaché, ni membraneux, ni auſſi étendu qu'on l'a cru: c'eſt une excreſcence calleuſe, dure, & qui, loin de deſcendre ſur les cuiſſes, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous ſavons d'une perſonne qui a vécu cinquante-trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y ſervant de bandages dans leur jeuneſſe, pourroient prévenir cette difformité, ſi elles en avoient la moindre envie: elles ont auſſi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'*Exciſion*, dont elles auroient bien plus beſoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un teſticule, qu'ils ne ſe ſont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de ſe faire initier dans une Confrérie, mais dans l'idée de ſe rendre plus légers à la courſe;

& il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui, s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument fini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient *Monorchis*, (*) & ils n'en courent pas moins

(*) On nomme *Monorchis* les hommes qui n'ont qu'un testicule, & *Triorchis* ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les *Monorchis*, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan étoient nés *Monorchis*.

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule, dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse; car les autres motifs que différents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces Sauvages se mutiloient de la sorte, parce qu'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du père, ainsi que les Hollandais, établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs fois. Pourquoi se seroient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remède dont ils connoissoient l'inutilité?

Il est vrai que, parmi les Sauvages, la mère ne pouvant allaiter deux enfants à la fois, se défait quelquefois de celui qui paroît être le plus infirme : & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des Peuples errants. En Amérique la mère étouffoit la fille gemelle; & quand les gemeaux étoient mâles, on étouffoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mère disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux enfants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un enfant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gemeaux, résulte moins du caractère impitoyable des Sauvages, que de leur façon de vivre ambulants & dispersés.

bien : chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légère idée de l'*Excision*, il reste à parler de la manière de circoncire les garçons, qui varie en plusieurs points, tant par rapport à l'âge, que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie : les Musulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur Rituel exige que l'enfant qu'on coupe ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidèle à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre Religion : il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas, si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand-Seigneur, par une Lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les Archives de France : & qui peut aller de pair avec la Lettre écrite par l'Empereur Turc, Bajazet II, au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoit-il, le penchant secret à se faire Musulman.

S'il eût été possible aux Juifs, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs Rits primitifs, sans y faire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle façon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité : on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre, que les Lithologistes modernes nomment *pierre de la*

Cir-

Circoncision, & qui est quelquefois d'une substance argilleuse, & quelquefois de la nature des Pyrites, comme les haches des Sauvages. Cette coutume d'employer la pierre, feroit presque soupçonner que la Circoncision a précédé de long-temps la naissance des Sociétés politiques, tant dans les Pays chauds de notre Continent, que dans ceux du Nouveau Monde.

Les Juifs modernes circoncisent d'une façon très-dégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette sainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton : ensuite il arrache & découpe le prépuce à l'enfant, qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit. (*) Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les sucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction, de sorte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle ; & il crache ce sang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de ses ongles, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du sang de dragon broyé, y applique une com-

(*) Comme il arrive quelquefois qu'il naît des enfants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incision, d'où doivent découler quelques gouttes de sang ; cela suffit pour satisfaire à la Loi.

presse d'huile rosât, & jette le prépuce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les Circonciseurs de l'Isle de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure; mais la Superstition a encore suggéré une clause que les Piétistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les lèvres de l'enfant, qui, ainsi ensanglanté & mutilé, croit en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement; & quoiqu'ils fassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les Initiés, ni de leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

Pison dit que les poudres astringentes, composées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la résine copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passèrent au commencement du dix-septième siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accordèrent dans le Bresil, conquis par une compagnie de Marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes occidentales, former un petit Etat indépendant, comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphère, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit

plus praticable sans doute què celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la Nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les fraix de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette, (*) dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juifs d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moïse d'emporter la vaisselle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singulière observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diète, ni les mutilations réitérées à l'infini, ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractère forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer. (**) Les Chinois sont

(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la Chapelle de Lorette dans le Traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la Cour de Vienne, qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moïse, & l'empêcha de conquérir sa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juifs ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juifs d'Allemagne seroient plus braves que les Juifs de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi, qu'on avoit mis aux petites-maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette Province envoya pour punir ces fanatiques, qui payèrent sept mille Tomans d'amende.

(**) On pourroit faire la même observation, dira-t-on, sur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer

aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles, sans quoi les femmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs aïeules.

Les Juifs de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncision, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont fourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les enfants de la derniere race aient le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme, qui depuis plus de trois mille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre question de savoir si l'on peut parvenir à oblitérer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indélébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juifs établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussoit suivant que l'avidité du Fisc & l'avarice des Princes croissoit: enfin on poussa la rigueur jusqu'au point de déshabiller publiquement, dans les rues, ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision. (*)

que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoir été coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'alongent une seconde fois après l'excision.

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun, en-

Les Juifs, pour oppoſer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit très-difficile, tâchèrent de ſe faire recroître le prépuce avec un inſtrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland ; & cet inſtrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juifs de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme *Judæum pondus :* le poids de cette muſelière, en étendant continuellement l'épiderme, l'alongeoit conſidérablement. Il eſt vrai que cette méthode d'effacer la Circoncision avoit déja été employée long-temps avant le premier ſiècle, par quelques Aſiatiques qui ayant embraſſé la Loi de Moïſe par enthouſiaſme, l'avoient abjurée par légéreté, & c'eſt à cette vile eſpèce de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite auſſi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apoſtats Hébreux ſavoient rétablir la partie emportée par le Mohel : & quoique l'Apôtre des Gentils eût lui-même circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne peut ſe diſpenſer de réprouver hautement cette fraude des déſerteurs d'une Loi qui n'étoit plus la ſienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomiſtes s'apperce-

---

traîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes, qu'on fut contraint d'y renoncer ; & c'eſt à cette occaſion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Veſpaſien fit ceſſer les plaintes en exilant les Juifs en Eſpagne & en Portugal.

vroient bientôt de la ſupercherie, s'il étoit queſtion de la conſtater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circonciſent plus tard que les Juifs, il leur ſeroit auſſi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circonciſion en Amérique a excité des diſputes très-vives & très-peu intéreſſantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains ſont iſſus de quelques Matelots, qui, ayant refuſé de ſervir plus long-temps ſur les flottes de Salomon, aimèrent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cuſco, que de retourner dans les ſtériles rochers de la Paleſtine : & cet Ophire eſt, ſelon ce ſavant Critique, le Pérou; puiſqu'il n'y a rien de plus aiſé que de déduire *Pérou* de *Piru*, & *Piru* d'*Opir* : il auroit dû ajouter que la bourgade de *Cuſco* ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de *Cus*; & cette aſſertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire, puiſque ce ſont les Eſpagnols qui ont impoſé au Pays des Incas le nom de Pérou, abſolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce Pays des Incas, une ſeule Peuplade circonciſe, ni la moindre analogie avec les Rits Moſaïques. Quelques adverſaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit Prince Iduméen eût pu envoyer une eſcadre au Nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du Nouveau Monde, ne laiſſèrent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont

on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique : & ils citèrent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un Livre apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces Captifs allèrent un jour, sans en demander la permission, vers un grand fleuve, qui doit être le fleuve de St. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrifier des hommes, comme les Juifs ont eu un penchant singulier pour sacrifier des enfants : donc ces Juifs ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les aïeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se fatigueroit à réfuter tant de chimères, qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre Continent : cet usage n'y a pas été importé par un Peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision, d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué fort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les Accoucheuses font en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y suffisoit peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se dispenser de relever ici une faute bien étrange où est

tombé feu Mr. Mallet, qui a inféré une *Diatribe fur la Circoncifion* dans le Dictionnaire Encyclopédique, où nous favons très-bien que chaque Auteur eft refponfable de fes propres articles. Mr. Mallet affure que *les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles*; & il demande férieufement, *s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération?* Il y a, dans cette affertion, une furabondance d'erreurs; puifqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, auffi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faifoit feulement aux oreilles, ainfi qu'au prépuce, une légère incifion, d'où devoient fortir quelques gouttes de fang, comme Herrera & Acofta le difent. Si Mr. Mallet eût donc daigné confulter ces deux Hiftoriens, il fe feroit épargné une abfurdité, & n'eût pas accufé, fans la moindre preuve, un Peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groffière fi elle avoit appartenu à quelque obfcur Compilateur; mais comme on la rencontre dans un Ouvrage auffi refpectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la méprifer.

Il eft vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncifion à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire : mais Pierre d'Angleria, (*) & plufieurs autres Ecrivains contem-

(*) Voyez fon Ouvrage *de Infulis nuper repertis*, & fes *premières Décades*.

Il eft furprenant que Laët, dans fa difpute contre Gro-

porains de la découverte du Nouveau Monde rapportent qu'à l'Isle de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe de la Floride, les Sauvages s'ôtoient le prépuce tout entier avec un couteau de pierre ; & cet usage ne s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique, que dans le Nord de notre hémisphère ; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes parallèles des deux Continents, par des Peuples qui ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à démontrer que le climat occasionne l'accroissement de la membrane du prépuce, & favorise la propagation des vermisseaux qui s'y logent dans les Pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les Peuplades situées au midi du Para, ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coutume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas : elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Rivière d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentième degré de latitude Nord, le long de la Côte orientale de l'Amérique, & finissoit à la Floride, où, au rapport de quelques Relations particulières, on circoncisoit aussi les filles ; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de déchausser entiérement le prépuce à leurs enfants, leur

tius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique : il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angleria ; ou la mauvaise foi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages favorables à son adversaire.

ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Nègres taillades dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) a exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient: & la peinture que ce Moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse assez entrevoir, qu'il étoit encore entêté de l'opinion de quelques rêveurs du seizième siècle, qui en voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des

---

(*) „ La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive „ du Peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratiquée „ avec la variété qu'un long espace de temps introduit dans „ les usages & les coutumes, est encore en usage parmi „ ces Nations idolâtres. Les Salivas, dans le temps qu'ils la „ pratiquoient, & ceux qui vivent dans les bois, circonci- „ soient leurs enfants le huitième jour, sans en excepter „ les filles, & cela d'une manière si cruelle qu'il en mouroit „ plusieurs de l'un & de l'autre sexe. Les différentes nations „ de Cuiloto, d'Uru, & des autres rivières qui se jettent „ dans l'Apure, avant d'avoir embrassé le Christianisme, „ pratiquoient cet usage avec le plus de cruauté & d'inhu- „ manité, y joignant des blessures considérables aux bras „ & dans toutes les parties du corps, dont on voit encore „ les cicatrices sur ceux qui vivent aujourd'hui, & qui des- „ cendent de ces Sauvages: ils n'exerçoient cette bouche- „ rie sur leurs enfants que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de „ dix à douze ans, pour qu'ils eussent assez de forces pour „ supporter la perte de sang qu'occasionnoient plus de cent „ blessures qu'ils faisoient à ces victimes de leur ignorance.

„ Je trouvai, en 1721, dans les bois, un enfant mori- „ bond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont tout „ le corps étoit couvert d'une matière dégoûtante. Pour que „ ces enfants ne sentissent pas l'instrument avec lequel on leur „ perçoit les chairs, on avoit soin de les enivrer; parce que „ personne n'étoit exempt de cette sanglante cérémonie.

„ Les marques de la circoncision ne sont pas moins „ cruelles chez les Indiens Guamos & les Othomacos. „ *Traduction d'El Orinoco, illustrado, Tome I. p. 183 & suivantes.*

Juifs, voyoient la reſſemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux Nations, qui, de quelque côté qu'on les conſidère ſans prévention, ne ſauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'Agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des Colonies régulières à dix lieues de la Judée : & ſi l'on les a vu ſe répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette Province l'entrepôt des marchandiſes de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de Peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur ſtérile Patrie le ſéjour des Villes étrangères où le luxe & la miſère encourageoient la population des uſuriers ; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite diſoit des Aſtrologues : *on les proſcrira toujours, & on les tolèrera toujours.*

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés, qu'ils ſembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les cauſes de cet uſage ſingulier qui eſt l'oppoſé de la Circonciſion.

Les Médecins Latins ont donné le nom de *fibula* à un anneau ou à une boucle qu'on inſère dans les parties génitales des garçons & des filles ; & de là eſt dérivé le mot d'*Infibulation*, pratique ſi ancienne qu'on ne ſauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute ſur la ſituation du Pays d'où elle eſt originaire, puiſque l'Hiſtoire nous apprend que cette coutume eſt venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine, c'eſt-à-dire dans un temps où les mœurs Aſiatiques commençoient à

févir parmi un Peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'Infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui dans des climats brûlants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été assez insensés, assez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux. (*) Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puisqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'assurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La manière d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peu près le même. En Ethiopie, dès qu'une fille est née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques Voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture

(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'elles conçoivent; & c'est ce qu'on nomme en termes propres *boucler les cavales*. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc, qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on insère dans le vagin afin d'en boucher l'approche.

qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit ſi ſenſible, doit occaſionner de douleurs aux victimes d'une ſi monſtrueuſe opération, dans laquelle on déteſte à la fois le deſpotiſme & la jalouſie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finiſſent par adhérer naturellement : & vers la ſeconde année, il ne reſte plus qu'une cicatrice difforme : le père d'un tel enfant poſſède, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les noces, on rouvre les parties fermées par une inciſion aſſez profonde pour qu'elle puiſſe détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuſe & la plus cruelle, eſt auſſi la moins pratiquée, & il ſemble qu'on l'a inventée plutôt pour s'aſſurer de la virginité des filles que pour ſe garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres Nations de l'Aſie & de l'Afrique, on fait paſſer par les extrémités des nymphes oppoſées un anneau, qui dans les filles eſt tellement enchaſſé, qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciſeaux : on conçoit qu'on ne ſauroit ajuſter ces entraves qu'en y faiſant une ſoudure, afin d'unir les deux branches de la boucle après qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette ſoudure n'eſt praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique ſur la boucle même, pour fondre l'étain ou le plomb dont on ſe ſert dans cette opération, dont l'appareil ſeul inſpireroit de l'horreur, ou de la commiſération dans des ames ſenſibles. Quant aux

femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris, à qui cet instrument tient lieu de Sérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie, qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les Princes qui aient de ces esclaves faits pour en garder d'autres : les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisième manière d'infibuler, quoique moins sanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie : elle consiste à mettre aux femmes une ceinture tressée de fils d'airain, & cadenacée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caractères ou de chiffres, entre lesquels il n'y a qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenat ; & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs : chez eux on n'infibuloit ni les femmes ni les filles, mais les garçons ; on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant ; parce qu'on savoit que la pudeur ne sauroit être dans les femmes une suite de la contrainte ; & qu'en leur ôtant la liberté, on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos Vestales font, au pied des Autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir ; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la

continence : on les tient, par conſéquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis ſi ſolemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une priſon & parmi des eſclaves. Les Veſtales Romaines jouiſſoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale : ſi on les avoit reléguées dans un Couvent, elles auroient ceſſé d'être vierges.

Le Médecin Celſe, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains, (*) dit qu'on leur faiſoit cette opération pour des raiſons de ſanté, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneſſe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des deſirs, qui ne précède que trop ſouvent l'âge des forces, & ſur-tout dans les grandes Villes, où les débauches prématurées font dégénérer

---

(*) *Infibulare quoque adoleſcentulos interdum valetudinis causâ quidam conſuerunt : ejuſque hæc ratio eſt. Cutis, quæ ſuper glandem eſt, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atramento, quâ perforetur, deindè remittitur. Si ſuper glandem notæ revertuntur, nimis apprehenſum eſt, & ultra notari debet : ſi glans ab his libera eſt, is locus idoneus fibulæ eſt. Tum, quâ notæ ſunt, cutis acu filum ducente tranſuitur, ejuſque fili capita inter ſe deligantur, quotidieque id movetur, donec circa foramina cicatriculæ fiant : ubi hæ confirmatæ ſunt, excepto filo fibula inditur, quæ quò levior, eò melior eſt ; ſed hoc quidem ſæpiùs inter ſupervacua quam inter neceſſaria eſt. Corn. Celſ. Lib. 7, cap. 25. De infibulandi ratione.*

Il eſt ſurprenant que, dans cette deſcription ſi détaillée, Celſe ne diſe pas un mot de la façon dont on ſoudoit l'anneau après l'avoir mis dans ſa place, ce qui étoit ſans doute le plus difficile dans toute cette opération.

l'espèce humaine. Quoi qu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux Ecoles publiques, que pour les Comédiens & les Chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des Spectacles, devoient se soumettre à la Loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du Musicien sont plus débordées. (*) Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient *refibulare*, (**) mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de *désibuler*. Avant que d'adapter cette boucle,

(*) Juvenal dit dans sa Satyre contre les femmes:

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus — — — —

Voyez la même Satyre, v. 74.

Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du Collège Romain, il y a deux petites Statues de bronze qui représentent des Musiciens Romains infibulés: ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très-curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la première fois dans les *Monumenti antichi, inediti. Tab.* 188, *de Mr. l'Abbé Winkelman*, qui viennent de paroître. On peut consulter ces figures pour se former une idée plus nette de la façon dont on infibuloit les garçons chez les anciens Romains. Au reste, il est difficile de savoir pourquoi le corps de ces Musiciens bouclés est si décharné: Mr. Winkelman soupçonne qu'ils ont pu servir de mannequins; ce qui n'est pas vraisemblable.

(**) *Occurrit aliquis inter ista si draucus,*
Jam pædagogo liberatus, & cujus
Refibulavit turgidum faber penem.

Martial. Lib. IX. Epig. 28.

boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y passoit un fil, qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloirés, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque aussi outrées que les Faquirs & les Bonzes, se piquent-ils d'être infibulés avec la plus grosse boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de six pouces de circonférence, & qui pése au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une résignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves, qui prouvent combien il seroit difficile à ces Célibataires Asiatiques de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques Relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons, qui portent aussi de ces muselières, & que le Peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant, que ces misérables sont circoncis : ils défont apparemment ces anneaux lorsqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse : (*) pour mortifier leur chair & leur sens,

(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clergé Turc, si Mr. Locke, dans son *Essai philosophique sur l'Entendement humain*, (Liv. I. p. 28. in-4to. Amsterdam 1758.)

ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le Muletier, dévotement à genoux, remercie ces Saints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau, dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement

---

ne l'avoit fait avant nous : il cite un passage du Voyage de Baumgarten, qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet Extrait, que Baumgarten vit auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable ; il étoit nud comme au sortir du sein de sa mère, & jouissoit dans tout le Pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme *intègre*, *saint* & *divin* ; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

Ibi (*scilicet propè Belbes in Ægypto*) *vidimus sanctum unum saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometistis, ut eos, qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur : insuper & eos, qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pœnitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concumbendi ; ex eo concubitu, si proles secuta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores ; mortuis verò vel Templa, vel monumenta extruunt amplissima, eaque contingere ac sepelire maxima fortunæ ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro : insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitùs apprimè commendari eum esse hominem sanctum, divinum, ac integritate præcipuum ; eo quod, nec fœminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Peregr. Baumgarten. Lib. II. cap.* 1, *p.* 73.

Mr. Locke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas de Morale universelle ni d'idées innées.

d'accord en expliquant un passage de Martial, où il est fait mention de cet étui, (*) on ne peut nier qu'on ne s'en soit servi pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du Nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce, nommé dans leur langue *Tacoynbaa*; de sorte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force, entiérement assujeti par ce bridon. (**) Cabral ramena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avec la plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement; ce lien est, chez quelques Peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

(*) *Menophili penem tam grandis fibula vestit,*
Ut sit Comœdis omnibus una satis:
Hunc ego credideram (nam sæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere, Flacce, suæ:
Dum ludit mediâ, populo spectante, palæstrâ,
Delapsa est misero fibula; verpus erat.
Martial. Lib. 7, Epig. 82.

Ferrarius, dit que Martial s'est trompé, lorsqu'il donne le nom de *Fibule* à cet étui: il prétend, que pour être infibulé il falloit avoir nécessairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse très-peu; nous ajouterons seulement ici, que les Juifs de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poëte Latin.

(**) *Viri membri sui fistulam in se contrahunt, & involvunt tæniolâ quâdam; vocantque id, quo ligant membrum, Tacoynbaa; religant autem, quando opus est ut mejant.* Margrave, *Hist. Nat. Brasiliæ, p.* 14.

Pierre Martyr dit à peu près la même chose en ces termes. *Alibi in eodem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque præputium alligant.* Decad. Ocean.

Linſcot dit que les habitants du Cumana ne ſe ſervent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'Iſthme Darien ont, au rapport de Waffer, un petit vaiſſeau d'or ou d'argent, ſelon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui eſt de figure conique, & qui reſſemble à un éteignoir : ils font entrer leur membre avec force dans ſon enveloppe, & ils le couvrent enſuite avec cette eſpèce d'entonnoir qu'ils attachent ferme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins : pour le ſcroton, il eſt expoſé à la vue de tout le monde.

Les premiers Eſpagnols qui s'apperçurent de cette coutume parmi quelques Peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pu en deviner la cauſe, crurent que c'étoit une ſorte de parure barbare, comme de ſe ficher de longues aiguilles dans la carnoſité des cuiſſes, & de s'incruſter des cailloux ou des oſſelets dans la peau des joues & du front : Margrave & Waffer (*) ſont les ſeuls qui aient ſoutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une averſion ſingulière à ſe voir dans un certain état de vigueur ; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pu ſoumettre les mâles à une telle cérémonie, dans un Pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, ſi les Bréſiliens & les Dariens avoient ſimplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres Sauvages en ont, ſans recourir à l'infi-

(*) *Deſcription de l'Iſthme Darien.*

bulation, qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment; en Asie c'est un supplice.

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuisement total de leurs forces, & pour corriger le défaut de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les femmes pratiquoient avec des insectes vénimeux, opération si violente, qu'elle entraînoit quelquefois l'impuissance & la mort; c'étoit un remède de furieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abâtardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue; & ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les femmes chez aucun Peuple de tout le Nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que foiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagème affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la manière bizarre dont s'infibulent les habitants de l'Isle de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines : ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne; la blessure que cette pointe fait aux

enfants se guérit avec beaucoup de peine : ils retirent ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'assurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirèrent un de ces instruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique, qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'Isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, portèrent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y serviroit dans la suite de ces clous. (*) A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorsqu'ils veulent bien faire.

(*) *Histoire des Navigations aux Terres Australes, par Mr. le Président des Brosses.* T. I, p. 227, in-4to. Paris 1756.

Fin de la quatrième Partie.



RECHERCHES PHILOSOPHIQUES *SUR* LES AMÉRICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

N

de
qui
per
tein
à pr
à ur
n'av
n'a e
arriv
fiècl
écrir
qui f

titude
fent,
tion :
quent
génér

CINQUIEME PARTIE.

SECTION I.

Du génie abruti des Américains.

Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis.

Virg. Georg. II.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent les Peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales : la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes : leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphère de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arrivèrent aux Indes occidentales, dans le quinzième siècle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire : il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le Lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des faits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention : il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

L'esprit n'a point été également partagé à tous les Peuples de notre Continent : les Nègres brûlés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du Nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains : leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans : privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage dont ils n'ont pas le courage de sortir. Il y a près de trois siècles que l'Amérique est découverte ; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a essayé sur eux toute espèce de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les Sciences, les Arts, & les Métiers.

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco, d'un père Espagnol & d'une Péruvienne : ayant hazardé d'écrire l'histoire de son Pays, il a produit un Ouvrage si indigeste, si pitoyable, si fonciérement mal

raisonné, que trois Auteurs Français, qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réussir. (*) Dans la dernière Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par-là même qu'il a été incapable de faire un mauvais Livre; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les Pays, à tous ceux qui osent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce Métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour père. Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite: ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir long-temps la tête entre les mains, & s'ôter la lumière pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille: ils travaillent de l'esprit, pour se rappeller des idées mal imprimées, & presqu'aussi-tôt effacées que conçues: ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueuses & grossières qui circulent dans leurs cerveaux; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du Tabac, qui occasionent de considérables évacuations de flegmes: les patients tourmentés par l'oubli, à qui

(*) Ces trois Auteurs sont Baudouin, Ricaut, & un Anonyme.

on adminiſtre ces drogues, conviennent qu'elles diſſipent une eſpèce de brouillard qui abſorbe les images des choſes paſſées, dont ils tâchent de renouveller le ſouvenir. Les liqueurs ſpiritueuſes & fermentées produiſent, dans de certains hommes, des effets fort analogues, & leur ramènent des idées qu'ils croyoient perdues.

Comme on s'eſt imaginé que le tranſport des Américains en Europe étoit contraire à leur tempérament, on a éprouvé d'en inſtruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuſſi que les autres ; mais le réſultat des obſervations qu'on a faites à cette occaſion, eſt très-ſingulier : on avoue que les enfants de cette Nation donnent quelques lueurs d'eſprit juſqu'à l'âge de ſeize ou de dix-ſept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font aſſez pour promettre à leurs Précepteurs qu'ils ne perdront pas entiérement leurs peines, s'ils continuent à les cultiver ; mais vers la vingtième année, la ſtupidité ſe développe tout d'un coup : alors le mal eſt fait ; ils reculent au-lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris, qu'on eſt obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité. (*)

(*) *Pueri illorum ingenio ſunt ſatis docili : verum quando adoleſcentiam ingrediuntur, fiunt hebetiores, ita ut paucos videre liceat literis inſtructos, aut qui artem ſcribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores.* G. Marcgravii *de Braſiliæ regione & indigenis*, *p.* 14.

Tous les Voyageurs conviennent que cette obſervation de Marcgrave ſur les enfants Bréſiliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres Nations de l'Amérique.

Je ne me suis pas proposé d'éclaircir, avec toute l'exactitude possible, les causes secretes d'un effet si étonnant; j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté: or il est certain qu'on voit, en Europe même, beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet âge-là: ce période de la vie est un instant critique & terrible, qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoit espéré de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains sujets, quelques conduits, & épaissit leurs esprits vitaux. Aussi est-il prouvé par l'expérience que l'usage, même immoderé, des femmes, n'est pas contraire au développement de l'esprit; tandis que la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuisible, & ne produit que des hommes pusillanimes, indolents, sans vivacité, & dont l'ame est autant dégradée que le corps; parce que la violence de cette opération répercute la matière séminale, & fait détonner les fibres. D'un autre côté, le dégré de l'intelligence dépend de la marche régulière du sang, & de la subtilité des fluides qui arrosent les parties intérieures de la tête, où sont les bouts des nerfs & les commencements des idées: dans les impubères le sang coule trop impétueusement, pour que leur esprit brillant ait de la consistance: dans les vieillards il s'affoiblit à mesure que leur sang devient froid & stagnant. (*) Il y a donc un terme intermédiaire depuis la puberté

(*) Dans les petits enfants bien portants, le pouls bat ordinairement cent & huit fois en une minute: il ne bat que soixante & douze fois, chez les personnes en santé

jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolescence, des humeurs impures & superflues viennent se mêler aux fluides vitaux & engourdir les fibres, l'esprit se retrécit, ou s'échappe totalement. Si le tempérament des Américains est constitué ainsi que nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes que nous avons assignées, la foiblesse de l'entendement doit leur être naturelle; ils y sont condamnés. Cette clarté passagère qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélérée de leur sang, qui en se ralentissant vers l'âge de la virilité, les étourdit, & prive leur ame de cette activité qui lui avoit été communiquée par le feu de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifs aux instructions, l'on ne sauroit leur faire retenir aucune chaine d'idées abstraites : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans des Méchaniques, où chaque pièce & chaque instrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modèle; & c'est un prodige qu'un Naturel du Paraguai soit par-

jusqu'à l'âge de cinquante ans. Dans les vieillards il diminue insensiblement, & au-delà des 70 ans il ne bat communément que cinquante-cinq fois en une minute.

Ce qu'on nomme l'*Enthousiasme* n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les Savans disent que le sang leur monte à la tête lorsqu'ils redoublent d'application. Quelques-uns, pour calmer cet accident, se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé d'eau froide, ce que les Médecins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & fermer ses Livres. Les bons & les mauvais Poëtes sont plus sujets à ce mal que les autres gens de Lettres, qui s'enthousiasment moins en composant.

venu à faire un très-mauvais tableau d'après un bon original, quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que soit l'excessive présomption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoissent secrétement la supériorité des Européens, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, sous la minorité de Charles IX, on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe ; pendant qu'ils tremblèrent devant les Gardes-Suisses, pourvus d'énormes moustaches ; par une méprise bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui s'imaginoit que la Fontaine le Fabuliste étoit le Prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son Ministre d'Etat, parce qu'il faisoit parler si noblement les Princes dans ses Tragédies.

J'ai déja fait remarquer qu'au premier Concile de Lima, on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les Naturels de l'Amérique aux Sacrements de l'Eglise, à cause de leur stupidité : plusieurs Prêtres s'obstinèrent à les leur refuser, & cette méthode a prévalu aujourd'hui ; car le nombre des Indiens du Pérou qu'on fait communier, est très-petit en comparaison de ceux qu'on exclut : ils ont si peu d'esprit & de mémoire, qu'ils manquent d'adresse pour se confesser : le Pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non : d'autres protestent qu'ils ne se souviennent de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par

exemple, en adultère; sans quoi ils persistent à le nier. (*)

Je suis bien éloigné de supposer que le zèle des Missionnaires n'a point toujours été aussi fervent qu'ils nous le disent; mais je me flatte que la plupart d'entr'eux, s'ils veulent être de bonne foi, ne me contrediront pas, si je mets en fait qu'aucun indigène de l'Amérique n'a jamais su comprendre un mot de la Religion Chrétienne. Les femmes & les enfants se rendent réguliérement aux Eglises, & s'y amusent beaucoup à chanter des Cantiques : quant aux hommes, ils ne prennent plaisir qu'à sonner la cloche, sans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiste; si l'on leur ôtoit ces cloches, ils ne viendroient jamais à la Messe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louisiane : aussi, dans les Colonies Espagnoles, l'Inquisition est-elle continuellement occupée à contraindre les Indiens à assister au Service divin, & il faut que les piquets de la Sainte-Hermandad gardent les portes des Eglises, aussi long-temps que dure l'Office ou le Sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que Mr. de Montesquieu rapporte de l'attachement des Sauvages de l'Amérique au Christianisme : on ne s'attache pas sincérement à une Religion dont on ignore les dogmes & les mystères : or les mystères des Chrétiens contiennent trop de Métaphysique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, Missionnaire de son métier.

Les

(*) *Voyage au Pérou, de* Dom Juan & Ulloa, *l. c.*

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, on pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les Sauvages viennent maintenant de fort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragi-comédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des *Mystères* qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les Anges se donnoient la torture pour faire rire les Auditeurs.

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les Sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada : on en a interrogé plusieurs sur les articles de Foi, qui leur étoient absolument inconnus ; quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur Pays, depuis deux siècles : d'autres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ ; & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un Jongleur, Français de Nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mère étoit Française, & que *Pontious Pilatous* avoit été Lieutenant au service de la Grande-Bretagne. Mr. Douglas, qui cite ces faits, en infère que les Prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers ; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la Religion, & j'aime mieux imputer ces repliques puériles au peu

de conception des Américains, qu'aux intrigues sacrilèges des Missionnaires.

On a inséré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un Naturel du Canada, sur des matières de Controverse : il est superflu d'avertir que cette pièce est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu assez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un Auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se soit chargé de le réfuter, & de composer un Traité sur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique sont si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphysique ; il n'y a aucune de ces Langues dans laquelle on puisse compter au-delà de trois; (*) & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrement un idiome Européan. On ne sauroit traduire aucun Livre, non-seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffisante de termes propres à énoncer les

(*) ,, *Poettarraroincouroac* signifie dans la Langue des ,, Yameos, Peuple de l'Amérique méridionale, le nombre ,, de *trois*; heureusement pour ceux qui ont à faire à eux, ,, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu ,, croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule Nation ,, Indienne qui soit dans ce cas. La Langue Brasilienne, ,, parlée par des Peuples moins grossiers, est dans la même ,, disette, & passé le nombre *trois*, ils sont obligés, pour ,, compter, d'emprunter le secours de la Langue Portu- ,, gaise. *Voyage de Mr. de la Condamine*, p. 66 & 67. *Paris* 1745.

notions générales, comme on le démontrera plus amplement dans la ſuite. Cette diſette de mots indique la diſette des idées, & prouve que les Américains ne ſont point ſortis de l'enfance : auſſi ne perfectionnent-ils rien, & perſiſtent opiniâtrément à courir dans les bois, au-lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & fertiles : tandis qu'ils voient les Colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'induſtrie, dans des logis commodes ; ils ſe tapiſſent, au ſein de la miſère, dans d'affreuſes cabanes, qu'ils conſtruiſent auſſi mal-adroitement que faiſoient leurs aïeux au temps de Chriſtophe Colomb ; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Caſtors de leur Pays.

Si l'on avoit rencontré, au Nouveau Monde, des hommes remplis de ſentiments généreux, capables de ſentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'inſtruire dans les Sciences & dans les Arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté : en échangeant leur or, leurs perles, leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoiſſances & nos ſecrets ; en profitant de nos lumières, de nos découvertes, de nos inventions, de nos inſtruments, ils euſſent béni le deſtin de leur avoir amené des maîtres ſi habiles, qu'on pouvoit payer avec des inſectes, des cailloux luiſants, & de la terre jaune. Pluſieurs Peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant ſous le joug de l'Empire Romain, ils avoient ceſſé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enſeigné les Lettres & les Arts qui leur manquoient, & en cela ils ne ſe ſont pas trompés ; mais la ſtupidité & la

pareſſe des Américains leur ont fait perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'arrivée des Européans.

S'ils s'étoient tant ſoit peu défendu contre les premiers uſurpateurs, on ne ſe feroit pas enhardi à les maſſacrer comme des animaux : s'ils avoient montré le moindre goût pour les ſciences, on ne ſe ſeroit pas accoutumé à les mépriſer comme le rebut de l'eſpèce. Dire à un Eſpagnol, né en Amérique, qu'il eſt un *Américain*, c'eſt l'injurier ſi cruellement, qu'on eſt ſûr d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui oſe lui faire ce reproche : les Créoles Portugais, Français & Anglais ſe tiennent également offenſés, quand on les nomme des Américains, tant ils ſe croient ſupérieurs aux hommes de cette race; & ils le ſont en effet à bien des égards, mais pas tant qu'ils ſe l'imaginent.

Comme c'eſt principalement au climat du Nouveau Monde que nous avons attribué les cauſes qui y ont vicié les qualités eſſentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on eſt, ſans doute, en droit de demander, ſi l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'eſt-à-dire, des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre Continent. Cette queſtion curieuſe, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un moment. Tous les animaux, conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, ont eſſuyé, ſans en excepter aucun, une altération ſenſible, ſoit dans leur forme, ſoit dans leur inſtinct; ce qui doit d'abord nous faire préſumer que les hommes ont reſſenti un effet quelconque par les influences de l'air, de la terre, de l'eau

& des aliments ; mais comme ils ont ſu, beaucoup mieux que les animaux, ſe garantir contre la puiſſance immédiate du climat, on n'a pas ſitôt reconnu le changement de leur conſtitution & l'affaiſſement de leur ame : cependant, en les comparant enſuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres ; & à force de réitérer les obſervations à ce ſujet, on s'eſt convaincu que la dégénération qu'on avoit crue poſſible, étoit réelle. Enfin, on eſt venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrième, & de la cinquième génération, ont moins de génie, moins de capacité pour les ſciences que les vrais Européans ; & ce ſentiment étoit univerſellement adopté, lorſque le P. Bénoît Feyjo, ſi connu par les monſtrueux paradoxes qu'il a ſoutenus dans ſon *Theatro Critico*, s'eſt élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accuſés d'être abrutis. (*)

En reſpectant dans le P. Feyjo un Moine ſupérieur aux Moines d'Eſpagne, l'on ne ſauroit diſconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs groſſières, tant par ſa paſſion de ſe ſingulariſer, que par ſon penchant pour le merveilleux ; il a écrit pluſieurs Diſſertations en forme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui ſuffit, à mon avis, pour faire récuſer ſon témoignage & ſon autorité dans toutes les matières qu'il a traitées ; car il vaut mieux aſſurer qu'il s'eſt toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu raiſon, comme a fait le

(*) Voyez le *Diſſ, 6 du Tome IV du Theatro Critico.*

P. Sarmiento, qui eſt venu en vain au ſecours de ſon Maître : (*) l'on ne peut défendre un Auteur qui croit aux hommes marins.

Il réſulte des expériences faites ſur les Créoles, qu'ils donnent, dans leur tendre jeuneſſe, ainſi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au ſortir de l'adoleſcence : ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune ſcience ni d'aucun art : auſſi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils ſont déja aveugles, lorſque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baiſſe & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à ſa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo ſe fatigue à prôner l'eſprit ſublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en ſa faveur ; il n'en eſt pas moins vrai que les Univerſités de l'Amérique n'ont produit aucun homme de réputation de la race des Créoles ; il n'eſt ſorti de l'Académie de St. Marc, à Lima, aucun ſujet qui ait été capable de faire un mauvais Livre : cependant cette Ecole a joui de plus de célébrité que les autres Univerſités Américaines : quand Mr. Godin fut élu Profeſſeur de Mathématiques & d'Aſtronomie au Pérou, il ne trouva pas un Etudiant capable d'entendre ſes leçons, & ſes leçons n'ont jamais été compriſes dans ce coin du monde. Les Jéſuites ont publié des relations impoſantes de leur

(*) Le P. M. Sarmiento eſt Auteur de la *Démonſtration critique & apologétique du Theatro Critico du P. Feyjo*, dont il avoit été le diſciple ; il auroit dû ſe reſſouvenir de la maxime *nullius addictus jurare in verba magiſtri*.

Collège de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille Ecoliers; ce qui est d'autant plus surprenant, que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand Maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun Savant dont le nom ait passé les mers & retenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des Professeurs, & au déplorable état où les sciences sont réduites dans les Colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célèbres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obstacles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands hommes se sont élevés, au-dessus de leurs siècles, & au-dessus de leurs Maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération physique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés par leurs parents dans les différents Collèges du Nouveau Monde : il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima : ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux, les insectes, les plantes, les minéraux, le climat, les singularités, & les phénomènes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquises aux Indes. Que saurions-nous

ſans Oviédo, Piſon, Margrave, Benzo, Cluſius, Merian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Juſſieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui, pour nous inſtruire, ont voyagé dans un Pays que les Créoles auroient pu décrire ſans ſortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence? On les juge, ſans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont jamais rien écrit, l'on ne ſauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je penſe que cela ſuffit pour détruire l'opinion embraſſée par le Père Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, ſurpaſſent néanmoins de beaucoup les Naturels de l'Amérique, dont le ſang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raiſonnables.

Si l'on pouvoit croire tout ce que la plupart des Hiſtoriens Eſpagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on ſeroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau Continent, un Empire puiſſant & formidable, où l'on rencontroit une infinité de Villes ſpacieuſes, & ornées d'édifices ſuperbes, où l'on voyoit des campagnes fertiles, peuplées de beſtiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les Loix, ſur-tout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui eſt plus rare encore, elles y étoient reſpectées. Enfin, ſi l'on en croyoit ces Ecrivains, aucun Peuple ſur la terre n'auroit joui d'une auſſi grande félicité que les Péruviens ſous le gouvernement juſte & paiſible de leurs Incas. Mais malheu-

reusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de faussetés & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux Loix de l'Histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subsistent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ont pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une si haute & si fausse idée des Empires du Mexique & du Pérou, qu'ils ont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs Conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudissements de la postérité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des Peuples policés qui savoient combattre, & des Princes sages & magnanimes qui savoient commander. Cependant ce que Blas de Valera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérite pas qu'on le réfute; puisqu'aucun de ces Auteurs n'a jamais compris un mot de la Langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des instructions particulières, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui savoit un peu d'Espagnol : c'est sur foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'Histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de règner, selon lui, qu'en

l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valera met cette époque à l'an 931, & d'autres la reculent encore davantage. Mais comment ces Auteurs ont-ils osé fixer la date de l'origine d'un Peuple qui n'a jamais su ni lire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des Nations de notre ancien Continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité ? Tous les Historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome : on a su lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa ; cependant ce qu'on rapporte du règne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols de connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capac, qui civilisa d'autres barbares qui n'ont jamais eu des annales ; car l'on ne peut donner ce nom à de petites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de ce qu'ils avoient fait le matin. Ces instruments, qu'ils appelloient des *Quipos*, ne pouvoient contenir aucun sens moral, ni aucun raisonnement suivi ; & de quelque façon qu'on combinât & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servir qu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un simple événement. (*) Je sais qu'un Italien, nommé San Se-

(*) L'Auteur de l'*Histoire des Incas* donne la description suivante des *Quipos*. " Quand les Indiens vouloient faire leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de différentes couleurs, & différentes en nombre. Chacune de ces cou-

vero, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le secret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero se l'est imaginé; aussi Garcilasso convient-il que les *Quipos* devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des *Cayamos*; de sorte que les Loix & les Ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait fait beaucoup dans ce Pays-là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une Sanction ou d'un Pacte civil par le moyen des cordons, comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments informes. On pourroit mettre ici en question, si un Peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la fois

---

„ leurs, simple ou mêlée, avoit sa signification. Ces cordons „ torts, & gros comme de la moyenne ficelle, & long d'environ trois pieds, étoient attachés, comme une espèce de „ frange, le long d'une autre ficelle. Les couleurs leur indiquoient ce que contenoit chaque filet; comme, par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de „ guerre par le rouge. S'ils vouloient désigner des choses dont „ les couleurs ne sont pas remarquables, ils les mettoient chacune selon leur rang, commençant depuis les plus hautes „ jusqu'aux moindres. . . . . . L'on gardoit toujours l'unité „ dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine „ de mille, &c. Ils passent rarement la centaine de mille. . . . . „ Ils mettoient au plus haut des filets le plus grand nombre: les nœuds de chaque filet & de chaque nombre étoient „ égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien „ les pose, quand il veut faire une grande supputation.

Il résulte de cette description fort obscure, que les *Quipos* ne servoient qu'à faire des calculs tels que nous en faisons avec l'instrument de Pascal.

un Peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien Continent, je suis très-porté à croire que, sans le secours des Lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco-Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso, (*) ce Manco-Capac entreprit de rassembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de Nation, qu'il logea dans une petite Ville. Il faut observer à cette occasion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été assemblée par un seul homme, qui ait tout-à-coup, & comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de Sauvages : les Législateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des Nations auxquelles ils ont dicté leurs Loix : ces Nations avoient subsisté depuis plusieurs siècles avant que d'avoir un Code; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun Peuple au monde qui ne soit plus ancien que son Législateur. Les Jésuites ont dû travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais; & ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une Peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de

(*) *Tome I, p. 17, chap. I.*

faire enlever de force plus de soixante mille hommes, cantonnés sur les bords de Uraguai, du Parana, & au Nord-Ouest du Guayra : ces Américains captifs furent transférés au centre du Paraguai ; & comme on leur avoit fermé tous les passages pour retourner dans leur patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués ; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a enfin créé un corps de Nation qui n'est pas encore sorti de l'enfance ; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs Ecoliers en Europe.

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les Sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un assez grand nombre de familles rapprocheés en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui, doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire selon de certaines règles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées ; ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un seul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs Sauvages cachés dans des bois, il est par-là même incapable de les réunir en société ; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avant tout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait

été le fondateur des Chinois, Odin des Peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerduſt des Parſis ou des Perſes, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois; cela ne peut être vrai dans le ſens qu'on le dit, & qu'on le croit communément : auſſi l'hiſtoire de tous ces Héros eſt-elle obſcure & confuſe; & nous ne ſavons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiſton, que nous ne ſavons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les Nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers Légiſlateurs pour leurs véritables Fondateurs, ce qui a induit les Chronologiſtes dans un labyrinthe d'erreurs & de ſupputations fauſſes. Au reſte, on aſſure que Manco-Capac ſe diſoit inſpiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les Légiſlateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ſes propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les Loix de Dieu : ces hommes, ſi ſupérieurs aux autres, ont connu les beſoins & les foibleſſes du cœur humain, & ſe ſont ſervis adroitement des organes du fanatiſme pour prêcher la raiſon.

Je n'inſiſterai pas davantage ſur l'incertitude des prétendues Annales du Pérou; il doit nous ſuffire de ſavoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui eſt la même choſe, aucune vérité inconteſtable. Quant à la vie des Empereurs qui ont ſuivi Manco-Capac juſqu'au temps d'Atabaliba, il eſt manifeſte que Garcilaſſo nous en a impoſé groſſiérement, lorſqu'il aſſure que onze Incas qui ont regné de ſuite, ont été

des Princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs sujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphère qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il soit moralement impossible qu'un même Trône soit occupé, onze fois de suite, par autant de Souverains philosophes : mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des Lecteurs sensés admettront un tel phénomène. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins : il n'y en a aucun qui n'ait regné sur ses Sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur Empire, dit Zarate, (*) d'une manière absolue, & il n'y a peut-être jamais eu de Pays sur la terre où l'obéissance & la soumission des sujets aient été plus loin : le Prince n'avoit qu'à tirer un fil de son baudeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des *Ringrims*, qui, chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi, qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une Province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate, qui plus ancien que Garcilasso, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier-Général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'arriva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de Sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant, si ce n'est pas une contradiction formelle, que d'affirmer qu'il y avoit des Loix merveilleuses chez un

(*) *Histoire de la Conquête du Pérou*, chap. XIII, p. 60, Tom. I. Amsterdam 1700.

Peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilège d'être tyran ? Est-il probable que, toujours occupés à faire la guerre, les Incas aient su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés ? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'aient entrepris que des guerres justes ? Il est si rare, il est si difficile que des Princes guerriers & despotes soient de bons Princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien Continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & régner en Philosophe.

Je rejette non-seulement, comme un roman insensé, le récit que Garcilasso nous fait du régne des Incas; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'assurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des Princes qui avoient regné sur ces Contrées, il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déja fait voir que, faute de posséder des Registres & des Mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, sur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé six cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouverné au moins par trente Souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze Rois en quatre siècles : cependant la vie des hommes n'excédoit

doit pas dans ce Pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes relations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne sauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas ; ce qui est d'autant plus remarquable, que le terrein est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la Ville de Quito est la Ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le Nouveau Monde avoit essuyé, plus tard que notre hémisphère, une combustion générale & d'épouvantables vicissitudes ; puisque les Péruviens, la Nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un Peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes Villes, très-peuplées : cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable Contrée en 1531, lorsqu'on en fit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui par un fol amour pour sa malheureuse Patrie, n'a respecté aucune vérité : il n'y a aucun fait qu'il n'ait falsifié pour l'embellir : ses descriptions manquent de vraisemblance. *Il n'y avoit sous les Incas*, dit Zarate, (*) *dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût forme de Ville ; Cusco étoit la seule.* Si l'on demandoit pourquoi on défère ici au témoignage

(*) *Chapitre IX, p. 44, T. I.*

de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilasso; c'est que la raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce Pays, il en resteroit au moins l'emplacement & les ruines, il en resteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune Cité bâtie sous les Incas : les Villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs nouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet Etat n'avoit point de Villes, c'est la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrémité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derrière des murailles, les Espagnols auroient dû les abattre, pour défaire les garnisons : tant de sièges & de blocus auroient exigé du temps & du monde ; & il eût été impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou, hérissé de forteresses, avec deux cents hommes, qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le temps de sa plus grande splendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, sans lucarnes & sans fenêtres, dont la construction étoit inconnue aux Péruviens : aussi les Espagnols, ne pouvant se loger dans ces huttes basses & enfumées, les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y subsiste seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'ancien Temple du Soleil, dont les Ecrivains ne comptent les merveil-

les qu'en s'extasiant. Je doute néanmoins que ce Temple ait été de beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au Village de Cayambe, dans la Province de Quito, & qui n'a que huit toises de diamètre : c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds; bâtie de briques crues, maçonnées avec de la terre glaise : car le secret de faire de la chaux ou du ciment étoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce misérable édifice par une très-petite porte, & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumière a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet Oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la Chapelle de Cusco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le pense.

Mr. de la Condamine a fait insérer dans les Mémoires de l'Académie de Berlin, la description d'un ancien logis des Incas, dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, Province de Quito : il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoir de fenêtres dans ce prétendu Palais à un étage; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup p[illegible] perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois : & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les Princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques vuides qu'on

veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voûte, ni aucune trace de ſoutien qui ait pu ſupporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y eſſuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit ſeulement à l'abri des bêtes féroces, & des incurſions ſubites de quelques partis ennemis. Il importe d'obſerver que l'Eſpagnol Ulloa, en parlant de ces maſures d'Atun-Cannar, en donne un deſſein magnifique ; parce qu'il a fait repréſenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il eſt en effet. Il n'y a, pour ſe convaincre de cette falſification, qu'à confronter les eſtampes & les plans publiés par Mrs. de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour ſervir la vanité des Eſpagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, ſans les embellir.

On rencontre encore un *Inca-Pirca*, ou un bâtiment déſolé des Incas, à Callo, au Nord du Bourg de Latacugna, dont l'aſpect eſt plus miſérable que celui du précédent : ce ne ſont que des cailloux dreſſés ſur d'autres cailloux, plâtrés d'une argille rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit ſur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de pluſieurs flambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné aſſez de paſſage à la lumière qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, deſtitués d'embraſures. Il n'y a donc point de milieu ; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maiſons, ou ils ont logé dans des maiſons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'eſprit d'imaginer des fenêtres. Il y a dans ces dé-

combres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un Pays où l'on avoit à peine des cabanes.

Ce qu'on vient de dire des Temples & des Palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques Relateurs, étoient très-multipliées dans le Pérou on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification; tandis qu'on sait que François Pizarre s'est emparé de la Capitale & de son Fort en un seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas: il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la sœur d'un Prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'impudence ou la foiblesse d'aimer le Chef des bandits Européans; cependant malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés Dom Gonsale & Donna Francisca: tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers, qu'ils paroissent incroyables. (*)

Les Péruviens ne savoient pas forger le fer, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur Pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des Métiers & des

(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du singulier attachement des femmes de l'Amérique aux Conquérants de no-

Arts; (*) mais en revanche, ils possédoient le secret que nous avons laissé perdre dans notre Continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci ; & par l'examen qu'en fit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (**) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le fer à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il fût plus rare

---

tre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisième enfant d'une Péruvienne de Cusco : quant à la maitresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens ne furent pas long-temps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagui, Général d'Atabaliba, ayant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses femmes, leur dit : *Mesdames, vous aurez bientôt le plaisir de vous divertir avec les chiens de Chrétiens;* & comme elles se mirent à rire, il en fut si indigné, qu'il les fit décapiter.

(*) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment inférieur à celui de notre Continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des cloux : malgré ce défaut, il se vend fort cher, & coûte un écu la livre au Pérou : l'acier y vaut un écu & demi.

La Nouvelle Espagne est la Province où on a trouvé le plus de fer : on croit que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(**) Voyez *Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4to. T. I, p.* 168 & 250. On y trouvera le résultat de toutes les expériences qu'a faites l'Auteur, pour ressusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes antiques en font foi.

alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus, après avoir considéré cette hache envoyée de Quito, a cru que c'étoit un monument d'un Peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou long-temps avant cette race d'Indiens abrutis, que les Espagnols y détruisirent au commencement du seizième siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du Nouveau Monde, je n'ai pas été assez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils aient eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les Officiers, qui jettèrent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguisées, & d'armer la pointe de leurs flèches & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région presque sauvage, habitée par des barbares, c'est qu'il n'en est resté aucun monument, aucun débris de quelque importance. Les Moines de Cusco & de Lima se font

long-temps occupés à fouiller les *Guaques*, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la *Pierre des Incas*, & de la *Pierre de Gallinace*, (*) qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les Peuples de ces Provinces n'ont jamais eu de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le maïs dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des signes pour les payements & les achats. (**) Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture; ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux Nations les plus grossières de notre Continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des Ecrivains Espagnols.

(*) *La pierre de Gallinace* n'est autre chose qu'une lave fine, jettée par les volcans du Pérou : elle est d'un noir foncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la *pierre Obsidienne* de notre Continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la *pierre des Incas*, c'est une espèce de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du fer recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre Continent.

(**) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un seul Peuple qui eût inventé une monnoie.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso, (*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la Philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet, & des Ecrits de Platon & de Socrate [illegible] urois que la Langue du Pérou n'étoit pas [illegible] en mots simples & abstraits, pour servir à [illegible] science abstraite : & afin d'ôter toute espèce [illegible] te à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine.

„ La Langue du Pérou manque de terme, dit-il, „ pour exprimer les idées universelles, preuve évidente „ du peu de progrès qu'ont fait les esprits de ces Peu„ ples. *Temps*, *durée*, *espace*, *substance*, *matière*, „ *corps*, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas „ d'équivalent dans leurs Langues : non-seulement les „ noms des êtres métaphysiques, mais ceux des êtres „ moraux ne peuvent se rendre chez eux qu'imparfai„ tement, & par de longues périphrases. Il n'y a pas de „ mot propre qui réponde exactement à ceux de *ver*„ *tu*, *justice*, *liberté*, *reconnoissance*, *ingratitude*. (**)

Les Professeurs, nous dira-t-on, ou les *Amantas* dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la Langue sacrée, inconnue au Peuple; mais comment fait-on qu'il y a eu au Pérou une Langue sacrée? Cela n'est pas probable; puisque l'idiome vulgaire étoit

(*) *Tome II*, *p.* 139, *Chap. XXVII.*
(**) *Voyage à la Rivière des Amazones*, *p.* 54.

[redacted]

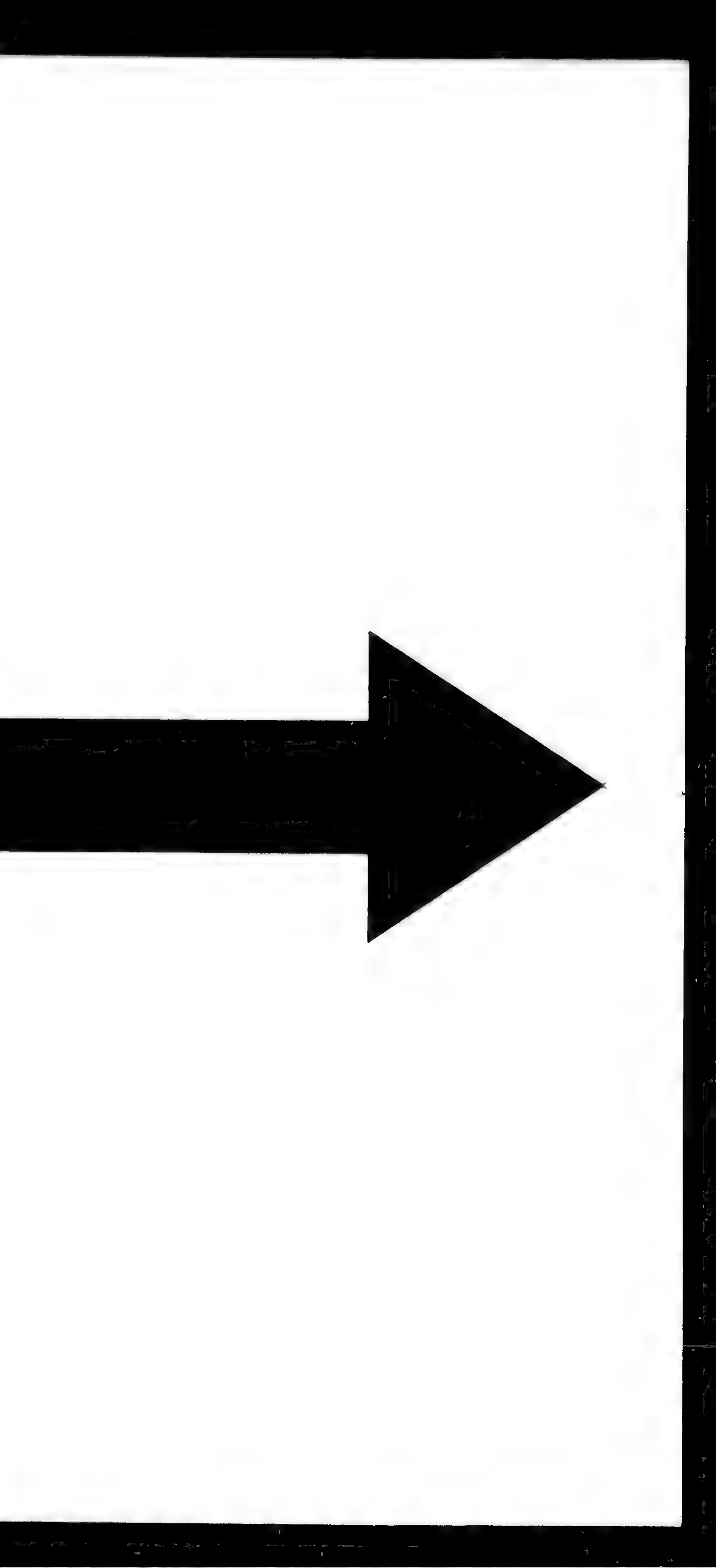
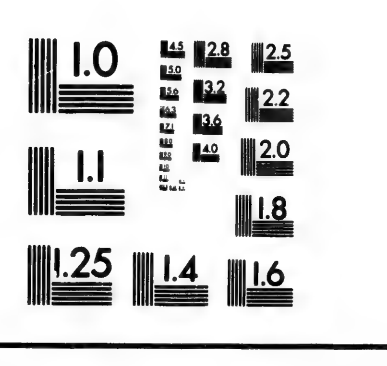


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

ſi ſtérile, ſi pauvre en mots, qu'il eût été impoſſible de traduire le jargon ſavant par le jargon populaire. Qu'on accorde, ſi l'on peut, ces contradictions palpables qui ſe heurtent de front : quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Univerſité de Cuſco, & des grands hommes qui y enſeignoient les Belles-Lettres & les Sciences ſublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du ſens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juifs, chez les Tunguſes, chez les Germains, dans la Forêt noire, du temps de Jules-Céſar.

Les Métiers ont, dans tous les Pays, devancé les Sciences, parce que l'eſprit humain ne fait point de ſauts, non plus que la Nature : il doit s'élever par degrés, & ne ſauroit atteindre au premier rang, s'il n'a paſſé par le ſecond; & cette marche eſt toujours auſſi lente que pénible. Quand un Peuple parvient à avoir des Philoſophes, c'eſt une marque certaine qu'il a déja des Arts, & que ſon idiôme s'eſt accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyſiques, les mouvements des paſſions, & toutes les nuances des ſentiments : or cette création de mots abſtraits exige les efforts de pluſieurs grands hommes, & une très-longue ſuite de ſiècles. En vain le vulgaire des Chronologiſtes veut-il nous perſuader que les Grecs étoient encore une Nation récente du temps d'Homère; la Langue harmonieuſe & riche dans laquelle ſont écrites l'Iliade & l'Odyſſée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule preſque innombrable de chétifs Verſificateurs & de Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps,

le Chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne sauroit faire un bon Poëme dans une Langue qui n'a jamais servi à faire des vers. (*)

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espèce humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les faits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles: s'il n'y avoit pas eu des Chymistes en Europe, au quatorzième siècle, la découverte de la poudre à canon ne se seroit point faite dans ce siècle-là: si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des Imprimeries, on n'eût pas inventé l'Imprimerie du temps de Custer; on ne l'eût pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique; il falloit avoir observé la propriété de l'aimant pour construire des boussoles; il falloit

---

(*) Ovide nous apprend qu'il avoit composé un Poëme dans la Langue des Getes, pendant la sixième année de son exil à Tomes.

Ah pudet! & Getico scripsi sermone libellum;
Structaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi) cœpique poetæ
Inter inhumanos nomen habere Getas.

De Ponto IV, *E.* 13.

Si Ovide a le premier essayé de faire des Vers dans cette Langue, son Poëme a dû être détestable; mais il faut que les Getes n'aient pas été aussi barbres qu'il nous les dépeint: il faut même que leur idiome ait été très-perfectionné, puisqu'on y connoissoit déja une espèce de Prosodie; car il résulte de l'expression *nostris modis*, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un mètre: on y connoissoit, par conséquent, les syllabes longues & brèves, ce qui est bien singulier.

ſavoir couler le verre pour faire des lunettes ; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Aſtronomie. Ce n'eſt donc que chez des Peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenſes, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles ſont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches ; ſans quoi les Sauvages auroient pu être auſſi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait faire à tous les Sauvages du monde une ſeule découverte de quelque importance. C'eſt dans le ſein des ſociétés bien policées, & par conſéquent très-anciennes, que l'eſprit humain a déployé toute ſa force : c'eſt là qu'il a appris à connoître ſes reſſources, & qu'il a ſoumis, pour ainſi dire, l'Univers entier à ſa puiſſance.

Je ſuis ſi peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'oſe mettre en fait que deux Peuples égaux en induſtrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes, quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois o trouvé la Bouſſole, l'Imprimerie, la Poudre à canon, la Porcelaine, ainſi que les Européans ; quoiqu'il n'ait exiſté aucune correſpondance entr'eux & nous dans ce temps-là. Les Moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du ſalpêtre en Europe, étoient ſi mauvais Géographes, qu'ils ignoroient qu'il y eût un Pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du Nouveau Monde a ſi peu été l'effet du hazard, que Chriſtophe

Colomb avoit promis de le découvrir, ſept ans avant la date de ſa première navigation, en 1492 : il employa tout ce temps à ſolliciter en Eſpagne l'équipement d'un vaiſſeau, qui ne lui eût pas été accordé de ſitôt, s'il ne lui étoit venu dans l'eſprit de promettre une ſomme conſidérable à un Moine intrigant & avare, qui confeſſoit le Roi Ferdinand & la Reine Iſabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé, que je ne puis omettre ici une obſervation ſingulière à ce ſujet. Les Européans ſont les ſeuls qui aient voyagé en Amérique : les Africains & les Aſiatiques ont été ſi ſtupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémiſphère, qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainſi que le gallion des Manilles, ont conſtamment refuſé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbares, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque choſe, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe. (*) Que nous nous ſoyons emparé d'une moitié de cette planète, cela eſt étonnant ; mais que ni l'intérêt, ni la curioſité n'aient pu engager les autres Nations de l'univers à y voyager, cela eſt plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le Commentateur anonyme des volumineux & obſcurs écrits de Garcilaſſo, convient que ſon Auteur, en parlant de l'Aſtronomie des Péruviens, eſt tombé

(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire ; puiſque c'eſt malgré eux qu'on les entraîne

dans plusieurs absurdités inexcusables ; (*) & c'est un aveu singulier de la part d'un Commentateur. Quarante ans après que ces Peuples furent sortis de la vie sauvage, on érigea, selon Garcilasso, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique Ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horizon où le soleil se leve & se couche aux Solstices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables Observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vrai que ces tours ou ces colonnes eussent été élevées sous le troisième Incas, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les Arts utiles. Qu'on ait entassé quelques pierres aux environs de Cusco, cela est croyable ; mais que ces buttes aient servi à faire des observations astronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les *Amantas* du Pérou, qui se méloient, dit-on, d'étudier le ciel, où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planètes d'avec les étoiles : ils ne connoissoient que *Vénus*, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard

---

au Nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, si l'on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel.

(*) *P. 39. & suiv. T. II.*

devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement, qu'à force de la serrer, & de la baiser, il lui fit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignorer la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trompe. Tous les Sauvages connoissent l'étoile polaire & les Pleïades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne suffit point pour assurer que ces Sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient faits les Péruviens dans une science qui, ayant été cultivée dans notre Continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de perfection où elle pourra atteindre chez les générations futures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les Arts & les Artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les rêveries du Calculateur Riccioli, j'ai déja fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premiérement, la Ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes : elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt mille habitants, au moment qu'elle tomba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la Capi-

tale de tout un Empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu, le Pérou étoit rempli d'une infinité de landes & de bruyères, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à six jours, sans voir une habitation, sans rencontrer une cabane. On n'apperçut un grand nombre d'hommes assemblés qu'au combat de Caxamalca : par-tout ailleurs les Indiens ne se présentèrent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet Etat avoit eu de grandes armées sur pied, une bataille n'eût pas suffi pour dissiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour ; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise : l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce fut la disette des vivres & des fourrages ; d'où l'on peut conjecturer que le Pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine, qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les lévriers & les chiens dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un Officier mourant : les Soldats, décharnés & abattus, broutèrent les feuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un Pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences ; mais qu'une petite troupe d'aventuriers n'ait trouvé ni vivres,

vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs : aussi les Espagnols n'y marchèrent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrèrent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand Peuple sans agriculture est un être de raison : un Pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de Villes, & manquer à la fois d'habitants ; mais on n'a jamais vu de Pays sans Villes, où la population ait été considérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco, d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite Nation dispersée sur une surface immense ; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'Ecrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'Auteur d'un Ouvrage moderne, intitulé *l'Analyse du Gouvernement des Incas*, a lu leur histoire, sans se défier de son authenticité : s'il avoit employé la moindre critique, il eût brûlé son manuscrit ; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'eût jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes Loix dans un Etat despotique ; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des Loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître ; & nous ne saurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort

de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune manière avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'épousoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la dernière rigueur celles qui se prostituoient ; tandis que les *Landinos*, ou les Péruviens soumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges : ils se croiroient déshonoré, si leurs femmes n'avoient couché avec plusieurs amants avant leurs noces. (*) On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé ; mais ni les Curés, ni les Corrégidors, ni les Officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux, que de consentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne sauroit conclure autre chose, sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué sous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, nous nous contenterons de jetter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de faussetés & de merveilles que de l'Empire des Incas ; mais la vérité est que ces deux Nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs Arts & leurs instruments.

(*) Voyez le *Voyage au Pérou*, *par* Dom Juan & Ulloa.

Les Mexicains avoient la méthode de repréſenter les objets en les deſſinant groſſièrement, & ce ſont ces deſſeins informes que les Hiſtoriens ont jugé à propos de nommer des caractères hiéroglyphiques ; mais en cela ils ſe ſont trompés, car la manière des Mexicains différoit eſſentiellement de l'écriture Egyptienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des ſymboles ou des emblêmes pour remplacer les objets : ils copioient les objets mêmes ; de ſorte qu'ils faiſoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour repréſenter un arbre ; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncer un ſens moral, & il n'y a aucun doute entre les Savants que la Table Iſiaque, & les aiguilles Egyptiennes dreſſées à Rome, ne contiennent des ſentences & des maximes philoſophiques ; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais Peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des paſſions, & des attitudes caractériſtiques ; d'ailleurs manquant abſolument de ſignes fixes pour la repréſentation des êtres moraux & méthaphyſiques, leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils ſe ſervoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y deſſiner les choſes dont ils vouloient conſerver le ſouvenir : on trouva chez eux une aſſez grande quantité de ces volumes peints, que les ſoldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriſèrent trop pour les emporter ; mais un barbare, nommé Sumarica, qui fut, par malheur, le premier Evêque de Mexico, fit, vers le commencement du ſeizième ſiècle, recueillir tous les tableaux hiſtoriques qu'on put déterrer dans

cette partie de l'Amérique ; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir préalablement exorcisés ; car il soutenoit qu'il falloit brûler les Livres de tous les Peuples qui ne sont pas Chrétiens. (*) On ne sauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Musulman Omar, qui fit consumer la Bibliothèque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire, qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au Nouveau Monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet Ouvrage à Cadix, fut pillé par un Armateur Français ; & le manuscrit Indien, avec l'interprétation Espagnole, tomba, par un

---

(*) Cette manie de brûler des Livres a toujours caractérisé le génie intolérant du Clergé Romain ; mais elle ne sévit jamais tant qu'au sixième & au quinzième siècle. Le Pape Grégoire, surnommé si injustement le Grand, fit brûler dans toute la Chrétienté les Oeuvres de Cicéron, de Tite-Live, & de Corneille-Tacite ; & depuis cette funeste époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois Auteurs. Ces persécutions contre l'esprit humain nous ont fait perdre les Poésies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juifs dont on n'ait brûlé les Livres, & l'on assure que dans la dernière persécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat, connu sous le nom de Pfeffercorn, on brûla le dernier exemplaire de l'Ouvrage hébreu intitulé *Toldos Jescut.*

On accuse la Cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de Livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

bonheur ſingulier, entre les mains du Voyageur Thevet, dont les héritiers le revendirent pour une ſomme conſidérable au fameux Raleig, qui, dans l'eſpérance aſſez fondée d'en tirer des éclairciſſements capables de jetter quelque lumière ſur l'hiſtoire des Mexicains, fit traduire l'interprétation en Anglais par Mr. Locke; (*) & on la publia dans la Collection de Purchas. Mr. Thevenot la retraduiſit en Français, la fit imprimer dans ſon grand *Recueil des Voyages*, & en donna les figures gravées en bois ſur des pages *in-folio*, qui contiennent trois cents ſoixante tableaux détachés & encadrés. Comme je ſais que ces images ont été copiées, avec un ſoin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai conſidérées pluſieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne ſauroit deſſiner d'une façon plus louche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obſcur, aucune idée de perſpective, aucune imitation de la Nature; & les objets ſont ſans vérité comme ſans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait preſque aucun progrès dans l'Art par le moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choſes paſſées & des événements hiſtoriques.

L'Ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme, à ce qu'on croit, l'hiſtoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de règner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arri-

(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'Auteur de l'*Eſſai ſur l'Entendement humain*; ce ſont deux hommes différents. Celui dont il s'agit a inventé, ſi je ne me trompe, cet inſtrument de Marine qui porte encore ſon nom.

vée de Fernand Cortez; mais comme il est impossible de déchiffrer ce Livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un Livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates & les époques, & la suite chronologique des Souverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma, second du nom, qui règnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtresses de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit Princes qui l'avoient précédé sur le Trône; l'erreur pourroit être encore plus grande, & la méprise encore plus ridicule; car en confrontant, à différentes fois, les images Indiennes & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport, & tous ceux qui entreprendront cet examen sans être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des *Roues séculaires* dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un Professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point osé publier l'Ouvrage qu'il avoit promis sur cette matière; parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En considérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des Relations, des *Roues séculaires* du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Alma-

fachs, semblables à ceux dont on s'est servi en Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques Provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail y étant désignés par des points noirs, les Dimanches & les Fêtes par des points rouges, & les rêves des Astrologues par des amblêmes. Que les Mexicains aient célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils aient compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans, (*) c'est ce que j'ai peine à me persuader; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année solaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce Peuple étoit plongé. Comment auroit-il pu perfectionner sa Chronologie, lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà de dix?

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou; j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténèbres. On assure qu'une Nation, nommée les Chichimeis, vint l'an *772*, des parties septentrionales du nouveau Continent, s'établir à peu près au centre du

---

(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completer l'année solaire. Cela s'accorde-t-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est-à-dire 130 ans avant l'arrivée des Espagnols? Peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles?

Mexique, d'où elle chassa les anciens habitants, dont on n'a jamais plus entendu parler : ce Peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, persista dans la barbarie pendant six cents ans, & ne commença à s'humaniser, & à adopter un régime politique, que vers l'an 1391. (*) Voilà ce que les Historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuient, disent-ils, sur les monuments mêmes des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pas au-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine ; puisque le bon sens nous apprend que les Annales d'aucun Peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a-t-on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée? Réellement, on ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées.

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable ; leurs Arts, quelque imparfaits qu'ils

(*) *Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intercidit : regnatum in Mexicanâ urbe omnino sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quàm a Chichimeicis Mexicana terra primum occupata fuit.* Hist. Occident. Indiæ, Lib. I, p. 73.

Cette supputation a été adoptée par tous les Historiens qui ont écrit sur le Mexique; & aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

fussent, annoncent une plus haute antiquité; mais il ne faut pas exagérer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, qui suivant une Table Chronologique, découverte par le Professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient assemblés en corps de Peuple, l'an du Monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a su prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Méchaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs Loix; rien de tout cela ne caractérise un Peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus suspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son *Historia de la Conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna*, (*) n'a tâché que de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style ampoulé : il ose nous dire qu'il y avoit deux mille Temples dans la Capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune Ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin : aussi Gomara,

(*) On en a une traduction Française par Mr. Citri de la Guette. Un autre Auteur a cru que l'Histoire de Solis ne pouvoit plaire, si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol; & d'un énorme *in-Folio* il a fait deux petits volumes, dont la lecture est supportable.

moins hardi ou plus ſenſé que Solis, convient-il qu'en comptant ſept petites Chapelles, on n'a trouvé que huit endroits deſtinés à loger les Idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette Bourgade la forme d'une Cité : or, depuis le règne de ce Prince juſqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans, qui n'auroient certainement pas ſuffi pour bâtir deux mille Egliſes.

Le prétendu Château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange; auſſi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la Capitale de l'Etat qu'il venoit de conquérir, y fit-il conſtruire, à la hâte, l'Hôtel qui y ſubſiſte encore; ce qui doit nous déſabuſer ſur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette Ville Américaine, qui contenoit, ſelon quelques Auteurs, ſoixante & dix mille maiſons ſous le règne de Montezuma ſecond; ce qui ſuppoſeroit qu'elle avoit alors trois cents cinquante mille habitants, tandis qu'il eſt notoire que Mexico, conſidérablement agrandi ſous les Eſpagnols, ne renferme de nos jours que ſoixante mille ames, y compris vingt mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun veſtige d'anciennes Villes Indiennes, il eſt ſûr qu'il n'y avoit qu'un ſeul endroit qui eût quelque apparence de Cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux Ecrivains Caſtillans de ſurnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par des Eſpagnols à des miſérables villages de l'Amérique, ne nous en impoſent plus depuis long-temps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ſes Etats, décèle la foibleſſe de ces Etats mêmes : je conviens que l'Artillerie étoit un inſtrument deſtructeur & tout-puiſſant qui devoit néceſſairement dompter les Mexicains ; mais ſi ces Mexicains avoient eu des Villes murées, comme on le répète ſi ſouvent, ils ſe ſeroient mis à l'abri de la mouſqueterie, & les ſix mauvais canons de fer que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas foudroyé en un inſtant tant de remparts & de retranchements : d'ailleurs il eſt avéré, par le témoignage de tous les Hiſtoriens, que les Eſpagnols ſont entrés, pour la première fois, dans Mexico ſans faire une ſeule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compète à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raiſonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre : du reſte, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquiſe en renverſant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre Continent, auroit renverſée avec la même facilité. On a compoſé ſur cet événement un Poëme épique, (*) qui n'a joui d'au-

---

(*) Ce Poëme, intitulé le *Mexique conquis*, eſt monſtrueux par-là même qu'il eſt en proſe : cette invention des modernes eſt ſi bizarre, qu'on a peine à ſe perſuader qu'elle ait été adoptée par un homme ſenſé. Au reſte tous les Poëtes qui ont choiſi leur ſujet dans l'Hiſtoire de l'Amérique, n'ont preſque eu aucun ſuccès : la *Colombiade*, la *Tragédie de Fernand Cortez* par Mr. Piron, le *Poëme de Jumonville*, & l'*Araucana* de Alonzo, n'ont pu forcer la Renommée à les prôner comme des chef-d'œuvres : ce qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du ſujet, qu'à l'inhabileté des Auteurs ; puiſque Mr. Piron a employé toutes les reſſources de

cun ſuccès, parce que le Lecteur, prévenu d'avance de la puſillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des défaites où il voit ſans ceſſe maſſacrer des Sauvages qui ne ſe défendent point contre des ſoldats furieux, à qui l'abondance de l'or & la diſette du fer avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poëte, convaincu du défaut d'intérêt, oſe porter la fiction juſqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Hiſtoire, & change la nature même des événements, qui ſont encore trop récents, pour qu'on puiſſe les déguiſer impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient ſuivi des routes diamétralement oppoſées pour atteindre à l'art de l'écriture : mais je ſuis perſuadé que les Péruviens y ſeroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractère hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les Nations ont, au ſortir de la vie ſauvage, eſſayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique : ou ils ont deſſiné les objets; ou ils ont fait uſage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur eſprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manifeſtes de ce procédé dans la Langue

ſon génie pour faire de ſon *Fernand Cortez* une bonne pièce de Théâtre. *Alzire* n'eſt qu'une fiction heureuſe, dont on ſuppoſe que la ſcene eſt en Amérique.

Allemande, où les Lettres ſont nommées *Buchſtaben*, ce qui ſignifie de petits bâtons de bois de hêtre : leurs Livres ſont nommés *Bücher*, comme qui diroit un aſſemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne *Rönne*, qui ſignifie le ſorbier ſauvage, arbre indigène du Nord, dont on s'eſt ſervi pour faire des coupeaux, qui par leur combinaiſon exprimoient un ſens ſuivi, ainſi que nos lettres. (*)

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers *Kins*, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnèrent enſuite

---

(*) *Literas Runicas ſaxis, ærique inſcripſerunt, & fago uſi ſunt, vel ſorbo aucupariâ :* Rönne *vel* Runeboers Troce (bois portant des Runes) *nomen ſuum à Runis ipſis obtinens, magni ſemper æſtimatum eſt : propterea quod præ aliis lignorum ſpeciebus eam habet indolem, ut, cum literæ in cortice ejus exarantur, arbor confeſtim ſuccum ad cujuſvis literæ ductum protrudat, qui deinceps lapidis inſtar indureſcit.* Rudbeck.

Il ſemble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce paſſage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes ſur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inſcriptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres Lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain ſens : auſſi les Runes écrites ſont-elles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décèle leur origine. Il ſe peut que l'uſage de graver les Runes ſur des rochers & des arbres, ne remonte pas au-delà d'Odin. Quoi qu'il en ſoit, les plus anciens monuments de cette eſpèce, reconnus pour autentiques, ſont du troiſième ſiècle. Il y en a quelques-uns de ſuſpects, & d'autres dont on vante mal à propos la vétuſté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens Français, contient en effet une inſcription, elle eſt probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'eſt, à mon avis, qu'un jeu de la Nature, pris pour un monument des hommes.

cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractère, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est absolument unique dans son espèce. S'ils avoient perfectionné leur première écriture par les cordons de Fohi, il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractère épistolaire ou alphabétique, à peu près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractère en perfectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques Savants l'ont prétendu : il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre Peuple; puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que fort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophie de l'Histoire, de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de perfection dans un Pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au titre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement dé-

chus de la dignité de la nature humaine, qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu, & qu'ils ont encore pour la vie sauvage, prouve qu'ils haïssent les Loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intempérées, peuvent seules élever l'homme au-dessus de l'animal : il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on assujettit, donne des fruits délicieux : le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du Jardinier, ne végete que pour lui seul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sauvage vit ainsi, uniquement pour lui-même : il n'aide personne, & personne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de son semblable : il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux. On ne sauroit imaginer un plus grand avilissement de notre nature, que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour ses maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre-humain; car la portion d'hommes qui vit sous des Loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de Sauvages : le despotisme a accablé & accable l'Asie, & pénètre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les Philoso-

phes élèvent de toute part leurs voix contre le despotisme, & contre la tyrannie des Princes qui font à leurs Sujets les mêmes maux qu'ils feroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit régner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point : on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les brûler pour n'avoir pas pu croire des mystères incompréhensibles. Au contraire, leur extrême foiblesse auroit dû exciter la plus grande compassion dans l'ame de leurs Conquérants, si ces Conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec profusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier : *Non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.*

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux Continents.

En abordant, pour la première fois, à cette Terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le Nouveau Monde,

Monde, on y a retrouvé des coutumes barbares, atroces, & ſingulières, qui avoient été, de temps immémorial, en vogue chez les habitants de l'ancien Continent, & dont quelques-unes ont été extirpées par les efforts de la Philoſophie, & dont d'autres ont triomphé de la raiſon.

L'examen de ces uſages ſi ſemblables dans des climats ſi différents, & entre des Nations qui ne ſe connoiſſoient pas, prouve que l'homme eſt comme prédeſtiné à commettre les mêmes fautes, dans quelque région du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des abſurdités qui, malgré la reſſemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes ſur les autres : parce que la ſuperſtition, les préjugés, l'amour-propre, l'oubli de ſes ſemblables, l'ignorance de ſes devoirs, & toutes les paſſions & tous les vices ont dû néceſſairement produire les mêmes effets, & par conſéquent les mêmes déſordres dans des Sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je ſais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des Voyageurs ivres du merveilleux, & par-là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des Peuples ou mal policés, ou entiérement ſauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulſions particulières, & ne ſe gouverne pas par des maximes univerſelles & immuables. On a ſouvent pris les égarements de quelques individus pour des uſages conſtants & conſtamment reçus : on a confondu les Loix avec les abus des Loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autoriſe.

Ces tableaux infidèles ont séduit des Ecrivains célèbres, qui uniquement frappés de la singularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'assurer d'avance de la bonne foi des Observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné, à pure perte sur des rapports démentis par des relations plus sincères, écrites avec plus de bon sens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes, ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'Histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvéniens que la trop grande crédulité; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il y a un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules-César, & que les Colonies, si multipliées des Scythes, l'avoient introduite dans toutes les Contrées où elles s'étoient fixées : on sait qu'elle subsiste encore dans quelques Cantons de l'Asie méridionale, sur les Côtes de l'Afrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des Peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrières insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils aient eu quelque correspondance ; puisqu'ils diffè-

roient par tant d'endroits, & ne se ressembloient, pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses Nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit, par un malheur singulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre Monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres, les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lisant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funérailles des Rois & des Souverains, que ces homicides ont été les plus fréquents. A la Côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des Seigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr. Roemer dans sa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves, à qui on brisa auparavant les membres. Quelques Voyageurs qui ont attentivement considéré la construction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupçonné que les principaux Officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs Souverains, dans des chambres murées, où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans toute l'Egypte à la

mort des ſimples particuliers, à qui l'on ſe contentoit de mettre ſous la langue, ou ſur la poitrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorſqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la Loi Indienne, qui ordonne aux veuves ſans enfants (*) de ſe jetter ſur le bucher où l'on brûle leurs maris; mais il eſt très-faux que cette Loi ait été ſuggérée par un Bramine, mauvais Philoſophe, qui vouloit empêcher les empoiſonnements : il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne ſeroit tentée de donner du poiſon à ſon époux, ſi elle ſavoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de ſang froid : c'eſt comme ſi l'on brûloit ſa maiſon pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoiſonnent pas plus ſouvent leurs maris, que les autres femmes de l'Aſie & de l'Europe; & ſi l'eſprit du Légiſlateur eût été tel qu'on le ſuppoſe, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous ſont polygames, c'eſt la femme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la Loi fait périr avec eux; d'où l'on peut ſûrement inférer que la ridicule prétention de vouloir coucher en-

(*) Il eſt important d'obſerver que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent ſe brûler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur eſt ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs enfants; d'ailleurs les Gouverneurs des Provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés ſeroient un fardeau pour l'Etat, qui devroit leur ſervir de pere.

core avec sa maîtresse dans l'autre monde, a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le système des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés jusqu'à la fureur de la Métempsycose, cette hypothèse favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes soient brûlées solemnellement aux obseques de leurs maris ; & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices : on ne sauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leur épouses dans l'autre monde ; puisqu'ils soutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & sans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être-animé ; de sorte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une souris ; & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainsi les Indous, qui ne devroient point brûler leurs femmes, s'ils vouloient être conséquents dans leurs principes, sont les seuls Asiatiques méridionaux qui aient opiniâtrément retenu cette abominable coutume ; ils paient même un tribut annuel au Grand Mogol & aux Nababs & aux Rajas Mahométans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides ; & il leur en coûte fort cher

pour tranſgreſſer le précepte poſitif de leur Védam, qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens brûler leurs femmes, que de voir des Banjanes brûler les leurs, ſi les maximes des hommes n'étoient preſque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr. Fréret, que ſes Confrères avoient ſoutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de ſemblables ſacrifices, diſoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expoſe dans Céſar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le ſeul exemple des Indiens auroit dû les déſabuſer, puiſque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les ſyſtêmes théologiques peuvent être en oppoſition avec les pratiques & les uſages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconſéquents que les autres Nations contemporaines.

Le fanatiſme a quelquefois tellement ſubjugué la raiſon & la nature, qu'on a vu aux Indes des femmes forcenées ſe brûler volontairement; mais ces ſuicides ſont rares, & il eſt certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher; & elles échapperoient en effet, ſi les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama. (*)

(*) On brûle les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, juſqu'à Agra & Delhy, on les fait aſſeoir dans une hutte de bambous & de roſeaux ſecs, où on applique le feu au dehors. Dans le

Lorſqu'on lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on s'apperçoit qu'on donne à ces miſérables victimes de la mode & de la ſuperſtition, un breuvage qui en étourdiſſant leurs ſens, leur ôte la frayeur que l'appareil de la mort inſpire. En faiſant des recherches plus préciſes ſur la qualité des ingrédients dont on extrait cette liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on ſe ſert principalement d'une forte infuſion de ſafran, qui a la vertu ſingulière de porter à ſa tête des vapeurs fort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium, le Solanum, la graine du chanvre verd, & les autres Narcotiques. (*)

Bengale la veuve dévouée ſe tient accroupie ſur un bucher, qu'on allume lorſqu'elle prend le corps de ſon mari pour le mettre ſur ſon giron: ceux qui ont des Lettres ou des préſents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un diſtrict de la Côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande foſſe de la profondeur de dix pieds: quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bourreaux conduiſent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu, où on la précipite en arrivant ſur le bord du foſſé. C'eſt la mode de jetter dans ces buchers funèbres pluſieurs vaſes remplis d'huile & de réſine: mais on ne ſauroit dire ſi cela contribue à abréger ou à augmenter le ſupplice: les Muſiciens, qui ſavent leur métier, ont ſoin de faire un ſi grand bruit avec leurs tambourins & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette Côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque aſſiſtant a la charité de leur jetter un panier de ſable. Voyez *Tavernier*, *Voyage aux Indes*, *liv.* 3. *T. II*, *à la Haye* 1718. Conſultez auſſi les *Lettres de Bernier*.

(*) Le ſafran, ainſi que les étamines & les ſtigmates de la plupart des fleurs liliacées, à racine bulbeuſe, eſt un poiſon pris à une certaine doſe, & on prétend que c'eſt de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & convulſif, il commence par aſſoupir & à produire des rêves divertiſſants, qui finiſ-

On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bucher; & c'est à ce stratagème des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques relations des signes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux aient la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on sacrifie à la mort des Caciques: ils emploient des feuilles de tabac, écrasées & réduites en pâte, dont ils forment de grosses boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir: on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet; parce que l'âcreté de l'huile & du sel que ce végétal recele, picotte violemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizième siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres Auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces Auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on faisoit mourir par

sent par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses *effluvia*, ou plutôt qu'il étouffe par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans des chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets, & étouffé ceux qui y couchoient.

force un grand cortège de domestiques & de concubines, qui devoient aller servir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens plaçoient leur Paradis. Garcilasso, au contraire, soutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient se présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit souvent obligé d'en renvoyer plusieurs qui excédoient le nombre prescrit, par l'étiquette de la Cour, pour les funérailles de Sa Majesté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie, on ne sauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent: s'ils croient fermement, & jusqu'à l'enthousiasme, qu'ils ressusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis, il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeusement aux échafauds, dans l'idée qu'on étoit sauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure.

Quant aux Peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane, dont le Chef vint à mourir cette année-là. Les François, qui occupoient alors une grande partie de cette Province, ne purent, ni par prières, ni par menaces, empêcher qu'on ne fît un grand massacre aux obsèques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize

personnes des deux sexes, sans compter un enfant qu'on jettoit par-tout où le convoi passoit, afin qu'il fût foulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses femmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau. (*)

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on fit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisit ses premiers effets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les Villages des environs : on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirèrent par un bout, & étranglèrent ainsi, en un instant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que si les François ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des femmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le car-

(*) Voyez *l'Histoire de la Louisiane par Mr. le Page du Pratz, Tome III, p.* 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane, p. 237 & suivantes.

nage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit Chef d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a dû en faire périr des milliers pour former la suite des Incas & des Prédécesseurs de Montezuma, qui commandoient à plusieurs Peuples dans de grandes Contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A St. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des Princes & des Seigneurs de l'Isle. Enfin, elle avoit été adoptée par la plupart des Nations du nouveau Continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir, qui auroit dû consoler l'humanité, a été la source d'une infinité de crimes & des meurtres solemnels, qui font & feront toujours honneur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre-humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus si coupables, mais le dogme de la résurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes grossiers & matériels ont raisonné sur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous ressuscitons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens : si nous devons avoir les mêmes organes, il s'ensuit que nous éprouverons les mêmes sensations & les mêmes besoins : il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutumé d'être caressé, & un maître accoutumé d'être obéi dans ce monde-ci, se fassent

accompagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte; puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce Sophisme. Observons toutefois qu'un Missionnaire de la Propagante, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un Chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des esclaves vivants à ses obseques. Le Sauvage diroit au Prêtre : je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir : si tu veux me retirer de ce systême, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame : il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puisse le redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est sûr qu'elle ne sauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves, puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrassoit sans doute le Catéchiste : mais un Philosophe, qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit. *Rien ne t'autorise à supposer comme vrai ce qui peut ne l'être pas. Ton systême est incertain : le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te faire plaisir, & qu'ils préviennent en ta faveur le terme que la Nature leur a marqué?*

Si tu n'as jamais douté de la toute-puissance de l'Etre suprême, tu n'as aucune raison pour douter de sa justice, qui ne sauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes sujets, en voulant qu'ils meurent lorsque tu cesses de vivre. L'empire que tu as exercé sur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & de la tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus foible. Tu blasphèmes, lorsque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu : tu envahis les droits du Créateur, lorsque tu prétends régler les instants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ; ce n'est donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer ; puisqu'ils sont les fils de ton Pere. Parce que tu crois la résurrection des corps, tu veux massacrer tes frères! Insensé, ta cruauté me fait frémir. Si l'on te contoit qu'il y a un Pays où les Bergers égorgent leurs troupeaux, lorsque le loup leur mange une brebis ; cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te paroîtroit incroyable. Pense ce que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pas tes mains d'un sang innocent. Meurs en paix, laisse y mourir les autres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne fît une si forte impression sur l'esprit de l'Américain, qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants : mais dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui aient employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux femmes de s'y brûler ? Si l'on s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'aient

produit aucun effet ſenſible, puiſque la coutume en a triomphé. Oui, il eſt poſſible que la Philoſophie n'a jamais pu faire entendre ſa voix aux Indes, à cauſe de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves ſacrifiées : ils s'approprient leurs colliers, leurs braſſelets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher eſt éteint.

Si le Clergé d'Eſpagne & de Portugal n'avoit quelque profit à faire des *Auto-da-fé*, il n'en feroit pas: on n'eſt pas gratuitement méchant. Si dans un Pays de ſuperſtition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des Prêtres, on ne ſeroit pas entendu du Peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ſes Prêtres, ces deſpotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la réſurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Aſie, en Afrique, que les Hiſtoriens ne le ſoupçonnent: vu qu'on ne connoit guères d'ancienne Nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des uſtenſiles de ménage, des boiſſons, des aliments, des lumières, & des piéces de monnoie, pour le ſervice des Manes; ce qui prouve inconteſtablement qu'on y croyoit à une vie future. Les cérémonies funèbres peuvent expliquer les différents ſyſtêmes ſur la nature de l'ame, adoptés dans les différents Pays; & ce ſeroit peut-être un moyen pour réſoudre la queſtion, peu importante à mon avis, mais tant de fois agitée, ſur le ſentiment des anciens Juifs touchant la Réſurrection.

Il eſt vrai que dans le *Vaücra*, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun régle-

ment concernant les enterrements & la sépulture ; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des Livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la crême, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été salés pendant quarante jours dans le Natron. (*) D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection ; & il est très-probable que les Juifs, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours persisté dans cette opinion ; sans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la suite des temps, que quelques légers changements, auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'assure le Rabbin Jacob dans son *Thurim Jora Degha*, chapitre 352. (**) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le sépulcre des particuliers ; puisque Flavien Josephe rap-

(*) Comme c'étoit une Loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant soixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le Texte de la Genese, qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

(**) Chardin assure (Tome III, p. 17.) que les Persans s'imaginent que Daniel a le premier enseigné en Perse le secret d'embaumer les corps ; ce qui a peut-être donné occasion à l'histoire du Dragon, dans lequel il injecta du suif, de la poix, & des égagropiles.

porte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se feroit-elle établie dans un Pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manifestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle, qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien systême universellemenr cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on fait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourrir de faim & de misère. La charité des Sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèze-humanité. Tant l'homme perd à n'être point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de Nations des deux Continents, nous examinerons une bizarrerie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'approfondir

profondir

profondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa femme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes Peuplades de cette partie du Nouveau Monde ont été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des femmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains. (*) Ce qui a sans doute induit en erreur l'Auteur des Mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les Sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment *Boken*, il y a des Tribus entières qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entièrement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale ; mais dans la Californie, plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi persévéré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents : ils commencent par les articles des deux mains; & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures, qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à force d'être répétées souvent.

(*) Voyez les *Relations de* Sepp, *& les Lettres du* P. Cattaneo *à son frère.*

Il s'agit maintenant d'indiquer une Nation de notre Continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains ; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitants des deux hémisphères, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'Espèce humaine, je n'ai trouvé qu'un seul Peuple de l'ancien Continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables : ce Peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

Mr. la Loubere, de l'Académie Françaife, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le séjour qu'il fit au Cap de Bonne-Espérance, à son retour de Siam, où il avoit porté une Lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle ; & en tombant d'accord sur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce Pays que les femmes qui aient raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

(*) *Voyage de Siam, Tome II, p. 167.*

Les Hollandais ont réussi à dissuader aux Caffres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants ; & ces Africains ont enfin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison, tandis que d'autres Peuples persistent avec fureur dans des travers également blâmables, sous prétexte que leurs pères & leurs aïeux n'ont pas agi autrement, comme si les folies devoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les funérailles des anciens, par les modernes *Kirchmann*, *Meursius*, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de *Grævius*, on voit que les Romains coupoient quelquefois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable : ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions, dans lesquelles il feroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la Religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la Religion des Mahométans, débordée jusqu'à la Côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

Il feroit plus insensé encore de supposer que les Caffres ont anciennement communiqué avec les indigènes de la Californie, & que c'est à cette correspon-

dance qu'on doit rapporter la conformité des usages sur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothèse. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots; placés du Sud au Nord sur les deux extrémités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satisfait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, j'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause, que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractère ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sous une forme nouvelle; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces Sauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles, qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris, on soupçonneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les Peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les Peuples policés; mais cette explication ne sauroit s'appliquer aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamais pu entraîner d'assez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des signes indélébiles.

Un uſage moins ſanguinaire, mais plus ridicule, eſt celui qu'on a retrouvé chez tant de Nations des Indes Occidentales, où le mari ſe met au lit, ou dans ſon *Hamac*, quand ſa femme a accouché d'un enfant mâle ou femelle : dans cette poſture il contrefait le malade, gémit, ſe fait ſoigner, & reçoit les viſites de ſes amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

Quand on entendit parler, pour la première fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être ſi fou en Amérique, mais on ignoroit ſans doute alors que cette coutume a été, & eſt encore en vogue en France même, & que c'eſt ce qu'on nomme dans le Béarn *faire Couvade*. Il eſt vraiſemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puiſé cette étiquette en Eſpagne, où elle régnoit principalement du temps de Strabon. *Mulieres, cum pepererunt, ſuo loco viros decumbere jubent, eiſque miniſtrant*, dit-il : (*) ce qui revient à ce qu'on a obſervé parmi les Bréſiliens, & parmi tant de Peuplades du Nord de l'Amérique, où la femme, dès qu'elle eſt délivrée, n'a rien de plus preſſé que d'aller ſervir ſon époux alité pour pluſieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez pluſieurs Tribus de la grande famille des Tartares indépendants; d'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le fleuve de St. Laurent juſqu'au-delà des Pyré-

(*) Lib. III, p. 174.

nées : elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son *Antiquité dévoilée* ; mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux qu'il ne l'a été dans ses conjectures: emporté par un enthousiasme systématique, il a voulu soumettre les faits à ses idées, au-lieu d'accommoder ses principes aux faits.

„ En Amérique, chez quelques Sauvages, dit-il, „ l'usage veut que le mari se mette au lit, lorsque sa „ femme est accouchée. La même chose se pratiquoit „ chez les Celtibériens suivant Strabon, & dans l'Isle „ de Corse suivant Diodore de Sicile. Pour expliquer „ une coutume si bizarre d'après notre système, il sem- „ ble que l'on doit regarder cette conduite du mari „ comme une sorte de pénitence, fondée sur la honte „ & le repentir d'avoir donné le jour à un être de son „ espèce. Cette conjecture paroît d'autant plus fon- „ dée, que, suivant les Lettres édifiantes citées dans la „ Note, le mari pendant sa retraite observe un jeûne „ très-rigoureux, & s'abstient même de boire, en „ sorte qu'il maigrit considérablement. (*)

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi feroit-il pénitence pour avoir couché avec sa femme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature ? En vérité, tout cela est incompréhensible pour nous.

(*) *Antiquité dévoilée par les usages*, Liv. II, Chap. III, p. 127, in-4to. Amsterdam 1766.

Si le ſyſtême de Mr. Boulanger eſt abſolument deſtitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Egliſe Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les femmes qui ont accouché, ſoient purifiées au moment qu'elles rentrent dans les Temples? On ſuppoſe, par conſéquent, qu'elles ſont ſouillées; ou ce qui eſt la même choſe, on ſuppoſe qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en ſe délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé, qui tout abſurde qu'il eſt, ne laiſſe pas de juſtifier le ſentiment du Philoſophe Français.

Cette objection n'eſt pas même ſpécieuſe. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit ſouillées par l'épanchement du ſang qui accompagne & ſuit les couches: & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un Pays chaud & malſain, habité par un Peuple mal-propre & dégoûtant. L'Egliſe Romaine, qui a perverti l'eſprit des uſages Judaïques, a tranſporté à l'ame la ſouillure du corps; parce qu'il eſt dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon *pro peccato*, à cauſe du péché; ce qui a un ſens différent dans le Texte Oriental que dans la mauvaiſe verſion de la Vulgate. D'ailleurs, il n'eſt ici queſtion que de la femme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juifs n'ont jamais, au milieu de leurs ſuperſtitions, imputé à crime la naiſſance de ſes enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En liſant attentivement ſes *Recherches ſur le Deſpotiſme Oriental*, & ſon *Anti-*

quité dévoilée, qui n'eſt qu'un commentaire du premier Ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de ſon ſyſtême. Cependant je ne ſaurois me perſuader que l'attente de la fin du monde & de la venue du grand Juge, ait pu faire ſur l'imagination des mortels conſternés tous les effets qu'il déduit de ces deux cauſes, juſqu'à rendre des parents honteux lorſqu'il leur naiſſoit des fils & des filles. Je ne crois pas non plus que cette même appréhenſion de la ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circonciſion, comme s'ils avoient eu un violent remords pour avoir engendré des individus de leur eſpèce, ainſi que Mr. Boulanger le ſuppoſe dans le Chapitre où il traite plus amplement de la Circonciſion.

Je ne releve pas ces inexactitudes pour inſulter à la mémoire de ce Savant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères, & jaloux de celles des autres: je les releve, parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en ſouvienne.

N'eſt-il pas plus raiſonnable de dire que les maris ont, dans de certains Pays, voulu donner à connoître qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs femmes, & que la fatigue avoit été la même de part & d'autre? C'eſt à cette prétention ſingulière qu'on doit attribuer leur retraite; ils ſe ſont mis au lit pour ſe refaire de leur laſſitude, & ſe préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'eſpèce; comme ſi le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne,

qu'on dit qu'ils obſervent pendant leur repos, il n'y a que les Jéſuites qui en parlent; les autres Auteurs anciens & modernes ne diſent pas un mot de cette prétendue abſtinence : au contraire, le Naturaliſte Piſon, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Breſil les maris alités, à l'occaſion des couches de leurs femmes, ſe font ſervir les mets les plus ſucculents. (*) Quand on a queſtionné ces barbares ſur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces, qui s'épuiſoient toutes les fois qu'ils devenoient pères. Cet aveu ſuffit pour donner à mon ſentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illuſtre Auteur de *l'Antiquité dévoilée* a cru voir dans cette coutume.

On ſait que les éclipſes de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les ſuperſtitieux ; on ſait encore que les Romains & les Grecs faiſoient, pendant ces inſtants d'obſcurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des ſonnailles, des poëles, & d'autres inſtruments rauques & groſſiers. Il eſt bien ſurprenant après cela, que les Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faiſoient un bruit pareil dans des circonſtances ſemblables. Raſſemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en ſonnoient à outrance ; & afin d'augmenter la cacopho-

---

(*) *Maritus, tempore puerperii, uxoris loco decumbit primis à partu diebus, & puerperæ inſtar bellariis & epulis fruitur.* Hiſtoria Natural. Braſilliæ, p. 14.

nie, ils fouettoient leurs chiens & les faiſoient hurler. On a encore retrouvé cet uſage en Aſie, chez les Indiens adonnés au Culte Bramique, qui ne ſe contentent pas de crier, de battre, & de ſonner pendant les éclipſes; ils ſe baignent encore dans le Gange, caſſent leur vaiſſelle, & font tant de contorſions, qu'on les prendroit pour des furieux ou des enragés.

Il n'eſt pas facile de ſavoir comment tant de Nations, placées à de ſi grandes diſtances les unes des autres, ont pu ſe rencontrer au point qu'on les ſoupçonneroit d'avoir conſpiré enſemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à ſe taire, parce que les ténèbres attriſtent, & que la triſteſſe eſt muette autant que l'alégreſſe eſt parlante. Auſſi voit-on les animaux qui paiſſent dans les prés, ſe retirer pendant les éclipſes ſous les haies & les arbres, & garder un ſilence morne & profond juſqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obſcurité ſe diſſipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens aient eu des idées bien conformes ſur la nature de la Lune & du Soleil : il faut qu'ils aient pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la penſée que les éclipſes n'étoient qu'un ſommeil ou un aſſoupiſſement ſubit qui ſurprenoit ces créatures au milieu de leur courſe céleſte. S'ils en avoient craint la chûte, comme quelques Auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des inſtruments, l'expérience journalière leur ayant tant de fois enſeigné que le ſon d'une trompette ne ſauroit empêcher une maſſe ſuſpen-

due de tomber, lorſqu'on la détache. Il n'eſt pas probable non plus qu'ils ſe ſoient imaginé que le Soleil & la Lune ſe livroient des combats, & s'entre-choquoient dans les cieux; puiſqu'il ne feroit venu alors dans l'eſprit de perſonne de crier pour ſéparer les combattants: on auroit plutôt attendu en ſilence, & en tremblant, la déciſion d'une querelle dont dépendoit le deſtin de la terre, & le ſalut du genre-humain.

Pour approfondir les cauſes de ces erreurs ſur la ſubſtance des aſtres & des planètes, il faut obſerver que c'eſt le mouvement de ces corps, emportés ſelon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte: ils ſe meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils ſont animés, puiſque l'état d'inertie & de repos eſt l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puiſſance inviſible du premier moteur qui fait rouler, à ſon gré, ces maſſes énormes dans les eſpaces du firmament, cela n'eſt point ſurprenant; parce que les hommes n'ont jamais pu, & ne pourront jamais ſavoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils ſervent. Le mal phyſique & le mal moral, répandus à pleines mains ſur notre planète, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent, en ſoient exempts; tandis que l'exiſtence d'un être intelligent nous eſt autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature auſſi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris

alités à l'occasion de l'accouchement de leurs femmes, & de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matière de Physique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les erreurs en Morale ont ensanglanté la terre, après avoir avili la raison : & c'est un motif de plus pour s'en défier.

SECTION III.

De l'usage des flèches empoisonnées chez les Peuples des deux Continents.

Ungere tela manu, ferrumque armare veneno.
Virgile.

DANS cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous insérerons un Mémoire fort détaillé sur les flèches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les Nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'à regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au Lecteur des faits que des raisonnements, qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envénimées est de la plus haute antiquité, & étoit connu en Asie plusieurs siècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb. Le premier Européan qui s'in-

clina pour ramasser de l'or sur le rivage du Nouveau Monde, fut tué avec une flèche empoisonnée. (*)

Ce fatal secret a précédé, dans tous les Pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres, de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instruments trop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des Sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques Peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en servissent journellement contre les animaux : tels sont les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des Peuplades Gauloises, qu'il avoit défaites, aient été empoisonnées pour le service des batailles & des sièges. Il est vrai que ces sortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des soldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline, contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les Etats de Porus, & qui tiroient à flèches empoisonnées, l'inquiétèrent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune Nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en sub-

(*) Le Comte de Fogéda.

juguer d'autres. Les Américains, comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en servoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux : il semble, au contraire, que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints de se retirer du Continent dans les Isles. Les Habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs stilets, ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais, des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'Empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des vipères, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la Ville de Bertha fut prise avec du *Solanum* dormitif; mais ces stratagêmes, en supposant qu'on s'en soit réellement servi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les effets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturaliste, soient certainement inefficaces, on voit cependant, par un passage du Médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures, on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la flèche y avoit déposé. (*) Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours : il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-

(*) Lib. V, cap. XXVII. Folio 72.
On présume que la salive qui s'introduit dans la plaie par le sucement, contribue aussi à détruire, par son sel alkalin, l'action du poison.

on souvent, dans les arsenaux & les cabinets des Curieux, des personnes qui mettent la pointe d'une flèche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent sans s'en ressentir : elles prennent bien garde de ne pas s'égratigner ; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à assurer que toutes les plaies envénimées peuvent se guérir par le moyen du sucement, les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant sans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du règne végétal, rarement du régne animal, & jamais du minéral : ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, & de deux arbres différents, que nous allons décrire successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier, (*) ou le Hippomanes végétal de Brown : c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommiers : l'endroit où il se plait le plus, & qui semble être son sol natal, est l'Isle de St. Jean de Porto-Rico : on le rencontre aussi, mais moins abondam-

(*) Quelques Auteurs nomment cet arbre *Mancelinier*, & d'autres plus fautivement encore *Manchelinier*. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier : aussi le Pere Plumier, dans ses *nova Plantarum Americanarum genera*, N°. 50, lui donne-t-il le nom de *Mancanilla*.

ment, dans les Antilles, & sur quelques plages du Continent : on n'en a jamais vu fort avant dans les terres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre : ses fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton sur un même épi : son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis six jusqu'à douze logements, & un noyau dans chacun quand le fruit est parfait ; mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plusieurs cloisons dans leurs capsules séminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse, qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les *végétaux lactescents*. Quand ces feuilles suent au grand soleil, on n'ose manier les branches : quand le soleil ne darde pas dessus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à son aise. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussière prolifique qui tombe copieusement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les Sauvages qui vont inciser le tronc de ces arbres, ont soin de se couvrir le visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite : enfin, ils emploient les mêmes précau-

précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des flèches, qui acquièrent par-là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légérement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Caraïbes, ayant souvent ressenti les effets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginèrent enfin d'en avoir trouvé un dans les feuilles du tabac. Cette découverte fut annoncée en Espagne avec tant d'éclat, que Philippe II fit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé; (*) mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infaillible.

On a été assez heureux depuis pour apprendre un remède qui opère toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son défaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce secret, après l'avoir questionné long-temps sur les moyens

(*) Voyez Monardes, *Historia medica novi orbis.*

qu'on employoit dans son Village, lorsqu'on étoit blessé par un trait enduit de ce suc redoutable.

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipère, ou de celui de corne de cerf, dont la qualité alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la Liane, ou la Béjuque, qu'on nomme dans la Langue de la Guiane, *Curare*, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits; mais au-lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprise des Observateurs, qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles succèdent de petits fruits de la forme d'une fève, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caractères particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatés, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoi qu'il en soit, on déterre la racine du *Curare* en automne; on la découpe en rouelles, qu'on fait cuire lentement dans de grands marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la consistance de syrop. Les *effluvia* & les vapeurs qui s'élèvent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez: aussi

eſt-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente eſpèces d'herbes pilées : il ſe peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poiſon; mais les Cavères de l'Orénoque n'emploient que la ſeule Liane, ſans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant ſur la pointe d'une flèche qu'on plonge dans du ſang frais : s'il ne s'enſuit pas une coagulation inſtantanée, la drogue doit être encore plus concentrée; & on la remet au feu pour l'épaiſſir davantage, en la tournant continuellement avec une ſpatule de bois. Quand elle eſt aſſez cuite, on la verſe dans de petits pots, qu'on diſtribue aux chaſſeurs, qui l'emploient pour tuer le gibier; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Cavères aient jamais attenté, avec ce fatal ſecret, à la vie des hommes; au contraire des Caraïbes, qui en faiſoient anciennement un grand uſage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut ſe conſerver long-temps; & les flèches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaiſante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces flèches ſont de deux eſpèces; les grandes qu'on décoche avec des arcs; & les petites qu'on ſouffle par le moyen d'une ſarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines fourmis qui en rongent la moëlle, qu'elles aiment.

Il est fort remarquable que cette méthode de souffler des traits envénimés par un tube, ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux; tandis qu'on sait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Asie, & principalement dans les Isles de l'Archipélague Indien, comme on le dira dans l'instant, en parlant des alènes de Macassar & d'Achem. Frappé de cette analogie, je m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enseigné à quelques Peuples du Nouveau Monde l'usage de ces sarbacanes; mais des personnes instruites, que j'ai consultées sur mon sentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitent sur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

Le Sauvage qui veut se servir de ces traits préparés selon le procédé qu'on vient d'exposer, a soin de les mouiller de salive, en les portant à sa bouche sans crainte; car le poison dont ils sont armés, n'agit que lorsqu'il est mêlé au sang, où il occasionne une coagulation subite, ou, ce qui est la même chose, une sécrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins, & à peu près comme feroit une goutte de vinaigre versée dans un vase rempli de lait: l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit seringué dans les veines un jet d'eau-forte, qui a aussi la qualité de faire fermenter & grumeler le sang jusques dans les oreillettes du cœur, en moins de deux minutes. (*)

(*) Voyez *Conférences sur les Sciences, de l'an 1662, l'article* Nutrition.

On conçoit après cela, qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flèches envenimées, dont toute l'action se borne à figer le sang : aussi les Européans établis aux Indes Occidentales, ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instrumens : & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé. (*) Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux, & dans l'un & l'autre cas, ses effets sont également prompts, également funestes ; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opère pas, & ne sauroit opérer.

Les symptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne diffèrent pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipère. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonflement excessif : d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du *Curare*, le sel & les différents contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas fait en Europe les effets qu'on en obtient en Amérique, comme

(*) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, sous la dent, la pointe envénimée dont s'est servi le Chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lièvres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

le favent tous les Naturaliftes qui ont eu connoiffance des effais faits à Leyde, en 1744, avec des flèches empoifonnées, rapportées du Nouveau Monde par Mr. de la Condamine, qui piqua, en préfence de feu Mr. Muffchenbroek, & de MM. Van Swieten & Albinus, deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du fucre, expira en fix minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut feulement quelques inftants plus tard. Il fe peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort fenfible lorfqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, aient empêché ce préfervatif d'opérer en Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, fituée dans la Zone torride, où l'on a fouvent fauvé, avec le fucre, des hommes & des animaux bleffés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque. (*) Il eft poffible auffi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à fervir le remède qu'on doit prendre immédiatement après avoir été atteint par la flèche, l'activité du fuc dont elle eft imbue étant fi grande qu'un homme bleffé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contrepoifon, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorfqu'on lance, par le moyen d'une farbacane, de ces alènes à des finges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'inftant même de leur chûte, & ne vi-

(*) Comme je ne fuis pas Médecin, je laiffe à ceux qui le font, l'honneur de nous expliquer par quel méchanifme le fucre de cannes produit des effets fi furprenants. Il femble que cette fubftance agiffe fur le fang, dans l'inftant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laiffe pas à l'eftomac affez de temps pour digérer ce fucre.

vent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

Un Voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déja fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une seve vénimeuse, que les trois autres parties du monde connu : j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre, (*) toujours verd, d'un beau port, qui croît aux Isles & dans le Continent austral de l'Amérique : ses fleurs incarnates, du genre des monopétales régulières, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du *Nerium*, ou du Laurier-Rose, qui est de la même famille : elles sont suivies par des fruits en poire, qui renferment un osselet triangulaire, & fort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien éton-

(*) On connoît en Amérique deux espèces d'Ahouais, le grand, auquel on donne l'épithète de *Guacu*; & le petit, qu'on nomme *Ahouai-miri*; il sert aux mêmes usages.

nant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactefcent, dont le lait, pris à une certaine dofe, ne foit un poifon pour les hommes; (*) tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dofe qu'on le prenne, foit nuifible aux hommes. Notre figuier même, dont les fruits font fi fucrés, recèle une fubftance laiteufe, fort cauftique, qu'on fait entrer dans les véficatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui ofent faire des incifions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la fève, font contraints d'ufer du même ftratagème qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger eft le même. On épaiffit cette liqueur pour en compofer le venin des armes, qui agiffent avec autant de promptitude que les alènes des Cavères, & les traits des Caraïbes : le meilleur fpécifique qu'on ait découvert jufqu'à préfent pour en retarder les effets, eft la racine de *Caa-Apia*, qui végète au Bréfil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Hiftoire Naturelle de cette Province, par Pifon & Margraff. Les fels alkalis peuvent être employés au défaut de la racine Bréfilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funeftes du grand Ahouai, il eft difficile de concevoir

(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactefcents, depuis la campanulle jufqu'au figuier, fur lefquels j'ai eu occafion de faire des effais, je n'ai rencontré que le *Sumach* à fleurs rouges dont la fève laiteufe ne m'ait pas paru fort âcre: cependant c'eft indubitablement un poifon, ainfi que le fuc du *Sumach Rhus*, *myrtifolia*, *Monfpeliaca*; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette dernière plante, qui diffère tant de l'autre, j'ignore fi elle contient une fève laiteufe ou non.

pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages Contrées, des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. *Nisi est utile quod facimus, stulta est gloria.*

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales, on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des Isles de l'Océan Indien, & le long des Côtes, depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'Indoustan, n'ont point adopté cette pratique des Pays conquis : quelques autres Peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables Pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour assassiner des hommes à l'honneur du Prophète, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le signalement du sujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matière vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent & racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, *Chark*, & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion : quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualité très-nuisible, & à peu près comme l'*Hippuris*, & la *Conferva* dans nos climats pendant les grandes chaleurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, *Gulbdt-Samour*, ou fleur qui empoisonne le

vent : (*) il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninsule du Gange, à Malaca, au Pégu, sur les Côtes de la Chine, dans les Isles de Java & de Sumatra, on trouve les *Crics* & le *Canjares* : ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame, & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, sont après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les Pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisissent ces *Crics* envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infidèles ou incirconcis, (**) par une fureur qu'on ne sauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indoustan, & qu'ils font tuer ces enthousiastes à coups

(*) *Voyage de Perse. Tome III*, p. 12, *in-4to.*

(**) Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix-sept coups de *Cric*, treize matelots Hollandais, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint Martyr, dont on revère encore les cendres.

de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce Monde a si besoin.

On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne font pas partie du culte idolâtre, comme les vipères à Calicut : c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard *Gecebo*, assure que les Insulaires de Java en tirent le sang & le venin, pour en frotter leurs traits si redoutables : ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le fouettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des flèches. (*)

Le lézard *Gecebo*, qui sert à cette opération, naît dans plusieurs Provinces de l'Asie & de l'Afrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un fond de verd de mer : son caractère est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-fines : il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enlève la peau de la main, & gangrène les chairs. On

(*) *Historia Naturalis Indiæ Orient.* Lib. V. cap. 5.

a découvert que le contre-poiſon de ſa morſure eſt la racine du *Safran di tierra*, ou le *Curcuma*; ce qui me fait préſumer que ce ſpécifique peut auſſi ſervir contre les bleſſures des traits Javanois.

La coutume de ſe teindre le corps en jaune avec l'infuſion du *Curcuma*, ſi commune chez les Indiens, n'eſt point un caprice de mode, ou une parure folle & bizarre, mais une pratique ſalutaire contre la piquure des ſerpents & des inſectes. Les mœurs, ainſi que le culte religieux des Nations, tiennent toujours au phyſique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un Obſervateur mal habile. Le *Rocou*, dont on ſe peint en Amérique, y produit à peu près les mêmes effets que le *Curcuma* dans les Indes Orientales: au moins ſavons-nous que cette ſubſtance colorante eſt un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'inſtinct des Sauvages.

C'eſt dans l'Iſle de Macaſſar qu'on poſſède, au rapport de tous les Voyageurs, le plus horrible ſecret pour l'empoiſonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'eſt pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brûlant & vénéneux qui dévore ceux qui ſe repoſent ſous ſes branches. Il ne faut cependant ajouter aucune croyance à ce qu'Argenſola rapporte à ce ſujet: (*) il ſoutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres eſt mortelle, ſi l'on n'a ſoin d'aller ſe poſer du côté de l'Orient, où l'ombre eſt le remède du premier venin: ce conte eſt ſi puérile,

(*) *Conquête des Moluques*. Tome I, p. 50.

qu'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuisibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre ; & voilà à quoi se réduit le merveilleux de l'Auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espèce d'Ahouai, qu'on envénime les petites flèches à sarbacane, qu'on connoît sous le nom d'*Alênes de Macassar*, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frère de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a prétendu si long-temps. Il dit que *Sumbaco*, qui étoit Roi de Macassar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais, condamné à mort pour crime d'assassinat : ce Prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flèche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on blessât le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver, s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris : Tavernier pria alors *Sumbaco* de blesser le patient au gros orteil du pied droit ; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un Bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux Chirurgiens coupèrent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison, relativement au reste du corps ; mais quand l'amputation fut faite, l'Anglais expira dans des convulsions. (*)

(*) *Voyage des Indes*. Livre III, Chap. XIX, Tome II.

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux Chirurgiens. Ils auroient dû sur le champ serrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'assassin *Sumbaco* dit que lui seul, dans toute son Isle, connoissoit le véritable préservatif de ses flèches, qui ne lui furent pas d'un grand secours ; puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa forteresse en un jour, par sept mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans fondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar étoit le noyau du *Tavarcaré*, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en font tous les Princes des Isles de l'Océan Indien, est plutôt fondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée. (*)

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique : on peut aussi consulter une Lettre fort curieuse de Mr. Speck.

L'Empereur Rodophe II, présenta jusqu'à quatre mille florins pour une des noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes, où elles essuient une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives : ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remèdes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des Charlatans, des Jongleurs, ou des fourbes.

Neuhof, ce Voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été blessés à Macassar par des pointes envénimées, qu'on leur souffloit avec une tube, apprirent d'un Vieillard du Pays, qu'il n'y avoit d'autre remède que de prendre à l'intérieur de la fiente humaine : les essais qu'on en fit, produisirent très-souvent d'heureux effets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matière, ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alênes, est une extase violente : elles paroissent enivrées, chancèlent, & tombent mortes à la renverse : leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet Auteur ait été Médecin dans l'Isle de Java pendant plusieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire, j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rapport; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces flèches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le sang : cette coagulation occasionnera, à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale; mais d'où résulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si subite, & la solution totale des attaches des muscles, si tenaces dans les corps sains? Bontius a prudemment laissé ce problème à résoudre aux Médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du *serpent*

pourrisseur, ainsi nommé à cause du singulier effet de sa morsure, qui fait tomber en putréfaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un Officier Romain, piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le *Pourrisseur*, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à sarbacane, les Macassars ont encore des *Crics* & des poignards également empoisonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lesquels ils firent, au siècle passé, de grands ravages dans le Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le Chevalier de Forbin, que le hazard avoit mis à la tête des Troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui tentèrent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en prenant de fortes doses d'*Opium*, qui, en les aveuglant sur le danger, les faisoient affronter la mort avec une intrépidité brutale. (*)

Chèz les Achémois on se sert aussi de ces petites flèches du calibre de celles de Macassar : en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr. Croke, Président du Comptoir Hollandais de Surate, qui plusieurs années après, les souffla à des écureuils perchés sur des palmiers, lesquels tombèrent morts dès qu'ils furent atteints.

On

(*) On sait que tous les Orientaux, & les Turcs mêmes, se servent à la guerre de l'*Amphion*, ou de l'*Opium*, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme; & prise à une dose double, le rendre alerte, vif & furieux.

On retrouve encore cette pratique dans l'Isle de Ceylan, où l'on tire la matière vénéneuse du *Nerium* ou du Laurier-Rose, qui a une qualité fort mal-faisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipère.

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs Sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute antiquité.

Pline rapporte dans son vingt-septième Livre, que les Gaulois exprimoient du *Limeum* une substance vénimeuse dont ils frottoient les flèches à chasser le Cerf. Nous ne savons pas positivement à quel genre de plante le *Limeum* doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriosité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les Anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. Mr. Linneus a décrit un sujet auquel il donne le nom de *Limeum*, (*) & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales, qui renferment de petites semences dans des capsules globuleuses ; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de *Limeum* est Gaulois, & non Latin ; ce qui auroit dû déconcerter les Commentateurs. (**) Il paroît, par le passage suivant du même Livre, que c'étoit une espèce d'Ellébore, de Mo-

(*) *Systema Naturæ. Ed. X.* N°. 1128.
(**) Picard prouve, dans sa *Priscâ Celtopædiâ*, *p.* 174, que *Limeum* est un mot de l'ancien idiome Gaulois, qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

relle, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces Peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs flèches, afin d'attendrir la chair du gibier.

Indépendamment de cette composition, destinée à la chasse du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matière étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour le *Frutex terribilis*, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier ; mais son fruit étoit comme celui du cormier : quand on déchiquetoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit. (*) Je suis presque certain que cet arbre, ainsi dépeint par Strabon, est le Caprifiguier, qui croît naturellement en Province & en Languedoc, & dont le suc laiteux est un puissant caustique : il enlève la peau de la main de ceux qui le touchent, corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & le redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû sans doute produire d'affreux symptômes, lorsqu'une flèche enduite de son suc l'introduisoit dans le sang des animaux.

(*) *Huic etiam fides est adhibenda, arborem in Galliâ nasci fico simillimam, fructum autem corno similem gignere : undè pharetræ fabricantur : eam, si incidas, letalem succum effunderè ad inungendas sagittas utilem.* Lib. IV. p. 138.

Il n'y a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les Peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'est, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante sortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique ; & ces quarante espèces appartiennent à trois classes Botaniques, bien différentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses : il suffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le *Thora Valdensis major* a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare, puisqu'elle a été si mal observée : on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue ; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le *Thora* produit des fleurs à quatre pétales : Mr. Valmont le répète dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire Naturelle, que nous avons consulté à ce mot, & il y a lieu d'en être surpris ; vu que le *Thora* a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules, auxquelles le *Thora* est apparenté de l'avis de Mr. Valmont même.

Il croît dans les Isles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride, qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosiforme, ordinairement jaune, remplie d'étamines, auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules : la racine est formée de dix petits tubercules charnus en fuseau, qui viennent s'unir à une espèce de cou-

sonne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le *Thora*, la plus vénimeuse de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuses; sur-tout quand on le prend dans son sol natal; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé *faux Aconit*, par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu, & plus lu peut-être que Tournefort même par le vulgaire des Médecins.

L'expression des racines du *Thora* est encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chasse, comme les piques & les baïonnettes : on la mêle aussi, avec beaucoup de succès, dans les apâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne; car pendant sa floraison elle est trop foible : on en écrase les racines sur une pierre, ce qui produit une espèce de bouillie épaisse, qui étant caustique & corrosive, décompose le sang des animaux qu'on blesse légérement avec des armes qui en sont enduites. (*)

Les autres plantes employées chez les Anciens pour armer les dards, sont les Aconits-Napels, &

(*) Dodonée décrit une seconde espèce de *Thora*, auquel il donne par préférence l'épithète de *Valdensis*. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler, que par sa petitesse, & sert aussi à envénimer les traits : son contre-poison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'Imperatoire des prés.

Quant à l'*Anti-Thora*, il ne semble guères répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, & je sais qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

ſur-tout l'*Aconitum-cynoctonum*, comme le dit expreſſément Dioſcoride. (*)

Le Géographe Strabon, que nous avons déja cité, rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette Contrée ſi fameuſe par ſes poiſons & ſes empoiſonneurs, il y a un Peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduit ſes flèches d'un venin fort ſingulier, qui ne tue pas ſeulement les perſonnes bleſſées, mais qui répand encore une odeur ſi pénétrante & ſi nuiſible, qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre. (**) Il eſt impoſſible de deviner ou de concevoir comment on a pu compoſer une drogue dont la puanteur n'agiſſoit que quand la flèche étoit décochée; ſans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que ſon ennemi; hormis qu'on ne ſuppoſe que les Colchides aient poſſédé un préſervatif particulier contre la dangereuſe évaporation de leurs propres armes: mais c'eſt imaginer un phénomène inexprimable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut abſolument pas ſuſpecter ou récuſer le témoignage d'un Ecrivain auſſi judicieux & auſſi ſage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne ſauroit rendre raiſon du fait qu'il rapporte, puiſqu'on ne connoît aucune matière dans la Nature, capable de produire de tels effets ſans le ſecours du feu, qui eſt néceſſaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'eſt ſervi, dit-on, en Eu-

(*) Lib. IV. cap. 81.

(**) *Soanes veneno ad fœtoria mirificè utuntur, quod eos etiam qui venenatis ſagittis non ſaucii ſunt, odore offendit.* Lib. XI. p. 350.

rope immédiatement après l'invention du canon : j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour composer cette poudre dont on doit remplir, à ce qu'il assure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable, qu'elle étouffe ceux qui sont à portée de la respirer. Cette méthode d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du soufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aisé dans un souterrein qu'en plein air ; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'Artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de Livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fusil qu'il tira par la fenêtre dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.

Je terminerai ce Chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui enduisoient les leurs de sanie de vipère & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité, qu'il n'y avoit pas de remède pour de semblables blessures, *irremediabile scelus*, dit Pline, qui ne spécifie pas la Tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se feroit point avisé de chercher des vipères, que le

moindre froid tue : on doit ſuppoſer qu'il eſt queſtion des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette eſpèce.

Le venin de la vipère eſt un ſel acide, qui, en ſe cryſtalliſant, préſente des angles ou des pointes extrémement ſubtiles & tranchantes : (*) pour peu qu'il touche le ſang, il y produit un caillement & un trouble ſi conſidérables, que la mort s'enſuit infailliblement, ſi on n'a recours à des remèdes prompts & efficaces. Ces qualités bien conſtatées, peuvent nous expliquer le motif qui faiſoit employer aux Scythes le ſang humain dans la compoſition de leur poiſon : il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyſon aſſure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de ſang caillé à des vipères, qui étant irritées juſqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véſicules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de ſe cryſtalliſer; car quoiqu'on manque abſolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de ſa force, lorſqu'il devient ſel cryſtallin par l'évaporation; puiſque nous voyons que le tartre diſſous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté, le ſang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-pernicieuſe, dont les Scythes ont pu avoir con-

(*) Voyez le Traité *de Viperâ*, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelſon. Nous n'avons rien de mieux ſur la vipère que cet excellent Traité.

noiſſance; puiſqu'elle n'a point échappé à la baſſe méchanceté des barbares de l'Afrique.

Il faut que les Romains aient, de temps en temps, eſſuyé des bleſſures faites avec des armes envénimées ſelon le procédé qu'on vient de décrire; car Pline étale une longue liſte d'antidotes contre les plaies qu'il appelle ſcythiques, *vulnera ſcythica*; quoiqu'il aſſure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réfractaires aux remèdes. Il faudroit avoir beaucoup de loiſir, & encore plus de patience pour analyſer les ſpécifiques découverts par ce Naturaliſte : le plus court eſt de conſeiller les ſels Alkalins, qui ſuffiſent pour arrêter l'effet de tous les traits empoiſonnés avec la bave des ſerpents & des vipères.

Ce qui nous reſte à rapporter en dernier lieu ſur les flèches des Brachmanes, eſt emprunté de Diodore de Sicile; (*) qui ſemble l'avoir tiré des Ecrits d'Ariſtote, Auteur contemporain, & inſtruit peut-être par les Officiers mêmes de l'Armée d'Alexandre. Ce Conquérant, né pour le malheur de l'Aſie, pénétra dans l'Inde, par une ſuite de déprédations & de maſſacres, juſqu'à *Harmata*, dernière habitation des Brachmanes, qui ſe fiant ſur le poiſon de leurs armes, oſèrent ſortir de leurs murailles, au-lieu d'attendre un ſiège en forme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légères, qui fuyant à deſſein, les attirèrent ſur l'avant-garde de la grande armée : là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes bleſſèrent un fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autres Pto-

(*) *Vita Alex. an. IX, p.* 120. *Trad. Coſſi.*

lémée, qui avoit fuccédé à Ephestion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant fini par être battus, s'abandonnèrent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les fymptômes affreux qui furvenoient aux foldats bleffés, & à ceux mêmes qui n'avoient été que légérement effleurés pendant l'action: ils devenoient roides, fentoient des douleurs très-aiguës & des convulfions violentes: leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc; ils vomiffoient de temps en temps une matière bilieufe, qui annonçoit que la mort étoit fur le point de les enlever. A ces fignes, fi exactement détaillés, on reconnoît le poifon de la vipère, ou du *Cobra de Capello*.

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que fur le fort de Ptolémée: tel étoit fon caractère, qui ne s'eft jamais démenti, de plus aimer un feul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoient écrire l'Hiftoire fans y mêler des fables, & des fables très-abfurdes; Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de trifteffe, eut un rêve qui fauva la vie aux Macédoniens bleffés: il lui apparut en fonge un animal qui tenoit dans fa gueule une efpèce d'herbe, dont il expliqua les vertus; ce qui éveilla Alexandre, qui fit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poifon des flèches de l'ennemi.

Il eft manifefte, comme l'obferve très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, felon le goût de leur fiècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureufement cinq ou fix copies dans

nos Histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisette, de la bétoine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois : je me souviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son Médecin Péna eut une vision, par laquelle le Ciel lui fit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des Médecins & des Philosophes assez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour fléchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remède de ses blessures : car c'est un axiome que tous les Peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

Le procédé des anciens Barbares de l'Inde n'avoit rien de fort remarquable : ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux, qu'on écrasoit, & qu'on jettoit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpents, où l'on trempoit ensuite les traits & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient pas la force instantanée des aiguilles de Macassar, ni des flèches des Caraïbes ; vu qu'il s'écoula au moins une partie de la nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier appareil : il vécut encore long-temps après, & devint, comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les Etats usurpés par son Maître.

Nous avons déja vu qu'on se sert chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpents, de la *terre mé-*

rite ou du *Curcuma long :* il se peut que les Brachmanes leur ont transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flèches corrosives : l'emploi qu'on fait chez nous du *Curcuma* avec tant de succès pour guérir la jaunisse, (*) prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipère, du *Cobra de Capello*, & du *Gecche* dont la piquure excite une vraie jaunisse, qui ne diffère de l'ictère ordinaire que par sa violence. Je sais que les Bramines Indiens, & sur-tout les Faquirs-Jaguis, prétendent que les anciens Brachmanes leur out conservé, dans un *Beth* du *Hanscrit* ou du *Vedam*, la recette de la pierre qu'on nomme vulgairement *Pierre de serpent à chaperon*, comme un excellent antidote contre les blessures des flèches envénimées, & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition, où ils font entrer la *Terre Sigillée*, qu'ils achètent des Marchands Turcs ; & c'est pourquoi elle happe à la langue, & fait ébullition quand on la jette dans l'esprit de nitre, & même dans de l'eau claire. (**) Les Religieux Missionnaires dans les Etats du grand Mogol ont long-temps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique, qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Physique a détruit entiérement cet indigne commerce.

(*) *Voyez la continuation de la Matière Médicinale* de Mr. Geofroi, à l'article de *la Terra Merita.*

(**) On a débité long-temps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue & plissée qui enveloppe sa tête ; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps : celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du Couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce fleurissoit du temps des P. P. Kircher & Boius.

La meilleure Pierre à Serpent, soit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'on la conserve : j'ai même trouvé l'extrait d'une Lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il assure avoir éprouvé les plus excellentes pierres sur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpions de Tunis, des vipères d'Italie, & des fiches enduites d'huile de tabac, qu'on sait être un poison des plus actifs. Il arriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'où l'on peut hardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une blessure de vipère, on y fait plus de bien, ou moins de mal, qu'en usant de mille pierres de serpents à chaperon.

Tels sont les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être rassemblés, pour éclaircir une matière qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes Recherches, dont j'ai rendu compte avec toute la clarté & la précision dont je suis capable. Il faut oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remèdes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués.

Fin de la cinquième Partie.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR
LES AMÉRICAINS.

SIXIEME PARTIE.

AV

Plusi
m'o
Partie,
tres; &
faudroit
sapprou
tres n'o
on les
des pas
j'ai tâch
car je n
ostentat
liberté,
& qu'on
amis, a
l'effusio

La
sembler
au nom
qui regu
des supe
l'esprit h
porte de
vons ign
rien pe
Marm.
Espagno

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Plusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empêché de suivre, dans cette sixième Partie, l'ordre des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important, qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désapprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvera insérées ici : j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; enfin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire ostentation aux yeux du Public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très-souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'effusion d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la Religion des Américains semblera peut-être trop courte, si l'on réfléchit au nombre presque infini des différents cultes qui regnoient au Nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain : il y en a très-peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que Mr. de Marm... prépare un Ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrèrent les Américains pour

leur prêcher un Dieu de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mille fois rebattu; mais qui pourra cependant encore exercer le génie & le style des Ecrivains élégants, qui mettront en épigrammes & en antithèses ce que Las Casas a dit très-naturellement.

Je ne donne pas l'Essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors-d'œuvre : c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamschatka, comme un Savant a osé le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, & qui par-là même paroîtront hazardées; mais cette Lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un Savant à qui j'ai des obligations.

Comme j'ai parlé, dans mon premier Volume, de l'état des Missions de la Californie, j'ai ajouté ici quelques éclaircissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de mes amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.

SIXIE-

SIXIEME PARTIE.

LETTRE I.

à Mr. ***

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il eſt vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du Nouveau Monde, une eſpèce de Confeſſion & de Communion. Je vous avoue que le conſentement de tous les Hiſtoriens Eſpagnols ne permet guères de douter que ces deux Peuples Américains n'euſſent, dans la ſomme immenſe de leurs ſuperſtitions groſſières, quelques uſages qui ne différoient pas beaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais ſi on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les différentes parties de notre Continent, on y reconnoîtra des inſtitutions ſemblables ; & l'étonnement ceſſera.

A la grande aſſemblée des Gaulois qui ſe tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce, aux environs de Chartres, tous les *Druides*, les *Druideſſes*, les *Samotheis*, les *Saronides*, les *Bardes*, les *Vacies* & les *Eubages*, qui compoſoient le nombreux Clergé de la Gaule, faiſoient ranger le Peuple en cercle, où l'on chantoit, *Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté* ; enſuite le grand Pontife, choiſi d'entre l'ordre des *Samotheis*, béniſſoit une certaine quantité

de pains & quelques cruches d'eau, & après plusieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les Prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain consacré, & une portion de cette eau lustrale, qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules-César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a guères de Religions qui n'aient ordonné de manger & de boire, à de certains jours, en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'aient pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la Loi.

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Maïs une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pétrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le Temple, soit chez lui, lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce Peuple eût borné son zèle à faire de tels Dieux & à les dévorer ; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le Sanctuaire de ses Idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit pendant douze mois dans le Temple ; atrocité dont on a aussi accusé les

Juifs, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons, qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion. (*)

(*) Pour réfuter cette énorme accusation d'Apion, Josephe se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections & les réponses qu'on y pourroit faire, si l'on y vouloit répondre.

Object. de Josephe. *Si l'on n'avoit nourri dans le Temple de Jerusalem qu'un homme, & qu'on eût voulu manger cet homme au bout de l'année, il est certain qu'une si petite portion n'eût pu suffire pour rassasier les seuls Juifs de la Capitale de la Palestine, ou de la Terre-Sainte.*

Réponse. Il n'étoit point nécessaire de rassasier tous ces fanatiques : aussi Apion ne le dit-il pas : il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du Temple.

Object. *Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le Temple un Etranger qu'on y nourrissoit pour le manger, ce Prince n'eût pas manqué, pour gagner la faveur des Grecs, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Etats.*

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit soustrait à l'implacable haine des Juifs contre tout le genre-humain. D'un autre côté, le Grec délivré n'étoit pas Sujet d'Antiochus ; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa Patrie, où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Turcs, feroit-on en droit de nier ce fait, sous prétexte que ce Français n'a pas été montré en pompe dans toute la Grande-Bretagne?

Object. *Les Grecs n'étoient pas les seuls ennemis des Hébreux ; pourquoi ces Hébreux auroient-ils donc plutôt mangé un Grec qu'un Perse, ou un Egyptien?*

Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendre des Egyptiens & des Perses, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit sous la garantie du droit des gens adopté chez les autres Nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses ennemis pendant le courant de douze mois : aussi Apion ne le dit-il point.

Les Péruviens célébroient, au folftice d'été, une grande fête, qu'on nommoit le *Raymi :* elle duroit neuf jours, pendant lefquels tous les travaux ceffoient, le Peuple s'attroupant alors pour faire fes dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches ou les Idoles nationales, & pour fe livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un fcandaleux contrafte dont on retrouve des exemples dans tous les Pays de la terre. Le principal acte du *Raymi* confiftoit à manger le pain facré, qu'on appelloit *Cancu*, dont l'apprêt exigeoit beaucoup d'obfervances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être pêtri que par les vierges dévouées au culte de *Pachacamac* ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir foigneufement garanti de toute efpèce de fouillure; & comme la fuperftition voit des fouillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du *Cancu* auffi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulet-

---

Object. *La Loi & la Coutume défendoient de manger dans l'intérieur du Temple de Jerufalem; donc il n'eft pas vrai qu'on y ait nourri un homme.*

Rép. La Loi & la Coutume défendoient à Jerufalem de tuer des hommes entre le Temple & l'Autel, & cependant on y avoit tué plufieurs perfonnes, & entr'autres Zacharie, *quem occidiftis intra Templum & Altare.* Donc on commettoit chez les Juifs beaucoup d'irrégularités contre la Loi & la coutume : fi on les a tranfgreffées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? puifque c'étoit un moindre crime de manger dans le Temple que d'y affaffiner Zacharie. Ce n'eft donc rien objecter que d'objecter la Loi, dès qu'il confte qu'elle n'a pas été refpectée : c'eft comme fi l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des *Auto da fé* en Efpagne, en difant qu'il y a chez les Efpagnols une Loi qui défend l'homicide.

Je laiffe maintenant à juger au Lecteur fi Jofephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

tes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées : le sang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain qu'on distribuoit à tous les assistants, qui le mangeoient en présence des Idoles, des Prêtres, & de l'Inca, toujours assidu à présider à cette solemnité.

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux Auteurs Espagnols, que les Péruviens communioient à la manière des Chrétiens : mais en vérité, je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justesse qu'une comparaison peut avoir, soit qu'on envisage l'extérieur de cet acte religieux, soit qu'on considère le sens intrinsèque que les Chrétiens & les Américains y attachent ; puisque les uns & les autres mangent dans leurs Temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convaincus d'avoir un repentir sincère de leurs fautes, en prenant le pain sacramental qui leur sert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur, & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'aient la plus parfaite ressemblance.

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le *Raymi*, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces Peuples alloient révéler leurs péchés à des Prêtres nommés *Tschusyres*, qui tenoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au Pénitent, proféroient ces paroles, ou

des paroles ſemblables : *Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes péchés, comme je romps cette corde*, qu'ils caſſoient par le milieu ; & le confeſſé étoit cenſé abſous. Quand il s'y préſentoit pluſieurs cas graves, il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleſſe, & un pécheur de quelque importance eût ruiné un de ces *Tſchuſyres* en cordons, ſi ce n'eût été la coutume de les payer d'avance. Acoſta ajoute que les femmes ne ſe confeſſoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui ſoutiennent qu'il eſt auſſi indécent qu'injuſte qu'une honnête femme aille faire confidence de ſes ſottiſes à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des paſſions bien différentes, ne ſauroit être le juge d'un autre ſexe que du ſien. On a vu à Veniſe une fille qui ſe diſoit la Meſſie des femmes, & qui raiſonnoit à peu près comme on raiſonne en Syrie ; mais malheureuſement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le ſeul Guillaume Poſtel qui lui donna raiſon.

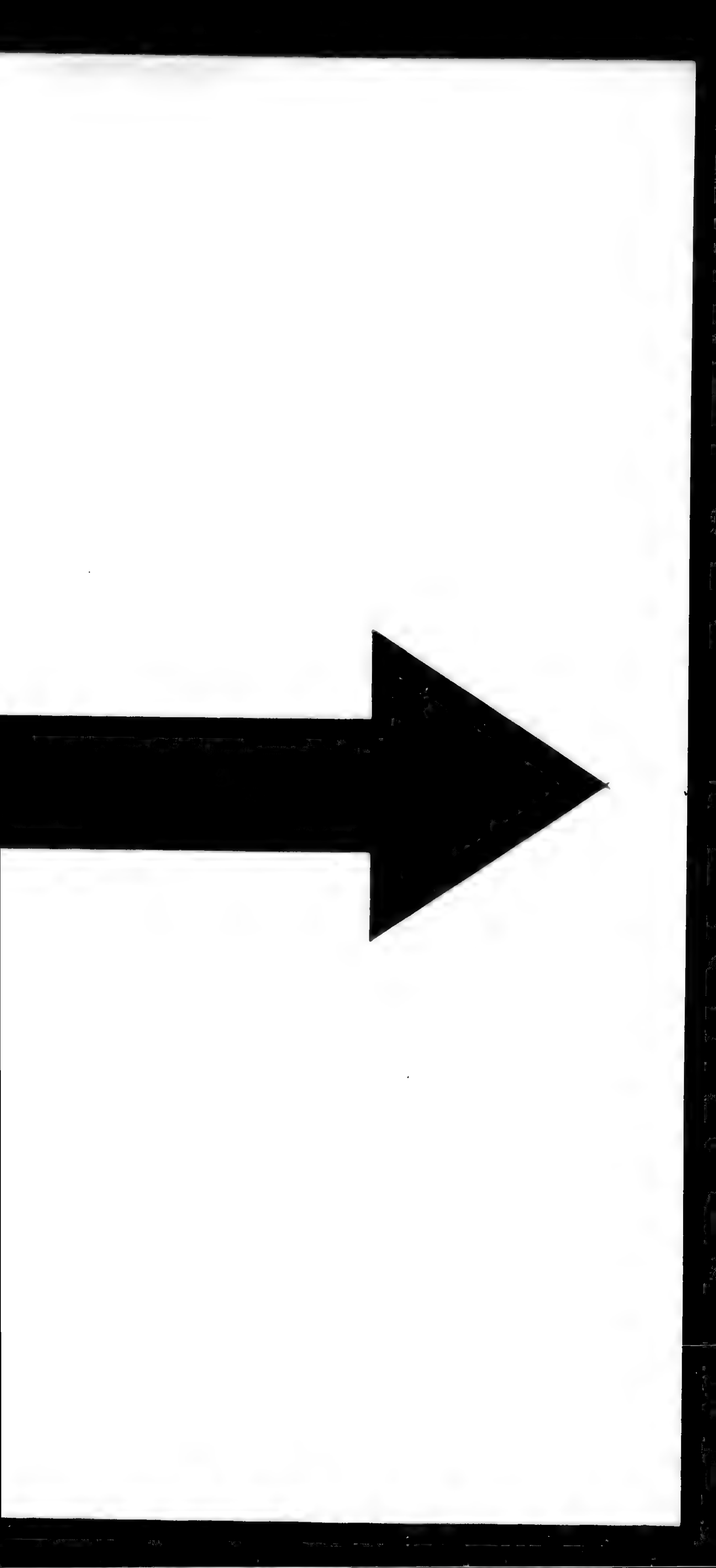
L'Auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il exiſtoit entre les Confeſſeurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réſervés à des *Tſchuſyres*, plus éminents en dignité, qu'on pourroit ſurnommer les Charlatans par excellence. (*)

(*) Gaſpar d'Ens rapporte qu'on ſe confeſſoit auſſi à Nicaragua : Herrera & Linſcot ajoutent que cet uſage étoit auſſi établi à la Péninſule de Jucatan, où tous les Sacrificateurs ſe marioient, hormis ceux qui faiſoient les fonctions de Confeſſeurs jurés.

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un stratagème merveilleux pour se dispenser de révéler leurs péchés à des Prêtres : ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de Juge compétent que Dieu seul, d'où ils concluoient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit pro[illegible] étoit tellement sans replique au Pérou, que le G[illegible] Pontife de Cusco absolvoit toujours d'avance l'E[illegible] reur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envi[illegible] faire sa confession au Ciel.

Qui croiroit après cela que les Américains, si accoutumés de se confesser à des Prêtres de leur Religion & de leur Pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesser avec sincérité aux Missionnaires Catholiques? Cela est si vrai, qu'au seizième siècle un homme fort zélé pour leur salut, alla tout exprès à Rome, & fit un Livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occidentaux, qui ne pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'Auteur de l'Ouvrage intitulé *de procurandâ Indorum salute* attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint Siège, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces : " Je ne saurois comparer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un Ecclésiastique „ Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a „ quelques années, demander au Souverain Pontife un „ ordre pour déraciner tous les plants de vignes en „ Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé „ de s'y enivrer.





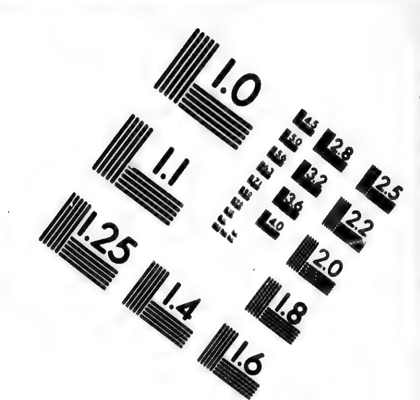
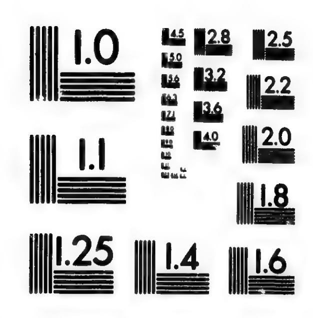
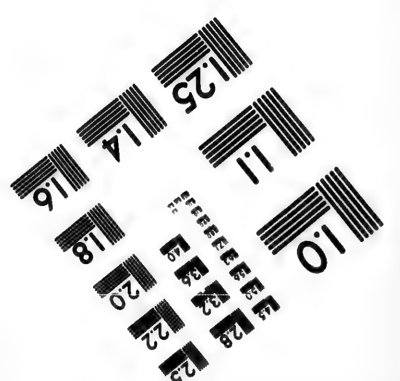


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

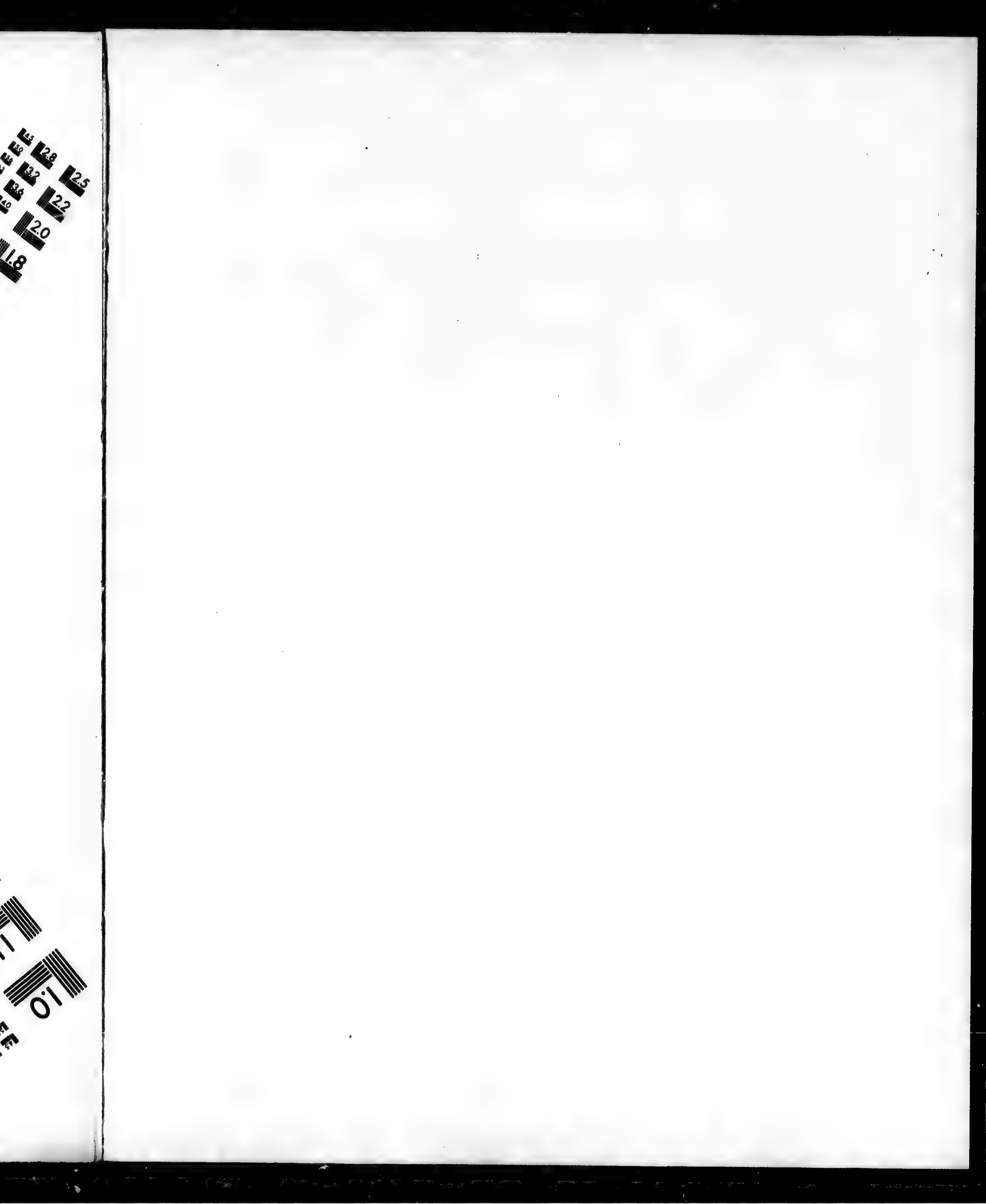


6"



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.0

C'eſt aux Théologiens à apprécier cette comparaiſon & ces invectives d'un furieux contre une perſonne bien intentionnée, qui conſeilloit un remède extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape rejetta avec mépris ce projet ſalutaire, les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, établis aux Indes, n'en agirent pas moins comme ils voulurent, (*) en refuſant, ou en accordant les Sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroiſſoient être moins imbécilles que les autres : & le nombre de ceux à qui on adminiſtre aujourd'hui la Communion, eſt très peu conſidérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acoſta, qui nous a fourni de ſi grands détails ſur l'ancienne confeſſion des Péruviens, s'eſt fait illuſion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on eſt ſoi-même imbu. Oui ſans doute, je n'héſiterois point d'accuſer cet Hiſtorien de s'être

(*) Il eſt étonnant que l'Eſpagne, ſi ſouvent eſclave de la Cour de Rome, ait ſu, par la profondeur de ſa politique, ſouſtraire à la *Camera Apoſtolica* le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Annate de ces riches Provinces : ils ne peuvent conférer ni Evêché, ni Canonicat, ni bénéfice dans toute l'étendue des Indes Eſpagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Enfin on a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient Evêchés ſur Evêchés en Amérique, pour y fonder d'autant mieux la puiſſance papale. On peut preſque dire que Paul III abuſa du plaiſir de créer des Archevêques & des Evêques aux Indes, puiſqu'il en fit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Cuſco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragua, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

groſſiérement mépris, ſi on ne ſavoit que la Confeſſion a été de temps immémorial adoptée chez plusieurs Nations, où on ne l'auroit ni cherchée, ni ſoupçonnée. Avant qu'on eût quelque connoiſſance du *Sadder*, on ſe ſeroit moqué en Europe d'un voyageur qui eût aſſuré qu'on s'eſt confeſſé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perſe, ou les Ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométiſme, comme la Religion Judaïque a été détruite par le Chriſtianiſme : mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du *Sadder*, extrait du *Zend-paſend-voſta*, attribué à Zoroaſtre, ou à Zerduſt, le Légiſlateur des Parſis, on ne ſauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'abſolution, la pénitence, & tout ce qui conſtitue la Confeſſion formelle, telle qu'elle ſe pratique, ou qu'elle devroit ſe pratiquer dans les Pays Catholiques. Comme le Livre du Docteur Hyde eſt devenu fort rare, je vous citerai le paſſage qu'on lit à la PORTE XLIX, pour que vous ſoyez en état de juger ſi l'on peut l'entendre dans un autre ſens que celui que j'y crois découvrir. (*)

(*) *Quando alicui supervenit aliquod peccatum, recitet Pitupht...... & accedat ad Sacerdotem, & ad purioris animæ Desturum. Cum ad Destur seu Præsulem aliquem veneris, & veniam seu remissionem petieris, ex ejus benedictionibus minuetur peccatum. Quando absolutionem alicui fecerit Destur religiosus, augetur ejus religio, & minuetur simultas. Certissimè scito, quod peccatum illud, quod ab eo requirebatur, exindè meritorum beneficium percepisse...... Si non invenerit aliquem Bibdin, tum lucido animo coram Churshid, seu sole, se sistat..... propter commissa peccata sua mæstus.* De Religione Perſarum, p. 461, in-4to.

Tavernier nous apprend que de ſon temps les Guèbres de la Perſe confeſſoient encore à leurs Prêtres, qu'ils nom-

Vous savez que les Mystères d'Eleusis, qui étoient, dès la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confession générale de la part des initiés. Ces Mystères passèrent des bords du Nil dans l'Isle de Crète, dans celle de la Samothrace, & de là dans le Continent de l'Asie mineure, où les honnêtes gens s'accoutumèrent insensiblement à se confesser; il est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirer le voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les Prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il se présenta aux Mystères, il leur demanda effrontément de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. *De Dieu même*, lui dit-on. *J'en suis charmé*, repliqua-t-il, *je me confesserai donc directement à Dieu, & non à vous, qui n'êtes que des sycophantes.* Cette hardiesse qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression sur l'esprit des auditeurs, fut regardée comme une étourderie qui ne tiroit pas à conséquence : on s'étonna seulement de voir aux Mystères un Philosophe qui ne croyoit pas aux Mystères.

A Rome on absolv[illegible]s coupables dont les crimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau fulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu

ment *Cazi* ou *Kaddi*, les péchés dont ils avoient droit d'absoudre; car il y a des cas réservés au grand Pontife, qu'on nomme le *Destour Destouran*, ou la *Règle des Règles*, & qui, selon Chardin, réside à Yezd, d'où il ne sort jamais : il y a dans cet endroit une espèce de Collège où l'on enseigne aux jeunes Prêtres le Code religieux, tel qu'il est exposé dans le *Sadder*, qui a été rédigé sur les anciens Livres, en 1500, par un Guèbre, qui se nommoit fils de *Melich-Shadyc*, & qui étoit dans la fonction de *Destour*.

que l'eau lustrale ordinaire. Les *Moulabs*, ou les Docteurs Persans, qui content de Jesus-Christ tant de choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance, (*) disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux Mystères d'Eleusis d'Egypte, pendant le séjour qu'il fit dans ce Pays, d'où l'idée lui vint d'établir la Confession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Eglise, on ne confessoit pas les péchés véniels: on est redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens postérieurs aux cinq premiers siècles.

Les Relations nous apprennent qu'on a aussi observé une espèce de Confession chez les Japonois, & les Indiens restés fidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrémité du monde à l'autre, de calmer les troubles de la conscience outragée, en inventant des artifices frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne sais si l'on doit plaindre ou féliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils aient réussi.

(*) On trouve dans Chardin, que les *Moulabs* de la Perse assurent aussi que Jesus-Christ étoit en correspondance avec le Médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les *Moulabs*, nous savons bien que c'est un conte Oriental, né de l'opinion que tous les Peuples de l'Asie ont de Jesus-Christ, qu'ils regardent comme un ancien Médecin qui guérissoit la cataracte & la goutte. Tous les Missionnaires Catholiques ne sont soufferts en Perse, en Turquie, & aux Indes, qu'en qualité de Médecins & de Chirurgiens. Le petit Peuple s'imagine en Perse, que généralement tous les Chrétiens sont Médecins, ou Charlatans.

Ces conſidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où vous paroiſſez être en regardant comme une fable mal imaginée tout ce que les Ecrivains Caſtillans ont dit de la façon dont les Péruviens ſe confeſſoient. Je vous accorde volontiers que le métif Garcilaſſo a tâché de ſuſpecter leur témoignage; mais, ſi l'on y prend garde de près, on s'appercevra que ſon rapport ne diffère pas ſi eſſentiellement qu'on le croit, d'avec celui du Pere Acoſta. " Les Péruviens ,, croyoient, dit-il, que le Soleil révéloit ſes loix à ſon ,, fils, leur Inca; ainſi la déſobéiſſance leur paroiſſoit ,, un ſacrilège, & ſouvent ceux qui ſe ſentoient cou- ,, pables, alloient volontairement & publiquement de- ,, vant le Juge déclarer les fautes qu'ils avoient commi- ,, ſes, & dont perſonne n'avoit connoiſſance; car étant ,, perſuadés que l'ame ſe condamnoit elle-même, & ,, que leurs fautes cauſoient les malheurs publics & ,, particuliers, ils les vouloient expier par la mort, ,, pour empêcher que le Soleil ne leur envoyât d'autres ,, afflictions. C'eſt de là que les Hiſtoriens Eſpagnols ,, ont tiré que les Indiens du Pérou ſe confeſſoient." *P. 26. T. II.*

Je vous demande maintenant ſi, malgré ce paſſage, on n'eſt pas en droit d'aſſurer que la Confeſſion étoit établie là où les coupables n'avoient d'autres accuſateurs qu'eux-mêmes, là où l'on ſe croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ſes fautes ſecretes à des Juges publics, là où l'on s'imaginoit enfin que l'aveu ingénu & volontaire de ſes péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de déſarmer la colère des Dieux irrités?

Si vous ſuppoſez que Garcilaſſo a un peu embelli la Confeſſion des Péruviens, & que le Père Acoſta l'a rendue un peu ridicule avec ſes cordons ; il vous ſera facile de diſcerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette inſtitution, qu'on a retrouvée en Amérique, parce que les mêmes cauſes ont dû produire des effets analogues par-tout où il y a des hommes : ils ont toujours été foibles & indulgents envers eux-mêmes ; ils ont toujours été abuſés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Comme j'ai parlé aſſez au long, dans un Chapitre particulier, de la Circonciſion des Mexicains, il ne me reſte rien à y ajouter, ſinon de vous dire que je ne ſaurois me perſuader que les Prêtres du Mexique aient adreſſé aux enfants, après leur avoir fait une inciſion au prépuce & aux oreilles, ces paroles ſacramentales : *Souvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir ; ſouffrez donc, & taiſez-vous.* Il y a des perſonnes qui ont admiré le grand ſens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun ſens : car il n'eſt pas décidé que nous ne ſoyons nés que pour ſouffrir ; & quand nous ſouffrons, aucune Loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le ſort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des Loix ſi abſurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs, comment pourroit-il venir dans l'eſprit de quelqu'un, ſinon d'un inſenſé, d'ordonner à un petit enfant de ſe taire, ſous prétexte qu'il n'eſt venu au monde que pour ſouffrir ? J'aimerois donc

mieux ſuivre en cela les Auteurs qui nous ont tranſmis d'une façon contraire les paroles ſacramentales des Prêtres Mexicains, en aſſurant que ces impoſteurs cruels diſoient à ceux qu'ils circonciſoient : *Souvenez-vous que vous êtes nés pour ſouffrir ; tâchez donc de ſupporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, ſi vous voulez.* Il y auroit eu au moins quelque ombre de raiſon dans cette ſentence, à laquelle on a peut-être auſſi peu penſé qu'à l'autre.

Il n'en eſt pas ainſi du diſcours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frère François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la Foi Chrétienne, en lui parlant de Jeſus-Chriſt, & en le menaçant de mettre ſes Etats à feu & à ſang. On convient généralement que ce Prince répondit en ces termes :

Ceſſe, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né.... & mort.... Celui que j'adore eſt immortel, & le vain pouvoir des humains ne ſauroit s'étendre juſqu'à lui : mon Dieu eſt donc, ſans comparaiſon, ſupérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en impoſes pas, en me contant tant d'ineffables myſtères, dont ni moi ni perſonne dans mon Pays, n'a jamais eu la moindre connoiſſance ?

La Vallé répliqua d'une manière étrange & inouie à cette queſtion : il tira, de deſſous ſa robe, une Bible, qu'il préſenta au Péruvien, en lui diſant : *Prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y eſt gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y eſt écrit. C'eſt à toi de croire, & non de douter.*

Atabaliba prit cette Bible, l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & finit par la jetter à terre, & par cracher dessus, en s'écriant : *J'ai regardé le Quipos*, (*) *& je n'y ai rien pu voir ; je l'ai approché de mes oreilles, & je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pourquoi Dieu ne me feroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon Peuple, & me ravir mes Etats? Va chétif imposteur, je crois bien te valoir.*

Le Moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutes ses forces, *aux armes, aux armes*, & le déprédateur Pizarre livra, à ce signal ou à ce tocsin, la célèbre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou fut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attend en lisant la fin de ce Prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des Soldats & à des Moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne à un Américain qui ne savoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains ; mais si vous pensiez que le Moine qui fit cette extravagance savoit lire lui-mê-

(*) Les Péruviens, comme on sait, donnoient le nom de *Quipos* aux cordons qu'ils employoient pour conserver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'Interprete Espagnol aura aussi appellé la Bible *Quipos*, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des Livres écrits ou imprimés.

me, vous vous tromperiez. Le Clergé Eſpagnol croupiſſoit, au commencement du ſeizième ſiècle, dans une ſi incroyable ignorance, qu'il étoit rare de rencontrer un Eccléſiaſtique qui ſût ſigner ſon nom, & qui n'eût la Bible pendue à ſa ceinture par oſtentation.

Ce Dieu immortel dont parla l'Incas, n'étoit autre choſe que le Soleil, que les Péruviens nommoient *Pachacamac*, & qu'ils regardoient comme le créateur du Monde, & de tous les êtres divers qui le compoſent. Quant à leurs Divinités ſubalternes, ou leurs *Guacas*, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice, la crainte, l'ignorance, & la ſuperſtition : on aſſure qu'ils adoroient auſſi des ſtatues repréſentant des diables ſi conformes à ceux de l'ancien Continent, qu'on s'y feroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits eſſentiels par leſquels des imbécilles ont dépeint le Démon, pour faire peur à d'autres imbécilles. Quel qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il eſt très-certain que les débris de cette Nation, qui ſubſiſtent encore de nos jours, ont conſervé au fond du cœur un penchant ſecret & invincible pour les inſtitutions religieuſes de leurs ancêtres. En effet, comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Chriſtianiſme, lorſqu'ils réfléchiſſent ſur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduiſant en eſclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorgé les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois, en violant impunément toutes

toutes les Loix divines & humaines? Avouez que, quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est presqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que *Pachacamac.* D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la Religion Catholique de ne pouvoir faire fortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrième partie du Monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques, qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européens expatriés qui ont été s'établir, soit en Asie, soit en Afrique, soit au Nouveau Monde, on réduiroit presqu'à rien la somme des fidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue Religion des Américains purement sauvages. Ambulants & dispersés, leurs opinions sont aussi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares, dans une autre cabane on n'en voit point: on ne pense pas d'un côté d'une rivière comme de l'autre; & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages; la pauvreté extraordinaire & presqu'inconcevable de leur langage; dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphysique, étant un obstacle insurmontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs sentiments sur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous serviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Cristinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils soient,

ne renferment des superstitions affreuses ? Défions-nous encore une fois de tout ce que les Voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux Journaux, sur la Religion de ces hommes errants sur des Plages incultes, ou retirés dans des forêts obscures : on a à cet égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des Lecteurs : Laët même ose nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens ; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre. (*) Dites-moi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fièvre, quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits ; & qu'il avoit encore la fièvre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux Sauvages de l'Amérique qu'aux Philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'Histoire sans jugement ; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les Peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immortalité de l'ame ; parce qu'on s'est figuré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé ; car la vérité d'un systême dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent : si

(*) *Munusculis juxta positis illos spiritus placare nituntur ; varius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter tradiderint.*

l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, il n'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphysique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne sauroit nous conduire à rien: un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison: un homme peut être seul de son sentiment, & se tromper. Quand tous les Peuples de l'Univers croyoient encore que le soleil tournoit, il ne tournoit pas: ainsi quand il seroit démontré que tous les Peuples de l'Univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne seroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonstration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matières où les sens & les organes peuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matière où les organes & les sens ne sauroient décider.

Il importe d'observer que la résurrection des corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systêmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en diffèrent pas moins essentiellement entr'eux: il y a, par exemple, des Sauvages qui croient qu'ils ressusciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la spiritualité de l'ame: ils ignorent même qu'ils ont une ame; puisque leur Dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothèse de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens Peuples, & les Chrétiens des premiers siècles avoient tellement outré les choses, qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances

incorruptibles que Dieu se réservoit comme une espèce de graine ou de semence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : *Constat dentes incorruptos perennare, qui ut semina retinentur fructificaturi corporis in resurrectione.* (*) Cet absurde préjugé avoit été puisé dans le Paganisme ; puisque les Romains ne brûloient pas les corps des enfants morts avant la pousse des dents ; & on les appelloit pour cela *minores igne rogi*. En parlant de l'usage d'embaumer les corps, j'ai fait voir qu'il tiroit son origine du dogme de la Résurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient aussi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme ; qui étoit donc reçu dans la Judée longtemps avant la naissance du Christianisme, dont les premiers Sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent sans doute pouvoir se passer du nitre, de la *Cedria*, & des autres drogues propres à conserver le corps.

Quant au systême de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune Nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut-être qu'une société toute composée de Philosophes qui pût se contenter d'une Doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la défiance pour tout ce que les Voyageurs ont rapporté de la Religion des Sauvages du nouveau Continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande *Histoire des Cérémonies religieuses & des Superstitions*,

(*) Tertul. *De resur. carnis.*

dont le ſeptième volume renferme, à mon avis, le plus de choſes fauſſes, hazardées, & ſuſpectes. Si au-lieu de s'ériger lui-même en Auteur, le Libraire Bernard eût employé à un Ouvrage de cette importance des Philoſophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des Ecrivains aſſez habiles pour les rédiger ſans diffuſion, il ne ſeroit jamais ſorti de la main des hommes un Livre plus inſtructif, plus utile, & plus redoutable pour le fanatiſme; mais cet édifice, élevé ſur un bon plan, a été ſi mal conſtruit, ſi médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebâtir de nouveau: on y a copié des Voyageurs très-peu accrédités, inféré des relations menſongères, & accumulé à l'infini des faits formellement contredits par des Obſervateurs plus éclairés, ou mieux inſtruits.

LETTRE II.

Sur le Grand-Lama.

LORSQUE l'occaſion s'eſt préſentée de parler du Mémoire dans lequel Mr. de Guignes ſoutient que des Prêtres de la Bukarie allèrent prêcher le culte du Dieu *La* ou *Xaca* dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en penſois, & aucun motif n'a pu depuis m'inſpirer d'autres idées. Au contraire, je me flatte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un ſyſtême ſi déraiſonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands progrès

dans la Langue & l'Histoire de la Chine, que le fameux Pere Gaubil, qui se tenoit encore caché à Pékin en 1756 : obsédé par les Lettres de ses Correspondants, il a bien voulu entreprendre des recherches sur ce prétendu voyage des Lamas au Nouveau Monde; mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géographes & les Historiens Chinois le plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon sentiment se confirmer d'une façon si formelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de sitôt. Permettez-moi de vous désabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu : on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caractères du Thibet, qui est, comme vous savez, le Pays où réside le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous assurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractère dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules-César, qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des Sauvages qui se nommoient les *Césaréens*. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre

les choses les plus incroyables pour appuyer les systêmes les plus absurdes.

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des Prêtres de la Bukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses & inconnues de la Tartarie : il eût suffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les Religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'ai envie de vous faire l'histoire, sans m'assujettir aux loix d'une Dissertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conste, par des monuments authentiques & incontestables, recueillis au Thibet, (*) que 1340 ans avant notre ére vulgaire, il regnoit déja dans cette Contrée un Grand-Lama, nommé *Prasrinmo*. La succession de ces Pontifes, non interrompue pendant plus de trois mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore long-temps. *Nec metas rerum, nec tempora pono.*

(*) On a donné au *Thibet*, comme à plusieurs autres Contrées, différents noms qui signifient toujours le même Pays : on l'a appellé *Boutan*, *Tangut*, *Topat*, *Tupet*, *Tibt*, *Topt*, *Tsan-Li*, *Brantola*, *Brancola*, & *Lassa*; mais *Lassa* est proprement la partie du *Thibet* qui appartient au Grand-Lama : aussi *Lassa*, traduit littéralement, signifie *le Pays donné au Dieu La*. Dans les *Observations Géographiques* du Pere Gaubil, la Ville capitale de *Lassa* est au 29me. degré & six minutes de Latitude Septentrionale.

Il n'y a aucune Religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle suite de siècles sans grand malheur & sans désastre. Le culte des Chinois a été plus d'une fois altéré par l'arrivée des Divinités étrangères, & les prédications fanatiques de *Laokium*, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juifs ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur Temple & abymer leur Sanhédrin; Alexandre & Mahomet ont sappé tour-à-tour l'ancienne Religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant l'Inde, y ont porté un coup destructif au culte du Dieu *Brama*. Mais ni le temps, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même, nommé *Tsè-Vang-Raptan*, Kan des Eleuths, qui pilla le grand Temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste injurieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à détrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a essuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je sais que le Pere Georgi prétend que *Prasrinmo* a été le fondateur de l'Autel & du Trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la Religion Lamique étoit déja propagée au-delà de la Mer Caspienne plus de cinq cents ans avant notre ére; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Gètes avoient depuis très-long-

temps un Grand Pontife, dont il rapporte l'inſtitution à *Zamol* ou à *Zamolxis*, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au ſiècle de ce Philoſophe : car Hérodote, qui eût pu connoître ce *Zamol*, s'il eût vécu du temps de Pythagore, aſſure que c'étoit un très-ancien perſonnage. Ce que les Grecs en ont écrit, eſt ſi mêlé de ténèbres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité. Il eſt bien plus probable que les Gètes avoient puiſé dans la Tartarie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu *La*, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils ſe fixèrent; de ſorte que leur Pontife, réſidant ſur le mont *Kagajon*, n'étoit proprement qu'un Vicaire ou un *Kutuktus* du Grand-Lama, qui a actuellement ſous lui deux cents de ces *Kutuktus*, dont le principal a ſon ſiège & ſa Pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur *Catoucha*, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à ſon Chef, ainſi que vous le verrez par la ſuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie des Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorſque j'ai ſoupçonné que la déification des femmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette region par les Peuples émigrés; car *Velleda*, *Labra*, *Jecha*, *Gauna*, *Retto*, *Siba*, *Wonda*, *Freja*, *Aurinia*, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Hiſtoire nous a conſervé le ſouvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalaï-Lamas du Thi-

bet. (*) Aussi Tacite nous apprend-il que *Velleda*, qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour, où elle ne communiquoit qu'avec de gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interpretes de la Divinité, alloient signifier au Peuple les volontés de sa Prêtresse qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à peu près de même au Château de Putola, où réside le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en Public; mais il admet à son audience les Envoyés & les Ambassadeurs, & reçoit la visite des Princes qui viennent le complimenter; on a même vu un de ces Souverains Pontifes faire le voyage de Pékin pour y conférer avec le Tartare *Schun-Ti*, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes solemnelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalaïs; mais leurs portraits sont toujours exposés & suspendus au-dessus du portail du Temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour: on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Missionnaires Gruéber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife est

(*) On assure que cette singulière idée de canoniser une femme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les Fanatiques qu'on nomme les *Sionites*, qu'on accuse d'avoir quelque part un Temple où ils révèrent une femme ou une fille, qu'ils honorent du titre de *Mere de Sion*. Les visions de ces Sectaires me sont si peu connues, que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnifiques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin *Horatio de la Penna* a poussé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama ; & dans cette correspondance chimérique, on voit une Lettre, par laquelle le Pontife Tartare permet au Moine Italien de prêcher la Religion Chrétienne au Thibet ; *car ayant fait examiner*, dit-il, *votre culte & vos dogmes, je les crois vrais, & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fidèles Sujets. Prêchez donc, Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des* Jésuites, *qui, souillés de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne sauroit définir, & par une avarice que rien ne sauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des séditions, que je n'ai calmées qu'avec peine.*

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécille pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes. Comment le Lama se seroit-il méprisé lui-même jusqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le Sacré Collège a reconnu que le Ma-

hométisme étoit une Religion vraie & très-propre à sauver les Italiens. *Horatio de la Penna* auroit dû garder pour lui & ses confrères ces absurdités qui ont fait rire les Examinateurs qui ont approuvé son Livre, qui n'auroit pas dû l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secours à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites; car les Moines mendiants sont versés dans mille espèces de fraudes, & ne vivent que d'intrigues aux dépens les uns des autres; aussi s'aiment-ils tendrement.

Je puis vous assurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces séditions si dangereuses, allumées par les soi-disants Jésuites dans les Etats de la domination du Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers sans aveu, pussent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces Religieux, expulsés de la Chine, allèrent en grand nombre se jetter dans le Thibet, d'où le Lama, qui ne savoit que trop bien tout ce qui s'étoit passé à la Cour de Pékin, les fit promptement chasser: & l'on dit que quelques-uns eurent le malheur de tomber entre les mains des *Amiaks*, ou des petites hordes des Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du *Deva*, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin.

S'il y a un Pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parce que la puissance spirituelle & temporelle y étant com-

binées, & réunies dans un même Chef, ce Monarque Ecclésiastique s'opposera toujours aux progrès d'une Religion étrangère, qui ne pourroit s'accroître qu'au détriment de son autorité, dont on est pour le moins aussi jaloux en Tartarie que par-tout ailleurs. D'un autre côté, la foule des petits Lamas ou des Prêtres subalternes, dont on compte plus de cent soixante mille, ne souffrira jamais que des Prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils aient un capuchon ou un chapeau, soit qu'ils portent autour du corps une corde ou une sangle, aillent déclamer contre le Dieu *La* & la Métempsycose. Les *Kutuktus*, qui sont des espèces d'Evêques du Delaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux Pagodes de leurs Diocèses respectifs, (*) seroient bien aveugles sur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émissaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertissant. On a accusé ces petits Lamas & ces *Kutuktus* de végéter dans une si profonde ignorance, qu'ils ne savoient ni lire ni écrire; mais cette calomnie de nos Missionnaires, est sans fondement comme sans vraisemblance; il n'y a point d'Ecclésiastiques qui composent plus d'Ouvrages sur des matières abstraites & des questions métaphysiques que ces Clercs du Thibet, où les Livres sont encore plus communs qu'à la Chine; & le Czar

(*) Il y a des Voyageurs qui assurent que les *Kutuktus*, ou les Evêques Lamas, levent les dîmes dans leurs Diocèses; mais c'est une fable. Ils n'ont absolument aucun revenu fixe; & plusieurs d'entr'eux sont si pauvres, qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs Domestiques & à leurs Vicaires.

Pierre I découvrit, dans une Ville déserte de la Sibérie, une immense bibliothèque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des Prêtres Lamas : on envoya quelques-uns de ces rouleaux à feu Mr. Fourmont, qui, aidé par un Savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits assez clairement pour pouvoir assurer que ces Ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les *Kutuktus* ne voyagent jamais sans avoir à leur suite quelques chevaux chargés de ballots de Livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux lettres initiales, sur du papier de soie & de coton, qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de consistance que le papier Chinois. Le célèbre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un Médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de Livres de Médecine ; car les Savants de ce Pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la Morale & à la Métaphysique ; ils cultivent encore d'autres Sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les Cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet-de-chambre de l'Empereur Chinois *Kang-Hy*, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie ; qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux Prêtres Lamas, qui aidèrent à arpenter le terrein, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous

pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Père Regis, qui leur objecta de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une Carte géographique selon les règles.

L'Alphabet dont on use au Thibet, a une supériorité décidée sur les caractères Chinois; puisqu'il ne comprend qu'un petit nombre de signes mobiles, dont la combinaison exprime tous les sons & toutes les articulations, comme nos lettres. Ce caractère sur lequel Vessière de la Croze, Bayer, Hyde, les Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets connus: par l'étude & la comparaison qu'on en a faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes élémens que le fameux caractère Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la Grèce ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un Officier du Régiment de *Laly*, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs Livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport fort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la Langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est un Dialecte du

Tartare. Les conquêtes & les établissements des *Ases* ou des Scythes Asiatiques en Europe, expliquent naturellement ces phénomènes de l'Histoire des Nations.

J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nous fait du culte du Dalaï-Lama. On a imprimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'est une fausseté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à Lassa, à Brâncola, & dans tout le Pays : on dépêche même des Couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les *Kutuktus* qui résident à la Chine; où ils jouissent des honneurs du Mandarinat. Dès que cet événement est divulgué, on ôte de dessus le portail de la grande Eglise, l'effigie du Lama défunt, & on y expose le portrait de son Successeur, au moment même qu'on le consacre.

Le Compilateur du Halde rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insu de tout le monde, au Lama devenu vieux & malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme bien portant ne sauroit jamais ressembler à un vieillard malade, on sent bien que cette fourberie, impossible dans l'exécution, est un conte puérile qui se réfute de lui-même. D'autres Compilateurs ont soutenu qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalaï en face, à cause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur le visage; (*) ce qui est encore une fausseté avérée; dans

(*) Si le Dalaï Lama portoit effectivement un voile sur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un qui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme le veut

dans le goût de la précédente. Il est certain que ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il reçut l'Envoyé de l'Empereur *Kang-Hy* : après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de dessus son coussin, & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur, qui se tint debout, & ne fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience solemnelle plusieurs étrangers de distinction, attirés par la curiosité, on eut ce jour-là tout le temps de considérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les Voyageurs mal-instruits ont si mal parlé, c'est que la Religion du Pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalaï, passe, immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui est légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le systême de la Métempsycose, adopté sans réserve dans ces Contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne sauroit par aucun argument le retirer de ce préjugé. Lorsque nos Papes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne proposoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne sauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne suc-

veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce sujet, se détruisent donc les unes les autres.

cessivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui, selon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la Religion Lamique qu'au quatorzième siècle, (*) ont été long-temps dans la même erreur que toute l'Europe, à l'égard des Dalaï-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Ho-fo*, ou Dieux vivants; cependant il s'en faut de beaucoup que ces Prêtres usurpent un tel titre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens, un culte de *Latrie*. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinité en terre, & jouir d'un pouvoir théocratique illimité, approuvé, autorisé, établi par le Ciel: en conséquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas si énorme qu'on a voulu nous le persuader, ils décident en dernier ressort dans les matières de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience:

(*) Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la première fois du Grand-Lama, sous le règne de *Keyuk-Kan*, petit-fils de *Gengis-Kan*; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux mille années avant que les Chinois eussent quelque connoissance de la Religion d'un Pays dont ils sont si voisins: il est plus probable que les Bonses de la Chine se sont opposés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aussi long-temps qu'ils ont pu: ils auroient peut-être réussi à les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la Religion du Grand-Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hui une foule d'hommes qui la suivent, & qui ont des Temples publics & privilégiés. Au reste, il est bon de savoir que les Chinois nomment *Fo* le même Dieu que les Tartares nomment *La* ou *Xaca*.

Ils n'adminiſtrent pas même leurs propres revenus, qui ne ſont pas ſi importants que la ſeule ſomme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maiſon d'Autriche. Leur premier Miniſtre, qui porte indiſtinctement le titre de *Deva* ou de *Tipa*, diſpoſe dans le temporel, a ſoin des finances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correſpondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les Princes voiſins ou alliés, & conclut lorſque les Traités ne ſont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces *Tipas*, ou de ces *Devas*, qui en abuſant de la facilité, ou de la foibleſſe de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardieſſe de s'ériger en Princes ſouverains : on ſoupçonne même, avec beaucoup de raiſon, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des premiers Adminiſtrateurs qui ont ſecoué le joug de leur Chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéiſſance : mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entiérement le pouvoir qu'ils ont uſurpé. (*) Non-ſeulement les Miniſtres temporels

(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalaï-Lama, ce qui ſignifie *Grand-Prêtre du Dieu La*, long-temps avant qu'il n'ait été queſtion des Rois du Thibet, dont le premier, nommé *Gnia Thritzbengo*, regnoit l'an 1193 avant Jeſus-Chriſt. Je ſuis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans ſon *Canon des Rois du Thibet*, il dit que la ſucceſſion de ces Princes n'a pas été interrompue depuis *Gnia Thritzbengo* juſqu'à Jeſus-Chriſt, & pour remplir un laps de onze cents quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui eſt impoſſible ſelon le cours

du Lama ont quelquefois aspiré à l'indépendance; mais on a vu encore, au grand scandale des fidèles, des Evêques, ou des *Kutuktus*, qui poussés par la coupable ambition de régner, ont prétendu se soustraire aux Loix & à la jurisdiction du Chef de leur Eglise : le *Catoucha* des Calmouks est compté au nombre de ces Schismatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne respecte plus, dans son Diocèse, les décisions émanées du Saint Siège; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance reçue.

Ce Patriarche Calmouk ne persiste avec tant d'opiniâtreté dans sa rébellion, que parce qu'il sent que son Peuple, toujours heureux à la guerre, est devenu en Tartarie une puissance prépondérante dont les armes le garantiront long-temps du châtiment que mérite sa désobeissance; mais si jamais la fortune abandonnoit les Calmouks, pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'Eglise plus promptement qu'il n'en est sorti:

ordinaire de la vie des hommes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque regne équivaut à peu près à vingt ans: ainsi les vingt-quatre Rois du Thibet qui ont regné après *Gnia Thritzbengo*, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatre-vingts ans; mais supposons qu'ils en aient regné huit cents, il subsistera toujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des *Devas* ou des Ministres du Grand-Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de leur titre de Roi, ce qui a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces Princes depuis l'an 1193 avant notre ère.

aussi les Grands-Lamas ne s'inquiètent-ils pas beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants ; parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les Peuplades Tartares, amènent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

La politique du Dalaï consiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois : attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le privèrent de la moitié de ses Etats, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Assailli, au commencement de ce siècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repoussa avec les forces de la Chine, qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puissants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'élève ni ne se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célèbre faction des *Bonnets jaunes* & des *Bonnets rouges :* le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est assez foible pour avoir besoin des Chinois : en tout autre temps ils se contrebalancent dans un si parfait équilibre, qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindre alliance avec les Princes voisins, sans que les *Bonnets jaunes* n'en donnent aussi-tôt connoissance au cabinet de Pékin.

Cette faction ressemble si bien à celle des *Guelfes* & des *Gibelins*, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de conformité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont su se ménager. Tous les Princes Européans sont aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bulles, ses Brefs, & ses Dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au Peuple, qu'il épuise; tandis que les Lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coûte pas beaucoup pour être de leur Religion : & comme leurs Etats jouissent souvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrase les Provinces voisines; des Kans, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou assez modérés pour n'y pas entrer, viennent se jetter, avec tous leurs *Amiaks* ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à son Chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les fraix qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontières à l'abri des insultes. On voit quelquefois des Princes ainsi réfugiés ou retirés, séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglise, sans qu'ils inquiètent ou soient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser : cependant le besoin qu'ont les Princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du

Sacerdoce, & font respecter l'Eglise, qui protège les foibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalaï, on n'en sait, & on n'en peut rien savoir de certain : aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique fort modérée que j'ai faite d'un passage de l'*Atlas de la Chine*, où Mr. d'Anville assure qu'*on ne sert journellement au Pontife Tartare pour sa subsistance, qu'une once de farine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de Thé. C'est de cette pitance*, ajoute-t-il, *que le Dalaï-Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter.* (*)

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumières, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne sauroit vivre d'une once de farine par jour, & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro, qui, sans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des Peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur sembleroit plus ridicule que nos Livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer, eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand Monarque de la haute Asie.

(*) *Atlas de la Chine*, p. 9, paragr. 7. in-folio.

Toutes les Nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme *Kunn*, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse : ce *Kunn* se boit dans une immense étendue de Pays, depuis Caffa, dans la Crimée, jusqu'au fleuve *Amour*, ou le *Sagalien Ulla*; mais encore une fois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les Voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce *Kunn* au Dalaï-Lama, comme à tous les Kans, & à tous les Princes Mongales & Eleuths : ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'erreur auquel il a donné lieu.

S'il est vrai au reste, que le Pontife Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortifier ses sens, ou pour favoriser les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon : ce dernier rapporte même que l'Ambassadeur, envoyé par le Lama à *Kang-Hy*, lui offrit un paquet bien enveloppé, où il y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes ; mais il me paroît qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand Géographe, & qui a confondu le Roi de Boutam avec le Dalaï, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage, qui est trop remarquable pour que je le supprime.

„ Ils m'ont conté, dit-il, une chose qui est bien „ ridicule, mais qui est bien véritable à ce qu'ils disent, „ qui est que lorsque le Roi a satisfait aux nécessités

„ de la nature, ils ramassent soigneusement son ordure „ pour la faire sécher & la mettre en poudre, comme „ le tabac qu'on prend par le nez; qu'ensuite, l'ayant „ mise dans de petites boites, ils vont les jours de marché en donner aux principaux Marchands, & aux „ riches Paysans, de qui ils reçoivent quelques présents; que ces pauvres gens emportent cette poudre „ chez eux comme quelque chose de fort précieux, „ & que lorsqu'ils traitent leurs amis, ils en saupoudrent leurs viandes. Deux de ces Marchands de Boutam qui m'avoient vendu du Musc, me montrèrent „ chacun leurs boites & la poudre qui étoit dedans, „ dont ils faisoient grand état. (*)

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber; je sais que si les superstitieux ont porté la fureur jusqu'au point de manger des hommes, ils sont bien capables de se souiller par l'aliment qu'on leur impute d'aimer; mais défions-nous toujours du merveilleux, aussi long-temps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, si on les a réellement vu observer parmi quelques Piétistes du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la Religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pas fait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Asie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre, que leurs Livres sacrés nomment tantôt

---

(*) *Voyage des Indes*, T. II. liv. 3, p. 471. à la Haye 1718.

La & tantôt *Xaca*, & dont ils rapportent des choſes fort ſurprenantes. Les Lamas diſent & croient que leur Dieu *Xaca*, deux mille ans avant notre ére vulgaire, eſt né d'une vierge nommée *Lamogbiupral.* (*)

Cette idée de faire ſortir les Dieux & les grands hommes du ſein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non-ſeulement les Tartares prétendent que Gengiskan eſt né d'une vierge; mais ils en diſent encore tout autant de *Timurling* ou de Tamerlan ; & comme cet Empereur a fondé une Académie des Sciences à Samarcand dans la Bukarie, on y célèbre, avec beaucoup de pompe, l'anniverſaire de ſa naiſſance, & le Secrétaire de l'Académie, aſſemblée extraordinairement à cette occaſion, commence toujours ſon diſcours par cette phraſe conſacrée : *Meſſieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inſpire le jour à jamais mémorable auquel le grand Timurling, notre très-glorieux fondateur, naquit d'une Vierge dans l'heureuſe Ville de Samarcand.* Pour vous convaincre que ces idées ſont extrêmement du goût des Aſiatiques, il ſuffit de vous dire que Mahomet eſt le premier homme qui ait ſoutenu que la Vierge Marie avoit non-ſeulement conſervé ſa virginité après ſes couches, mais que ſa conception avoit été immaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé Lavocat, (**) Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu

(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, ſignifie *Vierge-mere du Dieu La.*

(**) Voici comme cet Abbé parle à cette occaſion du Prophète des Turcs.

en France, convient que les Franciſcains ont puiſé dans *l'Alkoran* le dogme de *l'immaculée Conception*, dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun ſoupçon. Les Perſans font naître d'une vierge une foule d'hommes illuſtres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un reſpect ſingulier pour la Vierge Marie, qu'ils nomment *Bibi Mariam*; & ſi un Juif oſoit en leur préſence attaquer ſa virginité, ils le mettroient en pièces, tant ils ſont épris de ce dogme, dans quelque Religion qu'ils le rencontrent. (*)

„ Mahomet, dit-il, eſt le plus ancien Auteur qui ait fait „ mention de *l'immaculée conception de la Vierge*, dans ſon Alcoran SURA III. 36. Voyez auſſi *Maracci Prodrom. ad refutationem Alcorani. Part.* 4, *pag.* 86, *col.* 11. Il avoit pris „ cette croyance des Chrétiens Orientaux, réfugiés de ſon „ temps dans l'Arabie. Depuis ce temps juſqu'à St. Bernard, „ il ne ſe trouve aucun Ecrivain qui en parle en termes formels. Les Croiſés rapportèrent, au douzième ſiècle, cette „ croyance en Occident. *Diction. Hiſtor. Art. Mahomet.*

Il faut remarquer que l'Abbé Lavocat ſuppoſe, dans cet Article, une choſe qu'il lui eût été impoſſible de prouver : il ſuppoſe que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui eſt une fauſſeté avérée; puiſqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée Conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précédé Mahomet, ce qui ne feroit pas arrivé ſans doute, ſi ce dogme eût été connu dans le quatrième ou le cinquième ſiècle.

Les Croiſés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occaſion de tant de querelles, en ont apporté auſſi les premiers oignons, du ſafran, les premières griffes des renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lèpre : on les accuſe auſſi d'avoir apporté la petite-verole; d'où on peut juger s'ils ont fait plus de bien que de mal.

„ (*) C'eſt une des plus fermes opinions des Mahométans, que Jeſus-Chriſt eſt né d'une Vierge, laquelle a „ toujours demeuré Vierge; & ſi quelque Juif étoit aſſez „ mal-aviſé pour dire le contraire en leur préſence, on le „ déchireroit. Ils mettent la Ste. Vierge au rang des Prophe-

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucoup

---

„ tes, l'appellant *Hazareth-Mariam*, ou *Bibi-Mariam*, c'est-„ à-dire *Dame Marie*; mais ils nient que Jesus-Christ ait été „ conçu du Saint-Espris, parce qu'ils ne connoissent pas de „ Saint-Esprit : faisant au-lieu de cela un conte ridicule, „ qu'elle conçut de la salive d'*Adam* : qu'*Adam* ayant été „ créé dans le Paradis, il toussa; que la salive qui sortit de „ sa bouche en toussant, fut, par ordre de Dieu, recueillie „ par l'Ange Gabriël, qui la versa dans le sein de la sainte „ Vierge, où elle devint la vertu générative dont Jesus-„ Christ fut conçu.

„ Quelques Docteurs du Mahométisme, qui sont venus „ dans les derniers siècles, reconnoissant le pouvoir qu'avoit „ sur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur Religion, „ le point de la naissance de Jesus-Christ d'une Vierge, ont „ avancé que le Philosophe *Pithagore* étoit aussi né d'une „ Vierge; & deux Empereurs de la grande Tartarie, dont „ le dernier étoit le fameux *Tchenguis-Can*, qui conquit la „ plus grande partie de l'Asie. Mais ce sont des inventions „ du pere du mensonge pour empêcher les hommes de „ croire au Sauveur du Monde, qu'on ne doit pas considé-„ rer davantage que les fables païennes, où l'on trouve „ aussi que *Platon* étoit fils d'une Vierge, comme *saint Jé-„ rôme* le rapporte au Livre contre *Jovien*. „ *Voyage de Chardin, Tome II, in-4to. p.* 269. *Amsterdam* 1735.

Cette salive d'Adam est, comme l'observe très-judicieusement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il soit, vaut mieux que le problême proposé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la *vingt-unième Dispute de son second Livre*; où l'on verra en même temps qu'il n'est pas le seul Théologien qui ait agité cette scandaleuse question.

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'est exercé toute sa vie sur de tels sujets, a été un modèle de chasteté, l'Historien de *la Compagnie de Jesus* nous assure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni sel, ni vinaigre; & que quand il étoit à table pour dîner, il tenoit toujours ses pieds en l'air : *Salem, piper, acorem respuebat. Mensæ vero accumbebat alternis semper pedibus sublatis.* Voyez *Elogium Thom. Sanchez*, imprimé à la tête de l'Ouvrage *de Matrimonio*, à Anvers chez Meursi, 1652 : in-folio.

que les Tartares Lamas adoroient déja un Dieu, qu'on croyoit né d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la Religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100, & que les Prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis fâché que Mr. Thevenot ait adopté ce sentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septième Livre de Strabon, & les Annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du souverain Pontificat à Lassa, sont de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvre pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhèrent opiniâtrément à l'hypothèse de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours regardée comme la plus absurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nestoriens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Asie qu'à Caramit & à Musal, où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour; car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non. (*)

Les Frères Ascelin & Plan Carpin, qui allèrent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tarta-

(*) Il est bien surprenant que Mr. l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixième siècle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze qui rejette comme une fable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Mr. de Longuerue auroit dû faire attention que les Chinois n'avoient encore aucune connois-

res, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la Cour y tenoient en tutelle le célèbre *Batou-Kan*, petit-fils de *Genkis-Kan : ce sont ces damnables Nestoriens*, ajoutent-ils, *qui nous ont empêché de baptiser & de convertir les Tartares*. On comprend bien que ces Ecclésiastiques, pris pour des Nestoriens, étoient de véritables Prêtres Lamas, ou des *Kutuktus*; mais comme Ascelin & son collègue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connoître, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choisi pour Chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorants Moines de la Chrétienté. Si *Batou-Kan* eût réellement été dirigé par des Prêtres Nestoriens, il est très-certain que ces Prêtres auroient commencé par le baptiser; puisqu'ils admettent la nécessité de ce Sacrement, aussi-bien que les Catholiques, de qui ils ne diffèrent qu'en une chose peu importante : ils nomment la Vierge *Christotocos*, au-lieu de l'appeller *Théotocos*, & cette différence suffisoit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la Vierge *Lamoghiupral*, mère du Dieu *Xaca* ou *La*, est censée *Théotocos*, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châtié très-sévérement par le Consistoire de Lassa.

---

sance du Christianisme au quinzième siècle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des *Prêtres Lamas* nos premiers Missionnaires : quand ils surent qu'ils n'étoient pas *Lamas*, ils crurent que c'étoient des Mahométans. Cette double méprise prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Quant à *Batou-Kan*, ce prétendu zélateur du Neſtorianiſme, loin d'avoir été jamais baptiſé, il a pourſuivi, au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Aſie.

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Aſcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neſtorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ſes propres conjectures, lorſqu'il ſoutient que c'eſt aux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables ſur la naiſſance miraculeuſe de *Xaca :* il fait à cette occaſion une violente ſortie contre feu Mr. de Beauſobre, qu'il appelle, ſans cérémonie, un calomniateur, parce que, dans ſon *Hiſtoire du Manichéiſme*, il parle irrévéremment de ſaint Auguſtin. C'eſt une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore auſſi parfaitement leur nom que leurs viſions : c'eſt manquer de charité, de politeſſe, de reſpect, que d'injurier Mr. de Beauſobre, qui, après tout, n'étoit pas obligé de dire du bien de St. Auguſtin, ni d'inſérer dans ſon Hiſtoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher, quand même ils en euſſent eu l'envie. Quoi qu'il en ſoit, la Religion Lamique s'eſt propagée dans une ſi vaſte étendue de Pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion conſidérable du globe : elle domine dans tout le Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétré dans pluſieurs Provinces de la Tartarie juſqu'à la Sibérie, s'eſt introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'eſt établie aux Indes & à

la Chine; de ſorte que le *Dalaï-Lama* a plus de ſectateurs que le *Pape* des Catholiques, le *Grand-Moufti* des Turcs, le *Grand-Cedre* des Perſes, le *Patriarche* des Grecs, le *Deſtour-Deſtouran* des Guèbres ou des Ignicoles, le *Catholicos* des Géorgiens, le *Chitomé* des Abyſſins, le *Proto-Pope* ou le Patriarche des Moſcovites, le *Grand-Divan* des Sabis, le *Grand-Mana* des Manichéens de Baſſora, le *Primat* des Bramines Indiens qui réſide à Bénarez, & le *Grand-Talapoin* des Siamois, adonnés au culte de *Sommona-Codom*. De tous ces chefs de ſecte, il n'y en a aucun dont le troupeau ſoit comparable à la foule des Aſiatiques qui croient au Dieu *La*, & à ſon Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte hiſtorique que je crois avoir faite. Je ſoupçonne que les Tartares Lamas ou les Mougales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Iſles leurs mœurs & leur religion, en y établiſſant un Grand-Prêtre, ſoumis au Dalaï-Lama du Thibet: ce Souverain Eccléſiaſtique du Japon, que nos relations nomment tantôt *Fo*, & tantôt *Dari*, qui eſt une corruption de *Dalaï*, a eu ſous lui différents Evêques, que nos relations nomment encore *Kuches*, qui eſt une corruption de *Kutuktus*, & différents *Devas* ou Miniſtres temporels, dont il n'y en a aucun qui ne ſe ſoit déclaré indépendant, après avoir ſecoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la ſuite des temps, écraſé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir ſuprême eſt tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs, impliqués dans des

des guerres longues & meurtrières. Le Sacerdoce, toujours ſubſiſtant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'eſt devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte.

Cet établiſſement des Tartares Lamas au Japon vous paroîtra de plus en plus véritable, ſi vous conſidérez que le Dieu *Xaca* des Japonois modernes eſt auſſi la principale Divinité des Lamas, qui la connoiſſent ſous le même nom de *Xaca*. Je ne me ſouviens pas d'avoir lu un Hiſtorien qui ait réfléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conſéquences que moi pour éclaircir le point le plus intéreſſant de l'Hiſtoire du Japon : cependant le Grand-Pontife qui y repréſente exactement le Dalaï-Lama, ces Miniſtres plénipotentiaires qui y ont adminiſtré le temporel, comme les *Devas* du Thibet, ces *Kutuktus* en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de *Bonſes* Japonois dont les inſtitutions & la règle reſſemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu *Xaca* ne me permettent guères de douter de cette ancienne invaſion des Tartares Mongales dans le Japon. (*)

(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture ſur l'origine du Grand *Dari* du Japon, c'eſt que les Chinois le nomment dans leurs Hiſtoires *Ho-Fo*, ou ſimplement *Fo*, nom qu'ils donnent auſſi, comme nous avons vu, au Grand-Lama du Thibet; parce qu'ils connoiſſent, ſous le nom de *Fo*, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon ſous le nom de *La* ou de *Xaca*.

Les Chinois ont encore un autre Dieu *Fo* qui leur eſt venu des Indes, & que Mr. d'Anville ſuppoſe être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raiſons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter ce ſentiment.

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalaï-Lamas ont exercée depuis si long-temps dans une grande partie de l'Asie, a donné lieu à nos plus anciens Voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du *Prêtre-Jean*, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce *Prêtre-Jean* en Abyssinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du *Chitomé*. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raison. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyssinie, pour des Prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des Prêtres Lamas, en les appellant les *Bonses de l'Occident*, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les Ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprise, puisqu'on ne sauroit disconvenir que la Religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands *Daris*, il paroit cependant que quelques-uns de ces Pontifes, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se faire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandaise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers, dont le défaut faisoit craindre une guerre civile; & il semble que ce Prince eut quelque déférence pour les ordres du *Dari*, puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment refusé de faire jusqu'alors; parce qu'il avoit été livré à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aversion contre le sexe.

l'erreur n'a mieux reſſemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un Chef ſpirituel qui repréſente Dieu en terre, étant des caractères eſſentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il ſoit démontré que ces deux Religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainſi les Chinois ſont bien excuſables d'avoir pris les ſoi-diſants Jéſuites pour des Bonſes, & les Révérends Pères Capucins pour des Faquirs.

J'eſpère que cet eſſai hiſtorique ſur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus, qu'il eſt écrit avec impartialité, puiſé dans de bonnes ſources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des Voyageurs a débitées. Vous y obſerverez que c'eſt un grand avantage pour une Religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un Chef ſuprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la ſuperſtition font hazarder aux hommes dans tous les ſiècles & dans tous les Pays. J'oſe dire que ſi les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aſſez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des diſputes de Religion, & réunir tous les eſprits & tous les ſentiments : s'ils avoient voulu ſe contenter de mille Scudi par an, ſans jamais deſirer un revenu plus conſidérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les Pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croiſades, & érigé des Inquiſitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre

pour conquérir ſur leurs voiſins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canoniſé perſonne; s'ils n'avoient jamais délié les ſujets de leur ferment de fidélité, mis les Royaumes en interdit, & les Princes au ban de l'Egliſe; s'ils avoient reſpecté davantage les Philoſophes & les Savants; s'ils avoient entiérement aboli, ou tout au moins diminué les Ordres monaſtiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités Epiſcopales; s'ils n'avoient pas accordé le caractère du Sacerdoce à des fainéants ſans fonction, ſans miniſtère, ſans ſavoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puiſſance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aſpiré. Ils auroient donné aux hommes des conſeils charitables, des leçons de modération, des exemples de vertu; en ne deſirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les paſſions, & les abus; mais il faut qu'il ſoit bien difficile de vivre de mille Scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la Cour de Laſſa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, ſur la multiplication des Ordres monaſtiques, les petits Lamas étant en auſſi grand nombre au Thibet, que les Moines en Italie & en Eſpagne. Dans tous les Pays où le gouvernement Théocratique s'eſt établi, on a toujours obſervé que la claſſe des Prêtres s'eſt accrue au point d'abſorber ou d'appauvrir les autres Ordres de l'Etat, tandis que la raiſon nous enſeigne qu'il eſt abſurde qu'il y ait chez une Nation des Miniſtres ſans miniſtère, qu'on paie pour ne rien faire. Il y a dans

les Etats Catholiques des Curés infiniment plus occupés des soins de leurs Paroisses, que toute une Communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins, qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel Curé qui travaille sans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à instruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus, une injustice plus criante, & un scandale plus notable dans la discipline ecclésiastique & dans la police civile. On s'apperçoit aisément que les Chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les Ordres monastiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils se sont trompés, puisque c'est par les Ordres monastiques que la Cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais essuyé. Dans le Manifeste publié en 1710 par *Tsé-Vang-Raptan*, contre le Dalaï-Lama, on trouve ce passage remarquable : *Tu as créé Lamas une foule d'hommes, afin de les soustraire à la jurisdiction de leurs Kans & de leurs Princes légitimes : comme tu n'as eu aucun droit de leur accorder la Prêtrise, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excedent le nombre prescrit par la Loi, rebelles à leurs Princes, & en conséquence de leur rebellion, je les fais esclaves & les conduirai enchaînés au Pays des Eleuths.*

Tsé-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garotter une infinité de Prêtres Lamas, qu'il emmena avec lui; & s'il eût été aussi heureux dans sa seconde expédition que dans sa première, il eût exterminé les trois quarts des Moines du Thibet; mais

ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur; aussi ne proposé-je pas sa conduite comme un bon exemple.

LETTRE III.

à Mr. M.

Sur les vicissitudes de notre Globe.

COMME on comptoit déja en 1764, quarante-neuf systêmes différents, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions physiques que notre singulière planète a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiquer quelques observations que j'ai faites en différents temps, & qui n'étant ni assez développées, ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothèse qu'une hypothèse même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands Promontoires de la terre, celui de *Hoorn*, celui de *Bonne-Espérance*, & celui de la *Terre de Dièmen*, soient tournés au Sud. Il convient de considérer cette position remarquable dans la Carte réduite de Mr. Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands Continents, dirigée vers le Midi, me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des brê-

ches par-tout où les terres molles ou ſablonneuſes ont cédé au choc de l'Océan ému. (*) Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, ſont ſitués dans le même ſens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Auſtral : tel eſt le Cap de *Komorin* en Aſie, celui de *Malacca* dans la Péninſule de ce nom, celui de *Ste. Marie* dans l'Iſle de *Madagaſcar*, celui d'*Oſtokoi-nos* dans la Péninſule du *Kamſchatka*, celui de *Sandeck* dans la *Nouvelle Zemble*, celui d'*Arria* dans la grande Iſle de *Jeſo-Gazima*, celui de *Farwel* dans le *Groenland*, celui de *St. Lucar* dans la *Californie*, & celui de *Babama* dans la *Floride*. Quand on veut voir ainſi les objets en grand, on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terre qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indiſtinctement des Promontoires & des Caps, parce que la langue de la Géographie eſt, comme celle de beaucoup d'autres ſciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées ſe confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien eſſentielle entre un Cap qui borne un grand Continent, une grande Péninſule, une grande Iſle ; & un autre Cap qui n'eſt qu'un angle ſaillant, qu'une ſinuoſité de la Côte formée par des cauſes particulières.

(*) On peut dire que les trois grands Promontoires de la Méditerranée ſont auſſi tournés vers le Sud, la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée, & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces Caps vers le Rumb du Sud-Eſt & du Sud-Oueſt n'eſt d'aucune importance, puiſqu'il eſt toujours vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois Promontoires vient aboutir à l'Equateur.

La plus grande brèche que les eaux aient ouverte dans notre Continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, jusqu'au Cap de *Komorin*, qui, composé de blocs de rochers inébranlables, a vraisemblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa première route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'est, selon moi, qu'une continuation ; car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à *Babel-Mandel*, les a fait couler jusqu'aux environs de *Venise*, en surmontant l'Isthme de *Suez*, qui a été desséché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres sur l'Isthme de *Suez*, on s'apperçoit aisément que la Mer y a coulé dans des temps très-reculés ; puisque *Necco* ou *Nécbao*, qui régnoit en Egypte il y a plus de deux mille deux cents ans, entreprit déja de percer cette langue de terre qui l'embarrassoit.

Quant au Golfe Persique, il semble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'Océan vers le Pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la Mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse ; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les Cartes que le Vice-Amiral *Kruys* a insérées dans son *grand Atlas du cours du Volga*. En parcourant l'espace intermédiaire du Golfe Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale, tracée entre le 71me. & le 72me. degré de longitude depuis le Cap

Naban jusqu'à *Ferrabat*, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la mer : ce sont des campagnes d'un sable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au sortir de ces plaines arides, on entre dans le grand désert sablonneux, qui est à 40 farsangues au Nord d'*Ispahan* : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitants du Pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique situé fort avant dans le Continent, *la Mer salée*, & nos Cartes l'indiquent par le nom de *Mare salsum* : à la droite de cette campagne de sel règne un long cordon de Dunes, ou de collines sablonneuses, que les vagues ont entassées, & qui se prolongent par le Sud-Est jusqu'aux racines du mont *Albours*, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la Mer a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du *Couchestan*, le terrein s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à *Ferrabat*.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénètre le cœur de la Perse, qui est en effet une région sèche & stérile, où l'eau manque, au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit difficile aux hommes d'y subsister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tavernier.

On sait que dans plusieurs Pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entières, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à

soixante pieds de profondeur : si ces forêts avoient été abattus, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon système, ne présenter que des arbres fossiles, dont le racines seroient tournées vers le Sud, & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & par le rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensevelis dans les tourbières & les marais de la Frise, de la Hollande, & de la Groningue, il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé : ce qui prouve que la force qui les a prosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre, & du Nord-Est au Sud-Ouest. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planète, ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Chersonèse Cimbrique, arrivée, selon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la Province de Lancastre, ont aussi passé long-temps pour des monuments diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturalistes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui, joint aux médailles de Jules-César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation; puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chasser les sauvages Bretons,

qui s'y cachoient, lorſqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il eſt vrai que toute l'Europe, ſi l'on en excepte la ſeule Italie, n'étoit encore qu'une immeuſe fôret, il y a dix-huit cents ans.

J'ai obſervé avec étonnement qu'il y a plus de terres à ſec en-deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le Continent des Terres Auſtrales ne ſauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les Navigateurs ont fait la reconnoiſſance de l'Océan du Sud, juſqu'au 55me. dégré de latitude dans notre hémiſphère, & juſqu'au 60me. dans l'hémiſphère oppoſé, ſans toucher à aucune Côte continue & fort alongée, ſans découvrir aucun indice de quelque grande Terre. Enfin, qu'on calcule comme on voudra, on ſera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent ſituée dans la latitude ſeptentrionale que dans la latitude auſtrale, où les eaux l'ont entamé.

C'eſt fort mal à propos qu'on a ſoutenu que cette répartition inégale ne ſauroit exiſter, ſous prétexte que le Globe perdroit ſon équilibre, faute d'un contrepoids ſuffiſant au Pole méridional. Il eſt vrai qu'un pied cube d'eau ſalée ne pèſe pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réfléchir qu'il peut y avoir ſous l'Océan des lits & des couches de matières dont la peſanteur ſpécifique varie à l'infini, & que le peu de profondeur d'une mer verſée ſur une grande ſurface, contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle eſt plus profonde.

J'obſerve avec la même ſurpriſe que preſque tout l'eſpace du Globe, placé directement ſous la ligne

équinoxiale, eſt aujourd'hui ſubmergé par l'Océan; ce qui eſt bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir ſous l'Equateur : ſi cette élévation étoit auſſi conſidérable qu'on l'a ſuppoſée, il eſt manifeſte que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues ſous les Poles; de ſorte qu'il ne reſteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inſpection des Cartes, il faut convenir, ou que toutes les Loix de l'Hydroſtatique ſont fauſſes & illuſoires, ou qu'il eſt impoſſible que la longueur de l'axe terreſtre ſoit à la longueur de l'Equateur terreſtre, comme 174 ſont à 175. Mr. de Buffon n'eſt pas le ſeul qui ait accuſé cette meſure d'inexactitude; (*) d'autres Phyſiciens & d'autres Aſtronomes ont également ſenti les inconvénients qui réſultent de cette erreur évidente de Coſmographie.

Il eſt démontré qu'on reſſent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le Pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une ſeconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à

(*) Mr. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terreſtre eſt à la longueur de l'axe, comme 230 ſont à 229 : quoique ce calcul ſemble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomènes, on ne peut cependant le regarder que comme une ſuppoſition gratuite. Il ſuffit de ſavoir que le globe n'eſt pas ſi applati aux Poles qu'on l'a cru : on ne parviendra peut-être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe, & la véritable longueur de l'Equateur terreſtre.

nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. J'ai souvent réfléchi sur ce phénomène, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celle que je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables, qui gisent dans notre latitude, qu'au-delà de l'Equateur ; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne, la surface de l'eau refroidissant infiniment plus l'athmosphère que la surface du Continent : on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, sans le secours du Thermomètre.

L'augmentation du froid vers le Pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion sur le peu d'étendue des Terres Australes : si elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le soupçonne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces sont fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élévent alors jusqu'au 79me. & quelquefois jusqu'au 80me. degré ; mais les Navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60me. parallèle.

Ainsi on a été à cinq cents lieues, ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous persuader que les

glaces de la mer du Sud ſont formées par les gros fleuves qui deſcendent des Terres Auſtrales : cela ne réſout point la difficulté ; puiſqu'il ne s'agit pas de ſavoir où & comment les glaces ſe forment ; mais il s'agit de dire pourquoi elles ſe fondent en été au 80me. degré dans notre latitude, pendant qu'elles ne ſe fondent jamais, en aucune ſaiſon, au 60me. degré dans la latitude oppoſée. Convenons donc que le froid n'y eſt en tout temps ſi violent, que parce que l'immenſe ſurface de la mer y empêche l'athmoſphère de s'échauffer aſſez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent ſous le parallèle où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le Préſident de Broſſes, dans ſon *Hiſtoire des navigations aux Terres Auſtrales*, prétend que ce phénomène eſt cauſé par le changement de l'Ecliptique ; mais j'avoue ſincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'eſt pas prouvé que l'Ecliptique ſoit ſujette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. le Préſident auroit dû commencer par démontrer la cauſe, avant que d'en déduire l'effet.

Si une puiſſance a pouſſé les eaux du Sud au Nord, une autre puiſſance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles ſont parties. Les obſervations des Naturaliſtes de la Suède ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baiſſe à peu près de quatre pieds, ſix pouces en un ſiècle : il eſt bien vrai que le Clergé de la Suède, bleſſé apparemment par cette découverte, préſenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle, dans lequel il accuſa d'héréſie tous les Savants qui ont parlé

ou écrit en faveur du ſyſtême de la diminution de la mer, parce que ce ſyſtême, dit-on, ne tend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens Livres Juifs. Le célèbre Mr. Olof Dalin oppoſa des faits, des expériences, des démonſtrations, à ces ſcandaleuſes imputations du Clergé, auquel les Etats impoſèrent ſilence ſous peine de châtiment; mais un Evêque de la Finlande, nommé *Maître Jean Broualllius*, ou *Brouillenius*, a oſé, malgré cette ſage défenſe de la Diète générale, publier une diſſertation, dans laquelle il tâche de prouver que quinze Phyſiciens qui ont obſervé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des Evêchés. J'ai lu en entier cette diſſertation de Maître *Broualllius*, qui, relégué dans ſon petit Diocèſe d'Abo, ne paroît pas avoir été trop inſtruit de l'état de la queſtion agitée à Upſal & à Stockholm : il s'amuſe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne ſauroit être anéantie; & ſi cela eſt, dit-il, pourquoi les damnables Sectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord ſoit plus baſſe aujourd'hui qu'au temps de Ticho-Brahé ? Mais MM. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie : ils ont ſeulement conclu que la mer, en ſe retirant du Nord, ſe rapprochoit du Sud.

J'ignore auſſi profondément la cauſe de la première progreſſion de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cauſe contraire de ſa marche rétrograde vers le point oppoſé; mais s'il y avoit quelque juſteſſe dans mes obſervations, il faudroit conclure qu'il exiſte dans la Nature un mouvement périodique, inconnu

jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement les eaux de la mer d'un Pole à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des effets nécessaires de la constitution de notre Monde; & c'étoit le sentiment des anciens Philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de Mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planète. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon : *Certis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur : multaque & varia hominum fuere exitia ; ideo qui succedunt, & litteris & Musis orbati sunt.* (*) D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance & la ruine des Arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les Côtes du Danemarck & de la Suède, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à sec au-delà de l'Equateur qu'en-deçà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas fort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en effet d'un siècle à l'autre; & je ne connois que *Manfredi* qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures moder-

(*) Plato in *Timæo.*

modernes avec les anciennes, on s'apperçoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup haussé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû suivre la même proportion, & hausser d'autant que le fond s'est accru: ce qui est un sophisme, ou un raisonnement captieux; puisque la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroissement du fond; car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le Détroit de Gibraltar, ou bien les Côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer, se seroient noyées en devenant plus basses que la superficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés, comme le Port de Ravenne; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la Côte, ce qui seroit infailliblement arrivé si *Manfredi* avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'objecter l'état des *Marais Pontins*, qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'issue & de canaux d'écoulement, s'entassent de plus en plus dans les bas-fonds.

Il est absurde d'imaginer, comme a fait *Manfredi*, que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les fleuves. Il faudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube: cependant ces fleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviatiles voiturent, n'est pas si considérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique très-réelle. Les eaux d'une rivière quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ soixante grains de terre sur cent vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitième de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation.

Les tremblements de terre ont dû aussi ravager quelquefois notre Globe; mais je doute qu'ils aient jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune tradition ne fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le 52me. & le 61me. degrés de latitude septentrionale, dans le cœur du Continent : je ne crois pas qu'aucune Ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne; on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au-delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des volcans de notre hémisphère sont situés dans des Isles, ou fort près de la mer, le *Hecla* dans l'Islande, l'*Etna* dans la Sicile, le *Vésuve* sur le bord de la Méditerranée : on peut compter au nombre des petits volcans les *Isles Liparines*, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupçonné, un tuyau de

communication entre le *Vésuve* & l'*Etna*. Entre les grands volcans, on compte le *Paranucan* dans l'Isle de *Java*, le *Conapy* dans l'Isle de *Banda*, le *Balaluan* dans l'Isle de *Sumatra* : l'Isle de *Ternate* a un mont brûlant dont les éruptions ne le cèdent pas à celles de l'*Etna*. On connoît les volcans des Isles de *Firando*, de *Chiangen*, & de *Ximo*. Enfin de toutes les Isles & les Ilots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en a aucune qui n'ait un volcan plus ou moins considérable, ainsi que les Isles *Manilles*, les *Açores*, les Isles du *Cap verd*, & sur-tout celle *del Fuego*. Aux Isles *Canaries* est le *Pic de Ténériffe*, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulièrement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les Isles des *Papous*, celles de *Ste. Hélène*, de *Socra*, de *Milo*, de *Mayn*, ont aussi leurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre Continent la vingtième partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des Isles; & surtout depuis que la plupart des monts ardents qu'on dit avoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les Côtes d'Angola & de Congo.

Cette singulière position des volcans dans les Isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'inflammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces espèces de

Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'athmosphère; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plusieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brûlants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la Terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans des Isles ont continué à brûler? La cause en est bien claire selon moi : c'est que la mer s'étant retirée de leur voisinage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr. de Tournefort nous a laissée du *Mont Ararat*, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé de cataractes des feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la mer a baigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la Côte; aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

Attribuer l'extinction des volcans de la Terre-ferme à la disette totale des matières phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur manifeste, puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matières auroient été plutôt consumées dans le Continent que dans les Isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brûlé depuis plus de trois

mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut-être.

En poussant les fouilles d'*Herculanum* aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondements des maisons de cette Ville ensevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondements plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les essais qu'on en a faits, on a apperçu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainsi on trouvoit déja des matières vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les *Ausoniens* ou les *Auronces* bâtirent *Herculanum*, qui est une des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premières colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrèrent en Europe par la Méditerranée : on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de sorte qu'il s'est écoulé trois mille quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous; & comme le Vésuve fournissoit déja alors des laves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé long-temps avant la fondation d'*Herculanum*, où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déja si fameux par ses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homère & de Hésiode, doit avoir brûlé de temps immémorial. Si les matières combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles, on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre Continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide, depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460879 pieds cubes de terres & d'autres substances quelconques : cependant si l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de sables, de laves, de pierres-ponces, de pyrites, de pierres phosphoriques, de pozzolane, de scories, de mâchefers, de bitume, de sel ammoniac, d'alun, de soufre, & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matières liquéfiées, que *Francesco Serrao* les évalua à 319653161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement semblable pour engloutir *Herculanum* & *Pompeïa*. Pendant le célèbre incendie de l'Etna, en 1683, il en sortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se débordèrent à onze lieues de loin, *quisque suum populatus iter*. D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réservoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matières calcinées & vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés, qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systêmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner ; la mer n'a

donc pas surmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypothèses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu rassembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matières hétérogènes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques? Qu'on discerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant; puisque tous les marbres ne sont que des coagulations : mais on n'a jamais vu, & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette sorte de pierre, dont on trouve des montagnes entières, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer : c'est une substance homogène, primitive, & aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puissantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planète sur laquelle les Philosophes raisonnent. Il paroît qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations convexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse la plus énorme du Globe. Pour s'assurer de la réalité

de cette élévation, il n'y a qu'à obſerver que des fleuves conſidérables & de grandes rivières deſcendent de cette pente ſelon différentes directions oppoſées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrein y eſt convexe & extrêmement exhauſſé, ſans qu'on y découvre une ſeule montagne comparable à celles de la Suiſſe.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, ſont *l'Oby*, qui ſe décharge au Nord dans le Golfe d'*Obſkaia-Guba*; le *Geniska* ou le *Geniſſea*, qui ſe perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle Zemble; le *Chatanga*, le *Lena*, le *Jana* & le *Kowinna*, qui ſe jettent tous quatre dans la même mer; l'*Uda*, & l'*Amour*, ou le *Sagalien Ulla*, qui vont porter vers le Nord-Eſt leurs eaux dans la mer du *Kamſchatka*; le *Hoang*, ou le fleuve ſafrané, qui, né à *Kokonor* au Pays des *Eleuths*, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit cents *Lis* Chinois, ſe déboucher à l'Eſt dans le Golfe de *Nankin*. Je pourrois compter encore le *Gange* & l'*Indus*, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération, mais j'y mets le *Jalk* & le *Jemba*, qui ſerpentent vers l'Occident, & ſe déchargent dans la Caſpienne. Il n'y a aucun de ces fleuves, tous plus grands que la *Seine*, qui n'ait ſa ſource dans la Tartarie: il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus conſidérable que ne le diſent les Jéſuites, qui prétendent l'avoir meſurée;

mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurs semblables.

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie ; avec cette différence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont *Sabatzi-Nos* dans la partie de la Tartarie, que les modernes nomment la *Sibérie Jakutienne*. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chûte, une certaine quantité de terres, de pierres, & de sables : les angles & les côtés les plus exposés à l'action & au choc de l'air, doivent se fêler & se décomposer : les vents doivent en balayer les fragments les plus menus : les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrasa la Ville de *Pleurs*. Tout cela est vrai ; mais le temps requis pour tronquer le sommet d'une montagne & l'applatir, pourroit bien aussi user notre Planète, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir ; notre existence même ne durera pas cinq cents ans si l'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Comètes connues

jusqu'à présent, viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil, qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde après cet accident. Il faut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des Philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'Univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'il la commenta. Tant il est dangereux de lire des Livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre Continent qu'on doit chercher les plus anciens Peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres : aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils aient été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des Ecrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le Chapitre premier du second Livre, où il rend compte de la contestation élevée contre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs Nations : ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte : *Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut cuncta flumina ibi nata in Mæotim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scythæ visi.*

Rien de plus surprenant que de voir vérifié, par les connoissances géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui

vivoit ſous Auguſte, avoit puiſé dans des Hiſtoriens bien antérieurs au ſiècle d'Auguſte. Les Chinois conviennent qu'ils deſcendent des Tartares, qui ne deſcendent de perſonne, & qui méritent, par conſéquent, le titre d'Aborigènes, que tant de Nations qui ne le méritoient pas, ont uſurpé tant de fois.

J'ai déja fait obſerver, dans mes *Recherches Philoſophiques ſur les Américains*, que les montagnes, quelque hautes qu'elles ſoient, n'ont pu, pendant les grandes inondations, ſervir de retraite aux hommes échappés au naufrage de leur Patrie, parce que les ſommets de ces montagnes, d'autant plus ſtériles, d'autant plus arides qu'elles ſont plus élevées, ne ſauroient produire aſſez de plantes alimentaires pour ſuſtenter les familles réfugiées avec leurs troupeaux : dix perſonnes ne vivroient pas dix jours ſur la pointe du mont *Jura*, où le froid & la faim les aſſailliroient tour-à-tour. C'eſt ſur des convexités ſemblables à celle de la Tartarie, que les débris de l'eſpèce humaine ont dû trouver des aſyles contre la criſe des éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les Bibliothèques formées par les Savants du Thibet; ſi un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ſes ſujets, ſous peine de vie, de brûler tous les Livres & tous les manuſcrits, (*)

(*) La deſtruction générale des Livres Chinois par un barbare, dont le nom ne mérite pas d'être prononcé; l'incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie, ſous Jules-Céſar; l'incendie de cette même Bibliothèque, rétablie en partie ſous le Calife Omar; la deſtruction des anciens Auteurs Grecs & Romains ſous le Pape Grégoire, ſont, à mon avis, les plus

on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'Histoire de notre Globe; qui nous paroît si moderne, quand on consulte les monuments des hommes; & qui est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Naturaliste dont les idées & les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années, d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des pétrifications, d'où on a voulu ensuite déduire une Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'est se faire illusion que de croire qu'une méthode défectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été fondé le Pont que Trajan fit jetter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrification n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce; en quinze cents & quelques années; d'où on conclut qu'une pièce de bois d'égale épaisseur, & haute de quarante pieds, se pétrifieroit d'un pouce, en vingt siècles, & employeroit, pour arriver à sa transmutation totale, neuf cents soixante mille ans. Or comme

---

tristes événements de l'Histoire du genre-humain, parce qu'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les Nations : à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les Livres & tous les manuscrits détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement feroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne signifie plus rien : le paralogisme consiste dans la supposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le Pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du règne animal & végétal sont plutôt transmués par l'imprégnation de ces sucs. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presqu'infinies des circonstances, des terreins, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne sauroit servir à résoudre le problême auquel on l'a voulu appliquer. Ainsi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des Pyramides de l'Egypte.

En finissant cette Lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon Ouvrage, où je dis *qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge*. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suède, & en Allemagne, à de très grandes profondeurs,

& qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens; mais ils peuvent être aussi-bien postérieurs à cet événement, car les Sauvages du Nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui : quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois espéces de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre différence, ni quant à la forme, ni quant à la matière; hormis qu'il y a de ces instruments venus du Nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquefois enfouies, comme on l'a dit, à de très-grandes profondeurs; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques, (*) & à la superficie du sol : il y a quelques années que le hazard me fit découvrir, dans un terrein marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi-pied en terre.

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argilleuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux Continents, avant l'invention du cuivre

(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne sauroient être réputés pour anté-diluviens.

& du fer, pour en fabriquer des pointes de flèches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'eſt plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus Phyſiciens, que tous ces inſtruments ne ſont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été deſtinées aux uſages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement verſé dans la connoiſſance des foſſiles & des minéraux, pour diſtinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces Phyſiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enſeigneroient comment on aiguiſe & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles ſont, Monſieur, les obſervations que je prends la liberté de vous communiquer : j'aurois pu y joindre de longues remarques ſur le ſentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuſer de votre temps & de votre patience. La différence très-marquée entre les animaux des deux Continents, & ſur-tout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre aſſez le peu de probabilité de cette hypothèſe, dont une plus ample diſcuſſion eût trop retardé le plaiſir que j'ai de vous aſſurer de la gratitude & du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur ****.

Ce 3 de Nov. 1768.

LETTRE IV.

à Mr. ***,

Sur le Paraguai.

Si l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un Ecrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'Auteur de *l'Esprit des Loix* ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénétrable, *quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ*; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on soit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de soin & d'anxiété, aux yeux du Public.

Je blâme extrêmement les Chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de *Chuquisaca* voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saisir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant l'Amérique, des crimes

crimes dont on étoit accuſé? La vertu ne perd jamais à ſe montrer.

Il y a dans le Tribunal de *Chuquiſaca* un Fiſcal qui porte le titre de *Protecteur des Indiens*; cette charge importante n'eſt que trop ſouvent livrée à des prévaricateurs, à des Juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de ſoulager les Américains, les oppriment, ou les laiſſent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joſeph de Antequera, homme éclairé, intègre & courageux, qui, touché de l'eſclavage horrible où l'on accuſoit les Jéſuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, ſe crut obligé en conſcience de reconnoître par lui-même l'état des choſes, & de remédier au mal, autant qu'il ſeroit en lui. Il préſenta un Mémoire raiſonné à l'Audience, pour obtenir la permiſſion d'aller viſiter le Paraguai; ce qui lui fut accordé du conſentement de tous les Aſſeſſeurs, qui le munirent d'un plein-pouvoir, & d'une patente expédiée ſelon les formes uſitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Miſſionnaires de le reſpecter en ſa qualité de Viſiteur, de lui procurer les éclairciſſements qu'il deſireroit, & d'obéir auſſi promptement à ſes ordres qu'aux déciſions immédiates de Sa Majeſté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un ſeul Alguazil-Major, nommé *Joſeph de Mena*. Arrivé à la Ville de l'Aſſomption, il fit ſignifier aux Jéſuites les motifs de ſa venue, & leur communiqua une copie de la Patente dont il étoit chargé. *Los Padres* lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le

pied dans leurs Miſſions ; & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoiſſoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit réformer, mépriſa ces menaces, & ſe mit en chemin ; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jéſuites la pique en main, tomba ſi bruſquement ſur lui, qu'il n'échappa que par une fuite précipitée à la fureur de ces aſſaſſins, qui bleſſèrent dangereuſement l'Alguazil *Mena*, qui vouloit réſiſter à un Jéſuite Allemand qu'il avoit en tête.

L'affaire n'en reſte pas là : le Chef des Miſſions rebelles, écrivit à *Dom Armendariz*, *Marquis de Caſtel Fuerte*, trente-troiſième Vice-Roi du Pérou, & dévoué ſans réſerve aux intérêts de la Société : il lui repréſenta dans ſa Lettre, qu'un certain aventurier, nommé *Antequera*, ayant paru à la Ville de l'Aſſomption, *avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai* ; mais que les Jéſuites, comme de très-fidèles ſujets de Sa Majeſté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient fait chaſſer ce bandit, digne du dernier ſupplice, & qu'en récompenſe d'un ſervice ſi ſignalé, ils s'attendoient à une gratification de la part de Son Excellence.

Le Marquis de *Caſtel*, ayant lu cette Lettre, ordonna, ſans examen ultérieur, à ſes ſatellites de jetter le Viſiteur *Antequera* dans un cachot à *Lima*, où on lui fit une eſpèce de procès, dans lequel ſes Avocats écrivirent cinq mille feuilles de papier pour prouver ſon innocence, qui n'avoit pas beſoin d'être prouvée ; car peut-on imaginer une abſurdité plus groſſière que de ſoutenir qu'un membre de l'Audience de *Chuqui-*

faca, député par son Corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu envahir une Province entière? Vous pensez sans doute, Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable fonction de son ministère; mais vous vous trompez. Le Marquis de *Castel* voulant à tort & à travers qu'*Antequera* fût pendu, on le pendit en effet le cinquième de Juin. (*)

La Ville de *Lima*, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée, qu'elle se révolta contre son trente-troisième Vice-Roi : tout le Pérou, à la nouvelle de cet assassinat, se souleva d'une extrémité à l'autre; tant les injustices manifestes ont de pouvoir sur le cœur humain dans tous les Pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le sang de plusieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux Jésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguai eût été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'*Antequera*, dont la mort fut regardée comme une calamité publique, & un excès inouï de la tyrannie. Les honnêtes gens de *Lima*, de *Cusco*, de *Cuença*, de *Chu-*

(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil *Mena*, je vous dirai qu'il fut, ainsi que son maître, pendu, quoiqu'à demi mort des suites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'*Assomption*.

quisaca, prirent le deuil, sans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi, déshonoré par le supplice d'un innocent, poursuivi par des Moines; & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces Contrées, jusqu'au moment de leur entière expulsion, qu'on a regardée, dans le Pérou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le Visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à *Lima*, c'eût été l'oppression de ses habitants sous l'insupportable joug de leurs prétendus Convertisseurs. Cela est si vrai, que le Pape Bénoit XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des Prêtres, a publié deux Bulles, dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, & pour les soumettre aux travaux. Employer la Religion comme un instrument du despotisme, c'est le crime le plus réfléchi, & par conséquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigènes du Paraguai, sinon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

Ces oppreſſeurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raiſons pour défendre l'entrée de leurs Etats à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque Pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défenſe n'a jamais exiſté, & que ç'a été une pure invention de ces mêmes Nouvelliſtes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain ſcélérat qu'on nommoit le *Frere Nicolas*, qu'on diſoit être né à Leipſig; mais comme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits inconteſtablement vrais, que perſonne ne ſera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce ſingulier Edit. L'Eſpagnol Dom Juan, envoyé ſous l'Equateur pour y meſurer la terre, qu'il ne meſura pas, a publié une relation de ſon voyage, dans laquelle il donne tant de marques de ſa tendreſſe & de ſon affection pour *Los Padres*, qu'on ne ſauroit récuſer ſon témoignage, de ſorte qu'on peut le citer hardiment.

„ Les Miſſionnaires ne ſouffrent jamais, dit-il, „ qu'aucun habitant du Pérou, de quelque Nation „ qu'il ſoit, Eſpagnol, ou Métif, ou autre, entre „ dans les Miſſions qu'ils adminiſtrent au Paraguai, „ non pour cacher ce qui s'y paſſe, *par crainte que* „ *l'on partage avec eux le commerce des denrées qu'on y* „ *recueille*, ni par aucune des raiſons avancées gratui- „ tement *par des perſonnes envieuſes*; mais pour que les „ Indiens, qui ne font que ſortir de leur barbarie, & „ d'entrer dans les voies de la lumière, ſe maintien- „ nent *dans cet état d'innocence & de ſimplicité*. Ne „ connoiſſant d'autres vices que ceux qui *ſont communs*

„ *parmi eux, & qu'ils ont aujourd'hui en abomina-*
„ *tion*.... Ces Indiens ne connoissent ni *l'inobéissance*,
„ ni la rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui
„ font tant de maux dans le monde: si les étrangers ve-
„ noient chez eux, à peine y seroient-ils arrivés que
„ leur mauvais exemple leur apprendroit des choses
„ qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie
„ & au respect qu'ils ont pour les instructions de leurs
„ Curés, on exposeroit le salut de tant d'ames......
„ Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parfaite
„ croyance que tout ce que le Curé dit, est bien, &
„ que tout ce qu'il blâme, est mal. (*)

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'Ouvrage d'un Ecrivain qui prétendoit être Géomètre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai malgré la défense de ces Moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour Souverains du Pays, on l'eût sans doute repoussé à main armée : on l'eût assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi *Antequera*, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne fut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience du *Chuquisaca*, qui repré-

---

(*) Voyage au Pérou. Tome I, in-4to. p. 549.

On peut se convaincre par ce passage, qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue Relation d'un Moine Franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les Missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire usage d'une pièce si pitoyable dans ses *Mémoires Géographiques*.

ſente la perſonne même du Roi d'Eſpagne en Amérique? Voilà ce que l'Apologiſte eût dû nous expliquer, ſans s'appeſantir ſur le ſalut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Buſiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolèrent les étrangers, ſont mille fois plus excuſables que des Religieux, qui, n'ayant aucun droit ni ſur le Paraguai, ni ſur ſes habitants, y dictoient des Loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens : je ne crois pas que l'hiſtoire nous offre un ſeul exemple d'un tel abus, ſi long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y oppoſer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jéſuites avoient dans la Province du Paraguai huit Couvents, & deux réſidences, (*) qui ne faiſoient encore aucune diſpoſition pour s'emparer du Pays, la *Société de Jéſus* n'étant occupée alors que de ſon Collège de *Potoſi*, qu'on venoit de conſtruire à côté de la grande Mine, & de ſes Miſſions du Mexique, qui furent décréditées enſuite par la fameuſe Lettre de *Jean de Palafox*, Evêque de *Tlaxcala* ou de *Los Angelès*, qui ſe plaignit au Pape que les Jéſuites avoient voulu le faire lapider; qu'ils tenoient une foire dans leurs Couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient appris aux Indiens à ajouter à l'Oraiſon dominicale cette clauſe édifiante, *Seigneur, délivrez-nous*

(*) En 1609 on ne comptoit dans tout le Paraguai que 116 Jéſuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on ſe l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'inſtant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces Religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

de tout mal, & de notre Evêque Palafox. Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de *Tlaxcala* récitent encore aujourd'hui cette prière mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs aïeux.

Cette Lettre, adressée au Souverain Pontife, & plusieurs autres motifs, firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus sous la main & les yeux des Vice-Rois, sur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, Provinces écartées, & presqu'inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable, s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des lieux marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saisir tous les Sauvages des deux sexes qu'on put ramasser sur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite Nation sédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur assigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les Fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autri-

che ; de forte qu'au bout de 19 ans les Jésuites pillèrent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espèce de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginèrent de la pulvériser & de la falsifier : cette méthode a si bien réussi, que peu des Botanistes savent définir le caractère de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le *Caamini* d'avec l'Herbe Paraguaise : cependant ce n'est que la même chose sous des noms différents ; & je puis vous assurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaise, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus grossier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, furent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de faim : d'autres allèrent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrés, & devant les Gouverneurs Espagnols des principales Villes, qui en instruisirent leur Cour, & il n'y a aucun doute que ces griefs n'aient été plusieurs fois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emporta toujours sur le zèle des Ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes Provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Californie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'Auteur d'un Ouvrage fort singulier, intitulé *Essai sur le Commerce des Jésuites*, évalue les profits

qu'ils ont faits fur le *Caamini*, le *Matte*, & le *Palos* du Paraguai, à plufieurs millions de piaftres, & il s'appuie de l'autorité de Mr. Fréfier. Je ne puis rien vous apprendre de pofitif à cet égard, le prix courant de cette marchandife ayant fouvent varié, fuivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle eft abfolument néceffaire pour calmer les fymptômes que produifent les vapeurs mercurielles fur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-fix piaftres fortes, & on compte qu'il s'y en confume, année commune, quatre millions de livres pefant. Là-deffus il faut défalquer ce qu'ont coûté aux Jéfuites les inftruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la conftruction des logements, & fur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, reçoivent journellement leur nourriture, & deux farraux, ou deux fouquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque efclave au-deffus de dix-fept ans, leur a coûté 87 livres tournois, & vers l'an 1756 ils poffédoient, en y comprenant quelques Négres, plus de trois cents mille ferfs, à qui on donnoit la pitance, fur laquelle l'efprit d'économie avoit tellement raffiné, qu'on ne mettoit jamais du fel dans l'aliment des Indiens; & c'eft à la mauvaife qualité des nourritures avec lefquelles on les fuftentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai : mais il paroît qu'il faut plutôt en accufer l'opiniâtreté des Jéfuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un Pays où la lepre écailleufe & la petite vérole féviffoient extraordinairement.

La Cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer, sous prétexte de faire une douceur au Père Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de *Buenos-Ayrès*, de l'*Assomption*, & de *Santiago del Estro*, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les Curés des Missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux Gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les Cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette Terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre : toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivières en honneur des douze Apôtres, & de jeûner trois jours dans la maison de correction : car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de *Los Padres*, ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais, sinon pour ce qu'il leur plaisoit d'appeller crime de rébellion & de félonie.

Les deux Procureurs-Généraux, établis à *Santa Fè* & à *Buenos-Ayrès*, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents Ports de l'Amérique & de l'Europe, d'où ils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Père Supérieur faisoit de fréquents voyages au Bourg de *La Candelaria*, situé au centre des Missions,

& qu'on en regardoit comme la Capitale : il eſt très-certain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans pluſieurs autres, un arſenal, que les Jéſuites nommoient pieuſement leur *Béaterie*, quoiqu'il y eût plus de ſabres & de hallebardes que de béats. Les Dimanches & les jours de Fête, au ſortir de la Meſſe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fuſils, & de petites pièces à la Suédoiſe : ces armes devoient être, avant le ſoir, remiſes dans l'arſenal, & les clefs de l'arſenal devoient être remiſes au Provincial, ou à ſon Délégué, ou à celui qui le repréſentoit. Il arrivoit à *La Candelaria* toutes les ſemaines des Coureurs, expédiés par les Curés qui gardoient les frontières, ce qui leur occaſionnoit des embarras & des ſoins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont ſurpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoiſſance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

Les ſpéculatifs ont cru que les Jéſuites s'étoient attroupés en foule dans cette partie du Nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un Pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le ſait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liſte de ces Religieux que la Cour d'Eſpagne en a fait chaſſer juſqu'à préſent. (*) On ignore la véritable raiſon d'une conduite ſi bizarre en apparence : il faut que les Généraux qui ont ſuivi *Aquaviva*, n'aient pas jugé à

(*) En 1752, on comptoit dans les quatre parties du monde, vingt-deux mille ſept cents Jéſuites, Prêtres & non Prêtres. Ceux qui ont été chaſſés du Portugal & de ſes poſſeſſions, de l'Eſpagne & de ſes poſſeſſions, de la France & de ſes poſſeſſions en Aſie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte, montent à onze mille deux cents tê-

propos de confier le secret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils se soient défiés sur-tout des Jésuites Espagnols & Portugais ; puisqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des Provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces Moines sont en général très-ignorants, & même inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonade aux Chiquites, à catéchiser les Guaranies, & à emballer le *Caamini*.

Plusieurs personnes ont admiré, & admirent encore l'établissement du Paraguai comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie ; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des Sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la Religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi, après tout, de vouloir s'emparer des Missions du Nouveau Monde, en en expulsant les autres Ecclésiastiques? A quoi a-t-il servi d'opprimer avec sagesse, & de tourmenter, pendant un siècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, sinon à rendre les Jésuites de plus en plus odieux aux yeux de l'Univers. La postérité sera étonnée en lisant notre Histoire : elle ne concevra point comment les Souverains ont pu accorder tant de pouvoir à des Moines, qu'on doit regarder comme les

tes. Ceux qui restent dans les Etats de la Maison d'Autriche, en Pologne, en Bavière, dans les Electorats Ecclésiastiques en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze mille & cinquante Moines, Prêtres & non Prêtres. Ainsi la Société est à demi détruite ; le temps & la Providence anéantiront le reste.

plus grands ennemis que les Souverains aient jamais eus.

Voilà, Monsieur, les éclaircissements que vous avez exigés de moi sur le Paraguai, pour les joindre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes Écrits. J'espère que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitants du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

FIN DU TOME II.



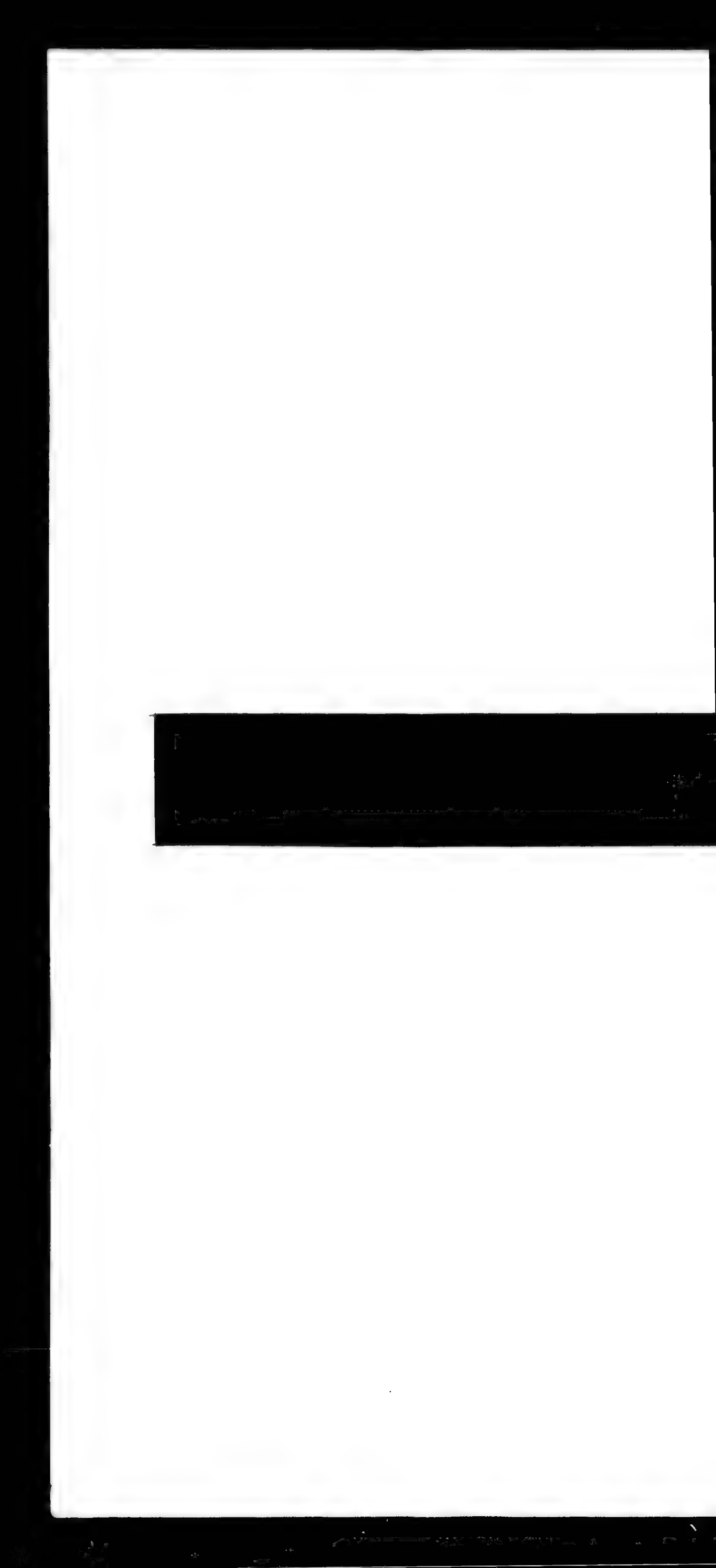
TABLE DES MATIERES

contenues dans le Texte & dans les Notes du second Volume.

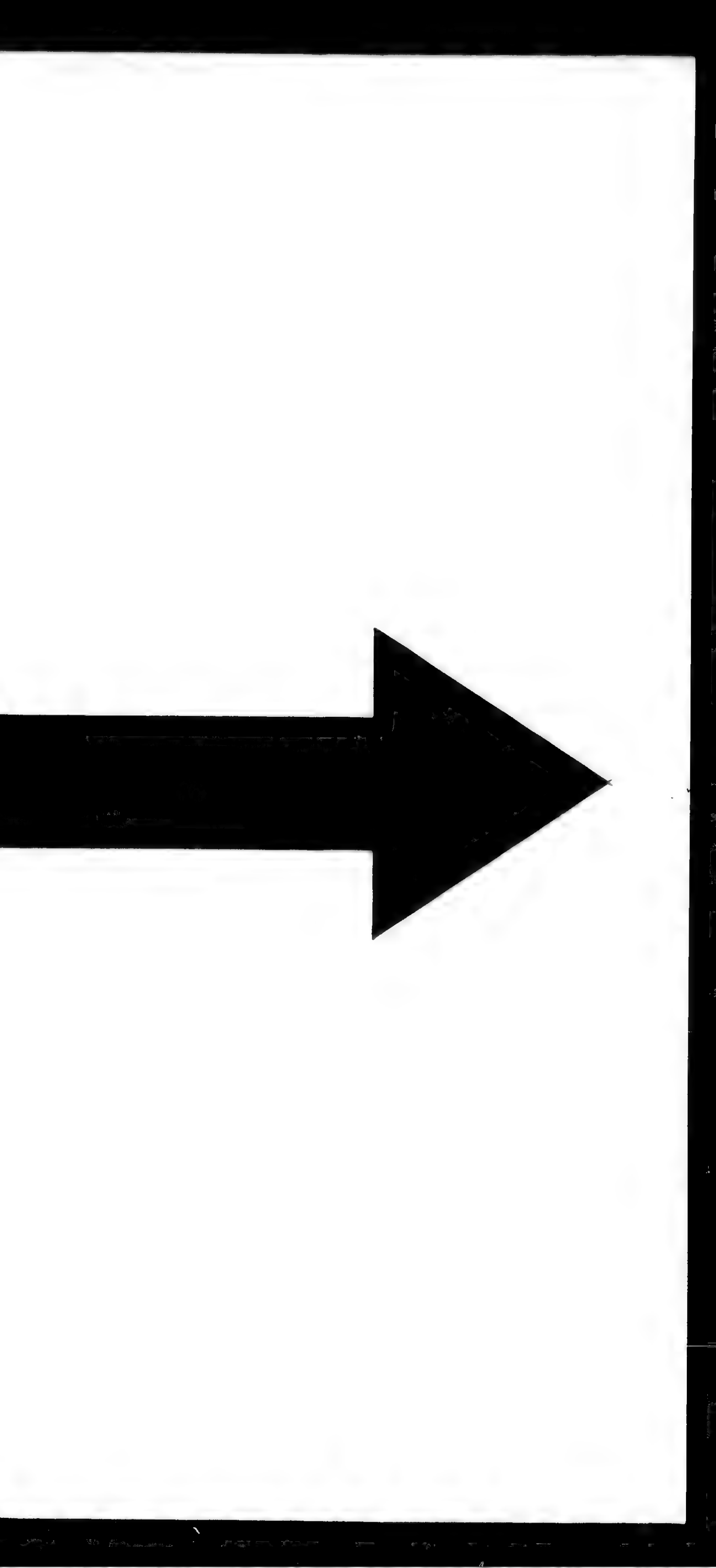
A.

Archi-

C.



[redacted]



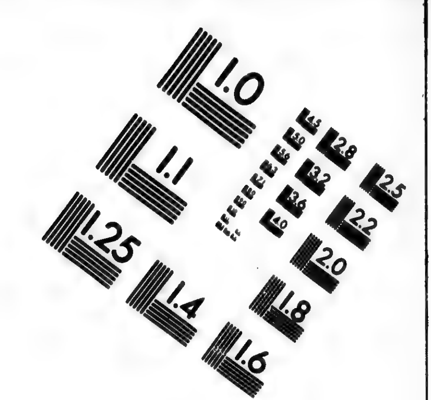
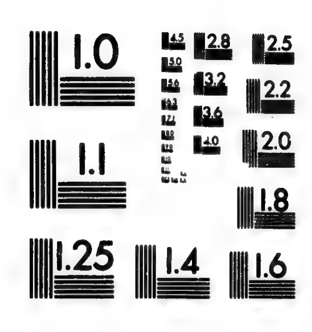
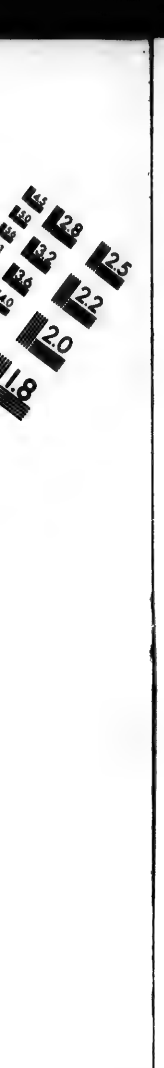


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



F.

H.

K.

L.

Q.

R.

T.

Fin de la Table du Tome II.

r. l'Abbé)
umenti ine-
lation & la
4.

) adoré au
nibet, 314,
: croit né
ibid.

: des Gue-
282, *n.* Il
endroit un
enſeigne le
ſis, ibid.

ns Confeſ-
viens, 277.
donnoient
d. & 278.

s; quand il
on hiſtoire
ibid.
re du Pérou
é celle de

